This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PQ
2383
P95C5
1884

UC-NRLF

$B 259 418

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA

LE

CHIFFONNIER DE PARIS

DRAME

Représenté pour la première fois, à Paris,
sur le théâtre de LA PORTE-SAINT-MARTIN, le 11 mai 1847
(Édition originale du 24 février 1848, non censurée par la Royauté).

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 6324-4

LE
CHIFFONNIER DE PARIS

DRAME EN CINQ ACTES

PAR

Aimé FÉLIX PYAT

NOUVELLE ÉDITION
REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE D'UNE PRÉFACE

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1884

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés.

PQ2383
P95C5
1884

PRÉFACE

Modeste cabinet de travail de l'auteur, proscrit à Londres. Meubles anglais; feu de charbon de terre; petite pendule sur la cheminée, marquant midi; lampe allumée comme s'il était minuit; table chargée de livres et de journaux français, buste de la République.

SCÈNE UNIQUE

L'AUTEUR, LE DIRECTEUR, assis autour de la table.

L'AUTEUR.

Mon cher directeur, votre entreprise me semble dangereuse, au moins douteuse comme le jour de Londres. Franchement, j'en suis flatté, mais effrayé.

LE DIRECTEUR.

Rassurez-vous, mon cher auteur, je veux avec raison reprendre *le Chiffonnier de Paris*. Mon théâtre est aussi populaire que l'ancienne Porte-Saint-Martin, ma troupe aussi bonne qu'un poète puisse la souhaiter, et mon parterre aussi éclairé que celui de 48, sinon plus.

L'AUTEUR.

D'accord. Mais autres temps autres mœurs. Ressusciter Lazare, après quelque trente ans de mort, ou, si vous voulez une image moins triste, réveiller Epiménides d'un aussi long somme, c'est l'exposer à être mal reçu, ou du moins méconnu par un nouveau public. Peut-être vaudrait-il mieux, pour tous, le laisser dormir à perpétuité.

LE DIRECTEUR.

Non, le père Jean était un peu en avance de son temps: et, à son réveil, il se trouvera juste de pair avec les contemporains. Le peuple de Paris, qu'il précédait autrefois, n'a guère fait que le rejoindre aujourd'hui.

M733777

L'AUTEUR.

Soit. Mais ce n'est pas tout d'être compris, il faut encore plaire.

LE DIRECTEUR.

Je connais l'œuvre. Elle a suffisamment les trois conditions de succès requises par le prince des critiques...

L'AUTEUR.

Jules Janin!

LE DIRECTEUR.

Non, Aristote... curiosité, terreur et pitié; et j'ajoute moralité. Or, des deux modes de moraliser, le direct et l'inverse, par le bien ou le mal, par l'exemple du héros ou de l'ilote, vous avez justement pris le premier, le direct au succès comme au progrès. Depuis plus de deux mille ans, le peuple qui a le plus réussi en art comme en droit, a dit par la voix de Platon dans sa *République* : « Les » citoyens s'élèvent mal au milieu d'images de difformité » morale, paissant, comme dans un marécage, des herbes » malsaines et des fleurs vénéneuses, qui lentement leur » empoisonnent le cœur. L'art républicain, l'art véritable » et viable, est celui qui veut le moyen digne de la fin, » qui donne une saine pâture aux jeunes, qui les fait » croître au milieu des nobles types dont l'exemple les » pénètre comme un air pur, et développe en eux le sens » du beau qui est la forme du bien. »

L'AUTEUR.

Sans doute, mais toutes ces bonnes raisons ne me rassurent pas encore sur le succès. Une œuvre d'art se compose toujours de deux éléments distincts; l'un plus spécial au temps qui la produit, l'autre plus général et commun à tous les temps; l'un propre à l'humanité d'un âge, l'autre à celle de tous les âges; la proportion des deux constituant la différence du talent au génie, de l'éphémère à l'immortel. Or, je crains fort pour la part de l'immortel. Quant à l'éphémère, trente années commencent à compter. Un tiers de siècle fait bien des rides à une vieille face ; et malheureusement ce n'est pas là une de ces formes pures, toujours jeunes en dépit des ans, vives et vertes comme leur couronne de laurier. Je crains donc de revoir le père Jean moins frais aujourd'hui qu'autrefois, à présent

que le peuple dont il incarnait la vie, a repris sa souveraineté, reconquis ses droits, fondé la République sur le vote et n'a plus, s'il veut, qu'à vivre en paix sous sa propre loi.

LE DIRECTEUR.

Raison de plus pour qu'il sente mieux son passé.

L'AUTEUR.

Je crains enfin que le peuple-roi sympathise moins avec les cris de souffrance et de colère arrachés parfois aux généreux instincts du père Jean. Ce peuple triomphant a eu ses limbes; et son vieux type Jean est l'enfant de la douleur. J'ai vu l'héroïque misère du peuple de mon temps et j'ai écrit ce drame : En tout cas, sa longue éclipse m'obligerait d'en dire un peu l'histoire et le sens.

LE DIRECTEUR.

Pourquoi pas, si la chose regarde le peuple?

L'AUTEUR.

Ce qu'un homme de mon âge a pu voir en moins d'un demi-siècle est inouï. J'ai vu crouler trois fois le monde monarchique, le marbre de ses palais comme le bronze de ses colonnes au milieu de la boue. J'ai vu rouiller toutes ses armes, sabres et couperets pendus au quai de la Ferraille. J'ai vu brûler l'échafaud en feu de joie, l'or des Laffitte fondre comme neige, la Seine charrier des mîtres, le ruisseau rouler des couronnes... et j'ai écrit ce drame dans des pantoufles faites avec le velours du trône. J'ai vu et revu l'éruption du volcan populaire purifier tout le passé, trône, coffre et autel, entraîner dans ses laves vengeresses prêtres lubriques, ministres voleurs, ducs assassins et rois aveugles, aimant mieux révolutions que réformes... et le peuple, plus affamé de droit que de pain, mettant ses rois en fiacre, leur donnant sa blouse pour fuir, affichant d'une main vide sur le mur des banques : Mort aux voleurs! et reprenant sa hotte après. Et j'ai écrit ce drame plein des misères et des mérites du peuple, à l'image de ce peuple pauvre et probe ; oui, avec ces deux caractéristiques du peuple, probité et pauvreté, j'ai fait Jean, le chiffonnier de Paris.

LE DIRECTEUR.

Tant mieux! Le peuple vainqueur n'en appréciera que plus son présent.

L'AUTEUR.

Ce drame pénible, mais salubre, les toniques sont amers, n'a été d'ailleurs que l'évolution logique de ma pensée, précédant et préparant l'évolution même du peuple... pensée républicaine dans ma première pièce, *Une Révolution d'autrefois*, républicaine démocratique dans *Angó le Marin;* démocratique et sociale dans *les Deux Serruriers*, *Diogène* et *le Chiffonnier :* pensée toujours progressive vers l'idéal, tendant de plus en plus à réaliser le droit, à relever le peuple au niveau de ses maîtres et à compléter l'œuvre de 89, l'unité par l'égalité. Sans doute, l'unité nationale est faite, plus de races, la France! l'unité politique, aussi, plus de castes, le vote! Mais l'unité sociale reste à faire. Il y a encore deux classes n'ayant guère de commun que l'air natal, séparées et divisées par le mépris et la crainte en haut, la méfiance et la haine en bas, et ne pouvant être unies que par l'estime et l'amour. Combien de Français riches épousent-ils de Françaises pauvres? La question est là. Ma pensée, de plus en plus humaine, affirmant l'égalité de droit par l'identité de nature, proclamant le droit à la famille pour le pauvre comme pour le riche, montre en fait que richesse n'est pas toute vertu ni pauvreté tout vice; que si le Chiffonnier vaut mieux que le Banquier, en revanche la Sage-femme vaut moins que le Pupille du Banquier; qu'il n'y a pas d'honnête que la *canaille*, ni de canaille que les *honnêtes gens;* et que la justice pour tous atteindra enfin son but final, l'accomplissement de l'unité. C'est la question et le salut. La France ne peut être calme et forte, saine et sauve qu'en se renouvelant et s'équilibrant par l'accord des extrêmes, par l'énergie d'en bas et l'expérience d'en haut unies pour le salut commun, pour rendre son vrai sens à ce saint nom de patrie, pour refaire une seule famille dans la patrie et, par suite, une seule patrie dans l'humanité.

LE DIRECTEUR.

Certes, l'amour est le grand pacificateur et rénovateur du monde, le grand niveleur aux yeux bandés, ne recon-

naissant ni riches ni pauvres, ni Juifs ni Gentils; et le théâtre doit être la chaire de cette vérité, en vue de nous rendre plus heureux et meilleurs.

L'AUTEUR.

Que d'efforts séculaires pour dégager notre unité française du chaos de la conquête barbare et de l'anarchie féodale! Que de sang et de larmes, depuis seulement Richelieu qui coupa les plus hautes branches du privilège, jusqu'à Robespierre qui rasa le tronc! Les souches repoussèrent. Ma génération eut la tâche de les extirper trois fois. La vôtre, heureusement, profitera de nos luttes et de nos peines. Désormais, si vous voulez, plus de sang, la sueur; plus de guerre, la trêve; plus d'armes, le vote; plus de haine, l'oubli! Le sol est défriché et fécond, prêt à recevoir part égale de soleil et de pluie sur le grain. Labourez en paix, récoltez en joie, maîtres de vos destinées. Continuez d'un pas libre et ferme le sillon lumineux de vos pères; avancez vers ce but de vérité et de justice que la France a eu la gloire d'indiquer au monde; achevez, accomplissez cette patrie des Droits de l'Homme, cette seconde patrie de tout civilisé, cette France qui résume toute l'œuvre du passé et tout l'idéal de l'avenir humain, la Liberté d'Athènes, l'Égalité de Sparte et la Fraternité de Thèbes, les trois éternels principes réunis pour jamais dans la sublime formule de sa Révolution.

LE DIRECTEUR.

La France doit cette gloire au génie et au courage de ses meilleurs fils de toute classe, le noble Montesquieu, le bourgeois Voltaire et le plébéien Rousseau.

L'AUTEUR.

C'est juste. Et de Jean-Jacques revenons à Jean... de *l'inégalité des conditions* au *Chiffonnier*. Je conçus ce drame en prison, où j'étais condamné en 44 pour avoir vengé la République contre la Royauté. Oui, c'est un produit de la prison comme ces autres protestations populaires : *Don Quichotte* et *Robinson*. Jean a au moins cela de commun avec ces chefs-d'œuvres, qui ne vieillissent pas. Je l'ai conçu le soir même de la représentation de son aîné, *Diogène*, joué pendant que j'étais sous clef.

Par une filière toute droite d'idées, le *Cynique* me suggéra

le Chiffonnier; la lanterne du philosophe, la chandelle du paria; le tonneau, la hotte; le désintéressement d'Athènes, le dévouement de Paris. Jean était le Diogène de Paris, comme Diogène le Jean d'Athènes. La pente naturelle de mon esprit me menait au peuple; je suis attiré en raison de la masse; ma poétique, toujours d'accord avec ma politique, n'a jamais séparé l'auteur du citoyen. L'art, selon moi, comme selon Platon, non pas l'art pour l'art, mais l'art pour l'homme, devait, comme le droit, aboutir au peuple. L'art, en effet, suit le souverain, commençant par les dieux, continuant par les rois, les nobles et les bourgeois, et finissant par le peuple. Et l'initiative de cette fin, dans *les Serruriers,* devait arriver au fond de son principe, à son centre même de gravité, au *Chiffonnier.* Donc, tandis que l'art bourgeois, à son zénith, triomphant jusqu'à la pairie, rayonnait dans *Hernani, Ruy Blas,* et autres amoureux des reines; pendant que l'astre romantique dorait de tous ses feux « le lever et le coucher de la maison d'Espagne », l'art républicain, prisonnier du roi, annonçait une autre dynastie, celle des chiffonniers. Aussi, le prince des critiques, pardon! le critique des princes, Janin, sur qui j'avais justement vengé le peuple, ne voyant goutte à cet art en guenilles, myope heureux qu'il était sous son ruban tout neuf, s'écriait alors : » Aimez-vous les guenilles? Guenilles partout! guenilles d'Athènes et guenilles de Paris. C'est le règne des guenilles! » Prophète malgré lui! Les guenilles se teignaient en pourpre dans le sang de Février. Le chiffonnier ramassait la couronne. Le Peuple était roi.

LE DIRECTEUR.

C'est de l'histoire, et ces rapports du droit et de l'art feraient une bonne préface pour la pièce.

L'AUTEUR.

Une préface au théâtre... Ce serait peut-être original, neuf au moins, mais ennuyeux comme toute préface.

LE DIRECTEUR.

Détrompez-vous, le peuple-roi est devenu plus grave qu'on ne croit dans ses plaisirs. Rien de trop bon pour Sa Majesté. D'ailleurs, Molière a bien fait *la Critique de l'École des femmes.*

L'AUTEUR.

Molière, oui, et c'est sans doute le meilleur modèle à suivre, quand on peut. Il a fait toute une pièce pour en expliquer une autre ; et si je peux seulement faire une préface... comme il vous plaira, je ne demande pas mieux. Suivons donc. Sorti de prison, j'écrivis *le Chiffonnier* sous les arbres de Vincennes, comme, avant d'y entrer, j'avais écrit *Diogène* sous les arbres de Saint-Cloud. Et s'il reste encore quelque verdeur à ces œuvres, elles le doivent sans doute à leur berceau. De Vincennes à Paris, je passais chaque jour par Saint-Antoine, cette Irlande de Paris [1] ; j'y prenais en passant l'inspiration, la couleur locale, *genius loci*. Toutefois, quand j'eus évoqué le monstre, si démocrate que je sois, j'eus peur. Et devant ce dernier des derniers, cet extrait de la « vile multitude », l'acteur aussi recula comme l'auteur. Une femme, morte, hélas ! à cette heure, — qu'elle reçoive ici mon tribut de reconnaissance — me rassura avec l'intrépidité et l'infaillibilité du tact féminin. Belle et bonne actrice, son intelligence égalait son attachement à l'acteur et à la cause. Clarisse Miroy me dit : C'est ça, vous y êtes, et jura du succès. Et quoique son rôle dans le drame ne fût que le second et ne convînt ni à son jeu ni à son âge, elle s'en chargea dans l'intérêt de Frédérick qu'elle aimait, et pour le forcer à jouer Jean.

LE DIRECTEUR.

Quoi ! Frédérick hésitait devant son meilleur rôle. On ne se connaît pas toujours.

L'AUTEUR.

Frédérick venait de jouer un rôle sidéral. Tomber des cothurnes de *Ruy-Blas* dans les savates de Jean, c'était raide. Il m'avoua lui-même qu'il eût refusé, sans la pression de Clarisse et l'avis des Cogniard, dont l'instinct populaire était sûr et qui devaient, à son refus, engager Bocage tout chaud de *Diogène*. Le succès fut immense pour Frédérick et Jean, malgré l'été, qui fit faire à Duvelleroy

1. La Reine d'Angleterre ayant vu jouer à Londres *le Chiffonnier*, et demandant à Frédérick comment il y avait tant de misère au faubourg Saint-Antoine, à Paris, l'acteur lui répondit : « C'est l'Irlande de Paris. »

l'éventail du chiffonnier. Le succès fut révolutionnaire même. On attribua à la pièce une influence sur la révolution de Février, qu'elle précéda à peine de dix mois... Et le 24 février même, à midi, après la victoire, le drame des « guenilles » fut joué gratis devant le peuple vainqueur et armé. C'est à cette représentation mémorable que l'acteur, rétablissant les coupures de la censure royale, retrouva la couronne dans la hotte. Quelle journée! Effet indescriptible! Auteur, acteurs, directeur et spectateurs, tous ensemble, debout, battant des mains au chant de la *Marseillaise*, au son du canon, aux cris unanimes de : Vive la République! On peut payer une telle journée d'une vie d'exil.

LE DIRECTEUR.

Le succès de la reprise, pour être plus calme, n'en sera pas moins grand, j'espère.

L'AUTEUR.

Maintenant que la République est restituée, je dois de même rétablir les coupures de la royauté. Maintenant que la censure est républicaine ; que la Chambre, républicaine aussi, rase les Tuileries et vend les diamants de la couronne, je ne puis faire moins que de remettre la couronne à sa place. C'est conscience. Autrement la pièce républicaine sous la royauté semblerait royaliste sous la République. Je vous donne donc l'édition révolutionnaire du 24 février, l'édition de 48 pour 84, de la seconde République pour la troisième, de Jean victorieux, du Chiffonnier de Paris triomphant, du peuple souverain.

LE DIRECTEUR.

La censure républicaine sera contente.

L'AUTEUR.

J'ai dit la naissance et la vie de Jean. Voici sa mort. Jean tomba comme la République sous le coup de décembre. Le drame eut l'honneur d'être condamné comme l'auteur, qui a pu le voir applaudir à Londres, à Bruxelles, partout, excepté à Paris. Ainsi, dans une société basée sur la famille, quand tous les dissolvants du romantisme, le droit à l'inceste, RENÉ, le droit à l'adultère, ANTONY, le droit au lupanar, ROLLA, avaient le champ libre, JEAN, le droit à la famille, était proscrit par les sauveurs de la famille et de la Société. Aujourd'hui l'auteur et le drame sont am-

nistiés par la troisième République, un peu tard pour l'auteur, mais qu'importe, si la République et la pièce vivent, si le peuple et Jean son image, si l'œuvre politique et poétique survit à l'auteur? L'huître doit mourir pour donner sa perle.

LE DIRECTEUR.

Nous n'épargnerons rien, ni frais ni soins pour rendre la reprise digne de la création. Et nous espérons tous, directeur et acteurs, que le public répondra à notre zèle, à la haute moralité du drame, aux mérites de ce bon et grand peuple, l'humain par excellence, le premier par le cœur et l'esprit, ingénieux, courageux et dévoué, personnifié tant bien que mal dans le Père Jean, le Chiffonnier de Paris.

Il se lève pour sortir avec le manuscrit.

L'AUTEUR, le retenant.

Ah! préface ne va pas sans dédicace. Excusez l'aggravation! Voici: « Au Peuple souverain. Sire, je dois par reconnaissance au moins, suivre l'usage antique et solennel des dédicaces. Autrefois les auteurs dédiaient leurs œuvres aux rois. Vous êtes le Roi. Je dédie donc le *Chiffonnier de Paris* au peuple qui l'a inspiré et acclamé. — J'ai l'honneur d'être, Sire, mort ou vif, de votre auguste Majesté, le très humble et très féal serviteur et sujet.

FÉLIX PYAT.

PERSONNAGES

PROLOGUE.

JEAN, chiffonnier *	MM. FRÉDÉRICK LEMAITRE.
DUC GAROUSSE, chiffonnier	JEMMA.
JACQUES DIDIER, garçon de caisse .	MERCIER.

DRAME.

JEAN, sous le nom de Père Jean, chiffonnier.	FRÉDÉRICK LEMAITRE.
GAROUSSE, sous le nom de baron Hoffmann, banquier.	JEMMA.
HENRI BERVILLE, pupille du baron.	CLARENCE.
MAJOR COMTE FRINLAIR, attaché militaire d'ambassade	DECHAMPT.
LOISEAU, notaire	BENJAMIN.
LOUCHARD, journaliste	ALBERT.
GRIPON, agent de change	NÉRAUT.
LAURENT, valet du baron.	TOURNAN.
LÉON, —	GRIMBERT.
UN COMMISSAIRE DE POLICE . .	MULLER.
UN AGENT	SAINT-AMAND.
UN GARÇON DE RESTAURANT . .	HENRI.
MARIE DIDIER, fille de Jacques Didier	Mmes CLARISSE MIROY.
CLAIRE HOFFMANN, fille du baron Hoffmann.	D'HARVILLE.
MADAME POTARD, sage-femme . . .	GÉNOT.
MAZAGRAN, (grisettes.	BOUTIN.
LOUISE,	ROSETTE.
PAULINE,	CLARA.
TROMPETTE,	JULIETTE.
ROSINE, femme de chambre de Claire Hoffmann.	HÉLOISE.
UNE SURVEILLANTE DE SAINT-LAZARE	ELÉONORE.
UNE SERVANTE DE Mme POTARD.	LOUISE.

SECRÉTAIRE, AGENTS ET GARDES DE POLICE, VALETS, SOUBRETTES, INVITÉS, INVITÉES.

La scène est à Paris; XIXe siècle (Louis-Philippe).

* Tout le rôle de Jean doit être joué avec l'accent des faubourgs parisiens, avec les élisions, contractions et réductions populaires, indiquées spécialement au premier tableau, comme exemple pour les autres. Les décors doivent contraster absolument entre eux, celui du quai d'Austerlitz, très morne, et celui de la Maison d'Or, très gai; ceux du baron, élégants et splendides, et celui du chiffonnier, sordide; celui de Marie, net et propre, et celui de Madame Potard, sec et louche. Les costumes contrastés de même. Ceux de Claire, très élégants, et ceux de Marie, très simples. Les indications de droite et de gauche sont prises de la salle; les personnages inscrits en tête de chaque scène dans l'ordre qu'ils occupent.

LE CHIFFONNIER DE PARIS

PROLOGUE

PREMIER TABLEAU. — QUAI D'AUSTERLITZ

Le théâtre représente les quai et pont d'Austerlitz. Au troisième plan, le parapet traversant la Seine. A gauche, un réverbère; du même côté un banc de pierre ; à droite, un autre devant un cabaret fermé. Nuit. Lune d'hiver qui se couvre de temps en temps; effet de neige sur Paris dans le fond... Cathédrale, Panthéon, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

GAROUSSE, puis JEAN.

GAROUSSE, assis sur le banc de droite, en habits râpés, restes d'opulence, avec une hotte neuve sur le dos, un crochet en main et une lanterne à ses pieds.

Chiffonnier! moi, duc Garousse! Assez de souffrance comme ça. (Avec amertume.) Si un ami me reconnaissait!... Cette misère, ce crochet, cette hotte, c'est immonde, infâme, impossible... Je ne peux m'y faire après la vie que j'ai menée. Non, je n'en veux pas. Mieux vaut la mort.

Il quitte hotte, crochet, pose sa lanterne et jette au loin son chapeau.

JEAN, en dehors, chantant.

Vive le vin!
Vive ce jus divin!
Je veux jusqu'à la fin
En égayer ma vie...

(Entrant par la gauche, le long du parapet, avec un sac, coiffé d'un bonnet de police, crotté, mouillé, déchiré et trébuchant comme un homme ivre qu'il est.)

C'est drôle. On dit qu'un verre de vin soutient. En v'là plus de quinze que j'bois et j'peux pas m'tenir. Un enfant m'abattrait. J'ai pas assez bu, c'est sûr... c'est la goutte d'eau-d'vie qui manque. (Piquant le chapeau de Garousse.) Bon, un castor pour mes dimanches.

GAROUSSE, qui s'est levé et approché du parapet.

Quelqu'un... finissons.

JEAN, arrivé jusqu'à lui, le prenant à bras-le-corps et l'arrêtant.

Eh bien! l'ami, où vas-tu donc? c'est comme ça qu'tu liquides?

GAROUSSE.

Ça ne te regarde pas.

JEAN, avec bonhomie.

Mé si... t'es mon semblable.

GAROUSSE.

Ton semblable, sale bête!.. va-t'en!

JEAN, même bonhomie.

Comment? C'est toi qui es bête d'aller à l'eau. C'est pas not' élément. L'homme n'est pas un crapaud. Si j'étais pas un homme, j'te laisserais faire et j'te repêcherais vif pour vingt-cinq francs, ou mort pour cinquante. Qué noce! hein!

GAROUSSE.

Allons, lâche-moi. J'ai assez de la vie. J'aime mieux mourir d'un coup que de faim chaque jour.

JEAN.

De quoi? de quoi? on n'meurt que de soif. Viens boire la goutte, j'régale.

GAROUSSE, se débattant.

Non, laisse-moi, te dis-je. C'est mon idée. Je suis las de souffrir.

JEAN, le retenant et l'entraînant sur le devant de la scène.

Là, là, voyons, conte-moi tes peines. Qu'est-ce qui t'gêne? la misère? Si c'n'est qu'ça, j'vais t'guérir, moi; j'ai la recette. Mais c'est pas l'eau, d'abord; au contraire, c'est le vin.

Chantant.

A tous les maux c'est le remède...

Va, ya d'l'espoir encore... t'es pas enragé puisque t'aimes l'eau. Change seulement de boisson; et si j'te sauve pas, foi de Jean! nous plongerons ensemble et j'paie le pont.

GAROUSSE, de guerre lasse, s'asseyant à gauche. — A part.

Teigne d'ivrogne! ne l'obstinons pas. Attendons qu'il parte.

JEAN, s'asseyant près de lui.

Quand on a du chagrin, mon cher, faut délayer ça... faut boire... mais du bouillon de grappe, la tisane à Bacchus, potion calmante. Vois-tu, j'ai passé par là. J'm'y connais. Moi aussi, j'étais né pour être milord, c'te

farce, pour m'désespérer et m'suicider. Eh bien! j'ai bu... sauvé! Quand j'ai bu, plus d'misère. J'ai Paris et Bercy... j'suis plus riche, plus heureux qu'un marchand de vin en gros. J'vois tout en beau, quoi... tout roses et rubis ; mes chiffons sont des velours; mes os des ivoires ; ma ferraille des lingots ; mon sac de toile une hotte d'osier. (Apercevant la hotte de Garousse.) Ah çà! t'as une hotte, toi... Plus qu'ça de luxe... une hotte neuve encore, aristocrate. Et ça s'plaint. En v'là un gueux qui a une hotte et qui veut se tuer. Qu'est-ce qu'il faut donc à Mossieu? D'la bougie peut-être pour éclairer sa lanterne et un crochet de plaqué pour ramasser ses rentes... et la Banque de France par-dessus le marché! Qu'est-ce que je dirai donc, moi, qui n'ai qu'un sac?... et pas neuf! La soif m'étrangle. Je ne comprends pas qu'on s'tue... et par l'eau encore! L'déluge!.. méchant, va! et la vigne à Noé, et l'arc-en-ciel... l'petit blanc, l'gros bleu, l'franc rouge, l'trois-six, la mère Moreau et l'père Niquet et l'fils Cognac, toutes les consolations de la vie. Va, t'es un ingrat envers le Créateur. Fais comme moi, plutôt ; prends l'bon parti, bois! bois au comptant, à crédit, au verre, à l'heure, comme tu pourras ; mais bois toujours et tu ne penseras plus au mal ; vif comme un patriache et vert comme Mathusalem. Moi qui t'parle, avec un s'tier d'eau-de-vie dans l'ventre et ma chique aux dents, la terre peut plus m'porter... N'y a plus d'pavés qu'pour moi... et j'en ai pas assez. J'marche en zig-zag, de long en large, d'un bout à l'autre de la rue ; j'ricoche comme un obus; j'suis l'égal du tonnerre... Un mur n'est pas mon maître ; j'casserais un trône, j'arrêterais un train, j'renverserais la colonne... J'ne connais plus rien, ni froid ni faim, ni mal ni mort, rien du tout. J'vis alors comme j'ai bu, à plein bord, et j'chante à cœur joie :

Vive le vin!
Vive ce jus divin!

GAROUSSE, se levant aussi.

C'est là ton suicide... J'aime mieux le mien... Chacun son goût. J'aime mieux l'eau que ton vin, soûlard. Place! je te dis que je veux mourir.

Il s'élance sur le parapet.

JEAN, le rattrapant.

Entêté ! Mourir ! qué principes ! et devant moi... jamais ! Parole d'honneur... Il m'afflige... Mourir ! mais c'est défendu... Et ton devoir de citoyen ? Nettoie ta patrie comme moi, camarade, et viens payer ta cote à la régie. (Voyant le cabaret clos.) Fermé avant l'heure, je porte plainte.

GAROUSSE, le repoussant de force et levant son crochet.

Tiens, tu m'embêtes, gare !... ou je tape.

JEAN, toujours barrant le parapet, avec emphase ironique.

Ah ! Mossieu se fâche, excusez. Mossieu aime mieux l'eau que le vin... A votre aise, sultan, et tant pis pour vous, si vous ne savez nager... Vous serez mis à la Morgue... et dans le journal avec tous les honneurs dus à votre rang... Tiens, j'ai justement ton histoire dans mon sac.

GAROUSSE, surpris.

Mon histoire !

JEAN, tirant un lambeau de journal de son sac.

Oui, en toutes lettres, dans *l'Officiel ;* rien qu'ça.

GAROUSSE, piqué.

Dans *l'Officiel*. (Vivement.) Voyons donc !

Il se rassied.

JEAN, lui donnant sa lanterne.

Oui, j'ai lu ça en buvant là chez le publicain... C'est pourquoi je te sermonne. « Encore un suicide. » Mouche-toi, je n'y vois plus. (Mouchant la mèche et lisant sans élision.) « Un » homme dans la force de l'âge vient d'être retiré de la » Seine et porté à la Morgue. Il faudrait la claie. » Hum ! » Une lettre trouvée sur lui prouve que c'est encore un » fou qui n'a pu supporter les épreuves de la vie. Mieux » mort que pauvre, dit-il lâchement. » Attrape.

GAROUSSE, haussant les épaules.

Bien ! la morale d'en haut, après celle d'en bas. Va !

JEAN, lisant.

« Il n'y a pas de plus grand crime contre la religion et » la société que le suicide, ce fils de la paresse et de l'or- » gueil. Le suicide est frère du meurtre, pire peut-être. » C'est le meurtre sans risque. L'homme qui le commet » est un coupable sans courage, un soldat qui déserte, un » marchand de vin » non y'a pas de vin... (Lisant.) « un » marchand qui faillit, c'est tout ce qui est lâche et vil... »

Et patati, patata! et cœtera. Oui, comme qui dirait, l'camarade qui n'vide pas son verre, un fainiant, un propre à rien, un maladroit. (Lisant.) « C'est... » ma foi! c'est déchiré... La suite au prochain numéro. Hein! quelle oraison! comme c'est touché... sagesse toute pure... qu'as-tu à répondre, capon? (Lui donnant le journal.) Tue-toi maintenant si tu veux... V'là ton épitaphe! hum! hum! La lecture m'a enrouée... moi j'vais boire, adieu!

Fausse sortie.

GAROUSSE, tenant le journal.

Oui, belle morale à lire à table, à la Maison d'or. Ah! c'est ainsi que le monde traite ceux qui veulent bien le débarrasser... qui préfèrent comme moi la mort à l'ignoble misère.

JEAN, revenant.

Dis donc, si tu veux toujours te tuer, j'retiens ta hotte... y n'me manque que ça pour enfoncer Crésus.

Sortant à droite et chantant

« Vive le vin!
Vive ce jus divin! »

SCÈNE II

GAROUSSE, seul.

GAROUSSE, répétant les derniers mots du journal.

« C'est tout ce qui est lâche et vil!... (Se levant.) Eh bien! non, ni lâcheté, ni vilenie; ni l'eau, ni le vin, ni la boue de la rue, ni la claie de la presse! Si j'y suis je ferai peur. Mieux faire peur que honte! Va donc pour un autre suicide, va pour le crime!... Oui, malheur, malheur non plus à moi seul; mais aussi malheur aux autres! (Regardant à gauche.) Que vois-je? ô Providence du mal, tu sers mieux que celle du bien!

SCÈNE III

GAROUSSE, JACQUES DIDIER, en garçon de caisse.

DIDIER, avec une sacoche sur le dos, un portefeuille dans sa poche de devant, regardant à sa montre pendant que l'heure sonne au loin.

Je me suis attardé, doublons le pas.

GAROUSSE, allant sur lui.

C'en est fait. Du sang... de l'or.

Il le frappe à la tête d'un coup de crochet.

DIDIER, tombant à la renverse.

Au secours ! à moi !

Garousse lui prend de force sacoche et portefeuille.

SCÈNE IV

LES MÊMES, JEAN.

JEAN, accourant clopin clopant.

Eh bien ! qu'est-ce que c'est là-bas ? (Jetant son sac pour aller plus vite.) Assassin ! voleur ! faux frère ! Déshonorer l'état ! Au secours ! attends !

Il veut arrêter Garousse.

GAROUSSE, le prenant au collet.

Te tairas-tu, canaille ?

Il l'abat violemment auprès de Didier.

JEAN.

Ah ! brigand ! qué poigne ! qué coup ! Je m'en souviendrai longtemps.

GAROUSSE, emportant la sacoche et les billets du portefeuille qui reste attaché par la chaînette à l'habit de Didier. — Avec un rire satanique.

Ni lâche, ni vil... Du sang et de l'or !... J'ai de quoi vivre maintenant brave et riche, et je vivrai !

Il sort à gauche.

SCÈNE V

DIDIER, JEAN.

JEAN, se relevant péniblement.

Bon dieu !... qué coup ! qué poigne !... J'en suis dégrisé.

DIDIER, d'une voix mourante.

Ma femme ! mon enfant !

JEAN, s'approchant de lui.

Ah ! pauvre homme, sa femme, son enfant... fallait plus que ça... ça fend le cœur... sois tranquille, va ! quelque bonne âme s'en chargera peut-être ! moi du moins, j'ferai c'que j'pourrai... ton nom ?

DIDIER.

Banque Berville... Jacques Didier. Tiens !

Il lui tend son portefeuille et meurt.

JEAN, prenant le portefeuille et lisant le nom.

Jacques Didier (Voyant Didier mort.) Et il l'a tué, l'scélérat, un

pauvre diable d'homme du peuple comme nous. Est-il Dieu possible que nous nous mangions ainsi les uns les autres ?... pis que les loups. Ah ! le Caïn ! c'était bien la peine de l'empêcher de s'tuer pour qu'il tue l'autre... sauver l'mauvais aux dépens du bon, c'est ma faute. V'là c'que c'est que d'être soûl ! j'l'aurais laissé noyer, l'bandit, ou du moins j'aurais secouru l'autre... J'aurais eu des jambes, des bras ; oui, c'est ma faute. Maudit vin ! J'ai bu le sang d'un homme... Oh ! je renonce au vin pour jamais... non, plus une goutte. Je l'jure ici sur le corps de ce malheureux... Mais ne restons pas là. Rien à gagner auprès d'un mort !... Et mon sac ? (Cherchant son sac et heurtant la hotte de Garousse.) Sa hotte ! et toute neuve encore... et voler avec ça ! En v'là un gredin qui a du vice... Si jamais j'le retrouve ! ah ! aux mauvaises mains les bons outils ! (Endossant la hotte.) Il n'valait pas même le sac... Si, pour le mettre dedans. (Il jette le sac dans la hotte.) Patrouille ! il est bien temps.

Bruit de pas. Il souffle sa lanterne et s'éloigne à droite.

UNE VOIX, au dehors, à gauche.

Qui vive?

JEAN, à part.

Un mort... Trop tard, tortues, bonsoir !

Il sort ; au même instant une patrouille débouche à gauche et apercevant Didier va vers lui.

Rideau.

ACTE PREMIER

(20 ans après.)

DEUXIÈME TABLEAU

Chambre de Marie et grenier de Jean. Le théâtre coupé en deux représente une chambre et un grenier séparés par un palier garni d'une balustrade qui termine un grand escalier. Le grenier élevé de la scène à la hauteur de deux mètres. Sur le palier à gauche, un petit escalier en échelle de meunier menant au grenier. Sur le même palier à droite et de plain-pied, une porte donnant dans la chambre. Dans cette chambre mansardée, mais très propre, très tenue et meublée de noyer, fenêtre au fond avec rideaux blancs. A droite, une porte ouvrant sur un cabinet à coucher; deux portraits d'homme et de femme photographiés; sur la commode pot à l'eau et cuvette et deux pots de fleurs. Dans le milieu de la chambre, table à ouvrage; lampe de cuivre allumée, fil, ciseaux, patrons, soieries et dentelles éparses sur des chaises autour de la table. A droite de la fenêtre, un poêle avec un tuyau aboutissant au mur; à gauche, un porte-manteau où pendent des robes entre des gravures de mode. A terre, dans un coin, près de la porte du cabinet, fers à repasser, un réchaud et un panier de charbon. — Dans le grenier, sur le devant, à gauche, une petite table boiteuse supportant une lanterne, un chandelier de fer, un bol, un pot à l'eau ébréché; du même côté sur le mur, un morceau de glace; près de la table, un vieux tabouret. A droite, près du mur, une chaise dépaillée, une hotte, celle du prologue, mais sale, brisée, avec le crochet dedans. Au fond, à gauche, une vieille couverture tendue et cachant le grabat. Intérieur sordide, délabré, éclairé seulement par un petit châssis à tabatière. Nuit de carnaval.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIE, dans la chambre, seule, simplement vêtue, assise à sa table et travaillant à une robe de satin garnie de dentelles.

MARIE, regardant à sa montre, puis cousant.

Onze heures et demie!... Mes yeux, mes mains se lassent... Je ne peux plus tenir mon aiguille; je suis tout engourdie et je ne sais pourquoi j'ai envie de pleurer. Allons, de l'action, il faut achever mon ouvrage, rendre cette robe de noce... Mon feu tombe, ma lampe baisse. (La relevant.) Qu'il fait sombre, qu'il fait froid! Oh! que les morts doivent avoir froid sous terre!... Sotte! Ils sont moins mal que les vivants. Je voudrais être morte comme mes pauvres parents. Ne suis-je pas seule déjà comme si

j'étais enterrée? Et avec ça travail et misère par-dessus... Quelle robe! elle n'en finit pas; il me semble coudre mon suaire. Ah! si du moins ma mère était là avec moi, j'aurais encore du courage... Je reprenais au moins, en l'embrassant matin et soir, la force de travailler, quand je travaillais pour deux; de gagner le pain de la journée quand nous étions deux à le manger... (Elle essuie une larme.) Mais depuis que je suis seule au monde, je n'ai plus le cœur à rien... Je ne peux pas même achever cette robe à cette heure... Maudit fil qui casse toujours!... Au fait, que suis-je et que serai-je? Quel présent et quel avenir! (Reprenant une aiguille de fil.) Veille et peine dans les moments de presse; faim et gêne dans la morte-saison, et toujours seule. Voilà mon sort!... Serais-je plus seule dans la tombe que dans cette chambre?... J'aurais de moins besoin, fatigue et ennui... Ah! je voudrais aller rejoindre mon père et ma mère... Je voudrais mourir. (Contemplant les photographies.) On dirait que leurs chers portraits s'animent, que leurs yeux me regardent, que leurs bouches m'appellent... ils m'hallucinent... mais je n'ai pas le temps de rêver avec cette robe pressée... Bien! je me pique à présent pour m'avancer. N'allons pas la tacher au dernier point. (Ayant achevé.) Ah! c'est fini. Pas dommage! (Piquant son aiguille sur sa pelote, quittant son dé, sa chaise, posant sa lampe sur la commode et se déshabillant.) Voyons si elle va... (Mettant la robe de soie et se regardant dans sa glace.) C'est ça. Heureuse femme qui la portera! La peine pour moi, la joie pour elle... Mariée, aimée, fêtée dans cette robe... Cela me va bien aussi. (Soupirant.) Mais à quoi bon! A quoi me sert d'être jeune et belle? Pour vivre toute seule, dans un coin, à l'abandon. Ne serai-je pas toujours pauvre? Aurais-je jamais une pareille robe à moi! (Se mirant encore.) C'est singulier, en me regardant, je finirais par le croire, mon miroir le dit, le menteur! (Avec complaisance.) Mais oui, je porterais la soie tout comme une autre, que me faudrait-il encore avec cette robe blanche? Un collier de perles et une rose dans les cheveux. (Prenant une rose dans un vase.) Voilà!... et puis parée ainsi, j'aurais une voiture... à deux chevaux... pour aller en soirée... non, au spectacle; non, au bal.., oui, au bal! (Sautant de joie.) Là, mes adora-

teurs diraient tout bas : La jolie personne ! Et moi je passerais sans faire semblant d'entendre et entendant tout... Puis le plus beau m'invite à danser .. puis il m'aime, m'épouse... et nous vivons longtemps, heureux, heureux !... Oh ! que je suis folle ! Il y en a pourtant qui ont tous ces bonheurs-là... Amour, famille, fortune. Mais moi je mourrai sans les connaître. (Tristement.) Je ne me marierai jamais. (Entendant les sons et les cris du Carnaval.) Oh ! le bal, le bal masqué que je n'ai jamais vu, la musique, la danse, les plaisirs des autres ! Mais à quoi vais-je penser ce soir ! Ces chants, ces bruits me font perdre la tête. Non, non, toutes ces joies ne sont pas faites pour moi. A moi, vieille fille, ni femme, ni mère, un sarreau d'hospice pour robe de noces... Solitude, travail et mort !

Elle jette un dernier regard à sa glace, se disposant à quitter la robe.

SCÈNE II

MARIE, MAZAGRAN, TROMPETTE, PAULINE, LOUISE, déguisés en hussards, débardeurs, etc.

MAZAGRAN, en zouave, à la tête des autres, surprenant Marie au miroir.

Debout, à cette heure !... et grande tenue !

TROMPETTE.

Ah ! sournoise, on t'y prend.

PAULINE.

Tu te décides donc enfin.

LOUISE.

Tu viens donc avec nous ?

MARIE, confuse.

Non, j'essayais cette robe que je finis.

MAZAGRAN.

Tu l'as, garde-la.

PAULINE.

Oui, pour une fois.

LOUISE.

Elle te va bien.

TROMPETTE.

Comme un gant.

MAZAGRAN.

Un peu montante. C'est égal, viens tout de même.

MARIE.

Mais elle n'est pas à moi, vous voyez bien.

MAZAGRAN.

Bah! ma chère, tu en as assez fait pour les autres; tu peux bien en porter une à ton tour. Tu feras encore mieux la dame que la dame ne ferait la robe... Viens!

TROMPETTE.

Le capitaine a raison.

TOUTES.

Oui, oui.

MAZAGRAN.

D'ailleurs, c'est dans l'intérêt de la robe... on voit mieux le défaut à l'essai.

PAULINE.

C'est juste.

LOUISE.

Sans doute.

TROMPETTE.

Certainement.

MAZAGRAN.

A l'unanimité! Tout est permis en Carnaval; le carême est assez long. Allons à l'Opéra.

MARIE.

A l'Opéra?

MAZAGRAN.

A l'Opéra! Après le bal, la noce, à la Maison dorée avec la jeunesse idem. Cent francs par tête, sans le vin et tout primeurs.

LOUISE.

Nous mangerons des fraises.

PAULINE.

Et des ananas.

TROMPETTE.

Et du melon.

MAZAGRAN.

Et du caviar russe; et du pudding anglais; et de l'olla podrida... souper international, carte universelle pour tous les goûts; l'embarras du choix, et en hommes comme en plats!... A l'Opéra!

TOUTES, entourant Marie.

A l'Opéra! A l'Opéra!

MARIE.

Ah! ça doit être bien beau, l'Opéra... mais je n'ose.

MAZAGRAN.

Rosière va! qui t'en empêche? Pauvre nonne, tu meurs d'ennui, on veut te distraire. Tu ne peux pas toujours trimer; il faut bien rire un peu. Comme tu vas te divertir! Cent musiciens, mille danseurs, galop, gala, foyer, buffet et ses rafraîchissements; et le souper de la fin; champagne toujours, truffes partout... Et tout à la glace, moins l'amour! Allons, une fois n'est point coutume, chère Cendrillon, nous t'emmenons. N'aie pas peur; nous te ramènerons et dans ta robe, j'en réponds.

MARIE, entraînée.

Va pour la robe! mais...

MAZAGRAN.

Point de mais... engagé, conscrit.

Chantant.

Allons, enfants de la Courtille
Le jour de boire est arrivé.

Enrôlée!

TOUTES, répétant.

Enrôlée.

MARIE.

Mais je n'ai pas de coiffure.

MAZAGRAN.

Ah! oui!... Et femme sans coiffe, soldat sans armes... mais tiens, avec ce reste de dentelles. nous t'allons faire un bonnet de police. Le négligé est de rigueur. Vite à l'œuvre et à grands points.

TOUTES.

A l'œuvre!

MAZAGRAN.

Tu vas voir comme nous allons t'expédier ça... militairement.

Elles se mettent à l'ouvrage.

MARIE.

Quelle ardeur! Rien de tel que de travailler par plaisir.

MAZAGRAN.

Sonnez, trompettes!

TROMPETTE, chantant, air : Larifla, fla, fla.

Vive l'Opéra! vive l'Opéra!
Larifla, fla, fla.

TOUTES, en chœur.

Vive l'Opéra! vive l'Opéra!
Le bonheur est là.

PAULINE.

Napoléon Musard
Et son ami Chicard
Commencent sans retard
A minuit moins un quart.

TOUTES, en chœur.

Vive l'Opéra! etc.

LOUISE.

Allons, dépêchons-nous,
Hussards et tourlourous,
Que Musard dise à tous:
Je suis content de vous!

TOUTES, en chœur.

Vive l'Opéra! etc.

MAZAGRAN.

Au bal de l'Opéra
Le jour du mardi-gras
Le dernier des soldats
Meurt et ne se rend pas.

TOUTES, en chœur.

Vive l'Opéra! etc.

MAZAGRAN, se levant.

N, i, ni, fini. (Coiffant Marie.) A toi le pompon, quel chic! Est-elle belle!

TOUTES.

La plus belle!

MAZAGRAN.

Belle à exposer... à battre toutes les femmes et à faire battre tous les hommes. Nous lui donnons des verges pour nous fouetter. Tant pis! C'est conscience de la montrer.

MARIE.

Ah! que vais-je faire? Vous m'affolez.

MAZAGRAN, la plaçant en tête.

A vos rangs... garde à vous!... Pas accéléré... En avant arche.

TOUTES.

Vive l'Opéra, etc.

Elles sortent, chantant, dansant et riant.

SCÈNE III

JEAN, seul dans son grenier, réveillé par le chant et allumant sa lanterne.

JEAN.

Oh! oh! le faubourg est en train ce soir. Qué sabbat! Allons, chiffonniers, amoureux, tous les nocturnes; notre année se compose de 365 nuits... La nuit est notre journée à nous; journée de joie pour les uns et de peine pour les autres. (Prenant sa hotte.) A l'ouvrage, ma vieille! Laissons le plaisir aux jeunes... Diable! Elle est un peu faite... comme moi... Elle en demande bientôt une autre. Il y a si longtemps qu'elle me sert... Oui, depuis le jour où j'ai promis à ce pauvre Didier de veiller sur sa fille... Juste vingt ans, aujourd'hui, grand saint mardi-gras. (Endossant sa hotte.) V'là mon domino à moi, en cachemire d'osier!... Allons travailler. (Secouant sa hotte sur son dos, descendant de son gîte, puis prêtant l'oreille à la porte de Marie.) Chère petite voisine, elle dort sans doute; car sa journée finit quand la mienne commence... doucement! ne troublons pas son repos... Bonne nuit! Bonne nuit!

Il disparaît dans le grand escalier.

Rideau de manœuvre.

TROISIÈME TABLEAU.

Un cabinet de la Maison dorée. Au fond, de chaque côté, fenêtres; au milieu, cheminée avec glace, pendule, candélabres, garde-feu et sièges devant le feu. A droite, un divan, et une porte au premier plan; à gauche, une table servie.

Au lever du rideau, Henri assis près du feu, le *Charivari* à la main. Gripon sur le devant, Louchard et Loiseau aux deux côtés de la table; Frinlair au bout.

SCÈNE IV

HENRI BERVILLE, mise de bon goût, redingote et camélia à la boutonnière; FRINLAIR, déguisé en Arlequin; LOISEAU, en Pierrot; LOUCHARD, en paillasse; GRIPON, en Robert-Macaire.

UN GARÇON DE RESTAURANT.

LOISEAU.

Garçon, la carte!

GRIPON.

Garçon, des cartes!

LOUCHARD.

Garçon, du papier!

FRINLAIR.

Garçon, des cigares!

LE GARÇON.

Voilà! voilà! Messieurs.

Il les sert.

LOISEAU.

De l'absinthe d'abord.

LOUCHARD, à Loiseau.

C'est ça, rédige la carte et passe-moi le reste du cahier pour mon journal.

LOISEAU.

Lequel...

LOUCHARD, prenant le papier que lui passe Loiseau.

Pour les deux, *L'Ami de la Charte* et *L'Ami du Roi*. Travaillons... Ah! si nos dames du bal Musard étaient venues, ces collaborateurs-là me donneraient des idées...

LOISEAU, consultant la carte imprimée.

Sur la charte?

LOUCHARD.

Non, sur la carte.

GRIPON, le jeu de cartes à la main, se levant.

En attendant, nous autres, une partie d'écarté.

FRINLAIR, versant l'absinthe.

J'aimerais mieux une partie de cheval, hé! hé! Il fait nuit, il fait du verglas; je parie cent louis que je vais maintenant de Paris à Saint-Cloud, à reculons, en une heure et demie. Monsieur Henri, pariez-vous?

HENRI.

Non.

GRIPON, allant à Henri.

Joues-tu, Henri?

HENRI.

Non.

LOISEAU.

Henri, quel vin?

HENRI.

Je n'ai pas soif.

LOISEAU.

Quel potage, Henri?

HENRI.

Je n'ai pas faim...

LOISEAU.

Henri, mon bonhomme, tu tournes à l'huître... dix douzaines... (Il écrit.) Nous serons dix, malgré la règle antique : « Ni moins que les Grâces, ni plus que les Muses. » Est-ce ça qui te vexe ! Tu n'es pas classique pourtant, qu'as-tu donc ?

HENRI.

Je m'ennuie.

LOUCHARD.

Original, va ! tu t'ennuies. . Écoute cette fin-là... c'est homéopathique : « *L'Ami du Roi* ». (Lisant.) « La République » s'agite en vain dans les bas-fonds de Paris. La France » est confiante dans la sagesse du Roi, comme le Roi » dans l'amour de la France. L'anarchie ne prévaudra pas. » La France poursuivra son progrès d'ordre et de liberté » sous le Roi de son choix. »

GRIPON.

Je jouerai à la hausse.

LOUCHARD.

Attends... Et ça : « *L'Ami de la Charte.* » (Lisant une autre feuille.) « Nous dansons sur un volcan qui fume. La lave » commence à rouler dans un flot de boue et de sang, » feuilles frivoles, prêtres lubriques, ducs assassins et mi- » nistres voleurs... Et la Royauté, aussi insensée qu'insen- » sible, refuse la réforme et offre la guillotine au peuple » qui demande pain et vote. C'est le cas de redire aujour- » d'hui comme en 1830 : Malheureux Roi ! Malheureuse » France ! »

GRIPON.

Va pour la baisse !

LOUCHARD.

Le boulevard parlera de ces tonnerres-là.

HENRI.

Bah ! moins que du bal masqué.

LOUCHARD.

Garçon, à l'imprimerie... et ne pas confondre l'un pour l'autre...

(Il remet les articles au garçon qui sort et rentre.)

LOISEAU.

Quelle... marmelade ! (Il écrit sur la carte. On rit.) Je ne connais pas d'homme qui ait le plaisir plus triste que cet Henri.

FRINLAIR.

Ah! dame, à la veille de se marier, il y a de quoi. Vous en savez quelque chose, vous autres maris.

LOISEAU.

N'importe ! Je l'ai toujours vu... croûte aux champignons.

Il écrit, on rit.

HENRI.

Que voulez-vous ! tous vos bals m'assomment, ça vous amuse, vous ; moi, ça me rend grave comme ce melon.

LOISEAU.

Allons, bon ! voilà Werther rêvant une Charlotte... russe.

Il écrit, on rit.

HENRI.

Oui, bals d'opéra, bals du monde, danses macabres, farces insipides ou lugubres, tous bazars de femmes et d'hommes à vendre, où les honnêtes filles viennent chercher un mari qu'elles paient et les autres un amant qui les paie. C'est gai comme une foire.

LOISEAU.

Soit ! mais le souper ! Allons, puritain, mets-toi à table au moins et avale ta sagesse. Un amphitryon peut être moral mais doit être amusant.

HENRI.

Bah ! je suis dégoûté de tout, même de vos bons mots. (Il jette son cigare et se lève.) Heureusement je vais me marier... C'est une manière de se suicider.

Il s'assied à droite de la salle.

LOISEAU.

Mais c'est sérieux ; parole d'honneur ; il va mourir. Garçon, le potage.

GRIPON, ayant fini sa partie avec Frinlair.

Et à table, ça fera venir les belles.

LOUCHARD.

C'est le capitaine Mazagran qui recrute, et toutes grisettes pour nous reverdir. Diplomates, financiers, notaires,

journalistes, nous revoilà étudiants. Noblesse, bourgeoisie et plèbe, l'unité nationale... Quel niveleur que l'amour!

HENRI, hochant la tête.

L'amour!

GRIPON.

La femme n'est qu'affaire ou plaisir.

HENRI.

Et c'est assez pour ce qui nous reste de cœur.

FRINLAIR.

Hé! hé! Monsieur Henri, changez donc votre dada noir pour un blanc ou nous vous plantons là.

LOUCHARD, à Henri.

Comment peux-tu être si nébuleux, toi l'enfant chéri des dames et de la banque, qui as tout pour toi, jeunesse et richesse... (Le garçon sert le potage.) Toi, la clé des cœurs, la fleur des pois?...

LOISEAU.

Tiens, j'oubliais les légumes...

Il écrit, on rit.

HENRI.

Eh bien! oui, c'est vrai, j'ai tout et je n'ai rien... parce que je n'ai rien fait pour avoir tout. J'ai vécu ce que vous appelez la vie, richement et vainement, grâce à mon tuteur qui m'a laissé la bride sur le cou, maître de mon sort et de mon bien. J'ai couru comme un fou, comme vous tous, après le bonheur, après l'amour, et je me suis dupé comme vous. J'ai pris les plaisirs pour le bonheur, les amours pour l'amour, comme mon baron de beau-père prend les honneurs pour l'honneur. Quantité n'est pas qualité, amis; et là-dessus, je préfère le singulier au pluriel. Je donnerais toutes les femmes pour une femme. Les belles comme vous dites, les vins, les cartes, les chevaux, le possible et l'impossible, j'ai tout usé, tout, jusqu'au duel, jusqu'à la guerre... Je me suis battu avec ennemis et amis, en Afrique et à Paris... J'ai bu le fond du verre et je n'y ai trouvé enfin qu'amertume et lie, ennui, dégoût; et même, riez si vous voulez, remords. L'ivresse a produit le déboire, mais sans tuer le désir... et tout blasé que je suis, (Se frappant la poitrine,) je sens toujours là, au cœur, un vide, un besoin de Tantale.

(Rires.) Oui, oui, j'ai faim, j'ai soif encore de cet amour, de ce bonheur dont les semblants n'ont pu me rassasier.

LOISEAU.

Garçon, deux rosbifs pour un!

On rit.

LOUCHARD.

Combien cette tirade-là pour mes journaux? on écrit ces belles choses, tout au plus, mon cher, on ne les parle pas, ici surtout. et aujourd'hui. L'amour pur, au restaurant, et le mardi-gras! Tu détonnes. Vide de cœur! Allons donc, d'estomac bien. Soif d'amour! faim de bonheur! Quel poète! vite la prose! La soupe et le bœuf du docteur Véron, ça se calmera.

HENRI.

Non; je suis un homme mort, vous dis-je. Parbleu! je peux bien manger et boire encore et rire avec vous de nos sottises. Mais c'est du galvanisme; la mort est au cœur. La vie, la seule vraie vie, c'est l'amour et ce n'est plus pour nous, pervers. Voilà notre punition et sa vengeance. Comme Midas, nous changeons tout en or. Nous ne pouvons plus trouver une femme qui nous donne le bonheur au lieu de nous le vendre... Ce n'est pas au bal du moins que je trouverai cette femme-là; et c'est pourquoi j'ai le bal triste.

LOUCHARD.

Midas! Tantale! fabuleux... démodés, mon cher, un peu de positif!.. Fais comme moi. Quand j'entre au bal, je laisse mon cœur au bureau avec ma canne pour les reprendre en sortant.

LOISEAU.

Et moi je mets mon cœur dans mon verre. Les vieux vins avant les jeunes filles. Garçon, le madère!

FRINLAIR.

L'un n'empêche pas l'autre, comme l'amour pur n'empêche pas la grosse dot... Ça va bien de front, mais ça ne vaut pas le cheval. Point de sentiment qui résiste au grand trot! (A Henri avec intention.) Mais vous, monsieur le philosophe, est-ce que vous n'aimez pas au moins l'unique héritière du grand banquier baron, votre noble et riche fiancée, mademoiselle Claire Hoffmann?

HENRI.

Je l'épouse.

FRINLAIR.

Hé! hé! Voilà qui est réel autant qu'idéal.

HENRI.

C'est, sans doute, un bel et bon parti pour ceux qui veulent, comme vous, comte Frinlair, les grands airs et les grosses dots... un million massif... et l'espérance... Je conçois, sans le ressentir, l'amour parfait que vous inspire, dit-on, cette déesse millionnaire. Oh! ne soyez pas jaloux. Pour moi c'est, comme dit l'agent de change Gripon, une affaire et sans plaisir... une fin. Oui, c'est pour en finir que je me marie; après le mardi-gras, les cendres. Désormais, je ne vivrai plus que pour l'argent. Un coffre mari d'une bourse! j'épouse un capital. Je deviens Hoffmann et Cie; je serai la compagnie avec du ventre. Je serai comme ces louis d'or, une tête sans cœur, à deux mentons, décoré, député et satisfait... avec une femme peu à moi, des enfants tout à elle et de l'argent à tout le monde... Guizot l'a dit: Enrichissons-nous! Frères, il faut mourir! Que Breda prenne le deuil! que lions et rats de la loge infernale portent un crêpe! Ci-gît le fils du banquier Berville, jeune viveur, mort avant l'âge, victime du mariage, ne valant pas mieux que les autres, n'ayant jamais fait le bien ni gagné le sien, regretté de personne et ne regrettant rien. Allons, mes garçons d'honneur, chers croque-morts, la prière des trépassés et le vin en guise d'eau lustrale. Enterrez-moi, mariez-moi, mangez-moi sous les espèces de ce dinde truffé! Buvez-moi; ce champagne glacé est mon sang... C'est la cène du diable... mon dernier souper de garçon. Buvons à ma mort! Je meurs zéro... pour ressusciter million!

TOUS, trinquant, moins Frinlair.

A sa résurrection!... à la santé et multiplication du million!

SCÈNE V

LES MÊMES, MAZAGRAN, puis MARIE, masquée, PAULINE, LOUISE, TROMPETTE.

TOUS.

Ah! Mazagran, enfin.

MAZAGRAN.

A table déjà et au madère, sans nous attendre! C'est du propre! Entrez! Et vite... vite en place. Les monstres ont déjà avalé le potage, je proteste. Rattrapons-les avant le champagne. (Voyant l'argent sur la table de jeu.) Des louis!... à qui?... Tout ce qui tombe dans le fossé... pour le soldat.

Elle en jette un par la fenêtre.

GRIPON.

Eh bien! que fais-tu?

MAZAGRAN.

Je m'amuse... aimes-tu mieux que j'empoche.

Gripon reprend vite l'argent, Elles s'assoient, Loiseau sur le devant, tournant le dos au public. Au dessus, Frinlair, Mazagran à sa droite. Louchard au bout. Trompette à sa droite. Puis Gripon, Louise à sa droite, Henri sur le devant tenant le journal.

TROMPETTE.

J'ai la fringale.

LOUISE.

J'ai la pépie.

PAULINE.

Je cumule...

MAZAGRAN.

Et moi donc... un besoin d'veuve... le ver solitaire, quoi!

LOUCHARD.

Oui, mange et bois, ma chère. Tu as lieu de t'étourdir. Décidément ce scélérat d'Henri te trompe!.. il te quitte.

MAZAGRAN.

Il m'aurait bien plus trompée, s'il ne m'eût pas quittée. (Rires.) Il passe, trépasse à l'état de mari... Je suis veuve, partant libre. Après mon deuil, dans un mois, je me renchaîne pour un bail de trois, six, neuf, à volonté; avec toi, si tu veux; passe-moi les cornichons.

PAULINE.

Trois, six, neuf, c'est un peu long, ma chère.

LOUISE.

Oh! c'est résiliable.

TROMPETTE.

Et sans frais.

MAZAGRAN.

Hé! là-bas, feu Henri, venez donc nous verser à boire. Parce que vous êtes mort, mon cher, ce n'est pas une raison pour laisser les autres crever de soif. Égoïste, va! (Elle passe près d'Henri qui ne répond pas.) Quel catafalque! (A Marie.) Que dis-tu de ce souper-là, petite?

MARIE, à mi-voix.

Chut! Tais-toi! je suis éblouie, étourdie... ne m'interroge pas.

GRIPON.

Quelle est cette belle inconnue?

LOISEAU.

Belle! qui sait?

FRINLAIR.

Je parie cent louis que si.

LOISEAU.

Je parie que non.

GRIPON.

Elle ne se montre pas.

LOUCHARD.

Elle ne mange pas.

LOISEAU.

Elle ne boit pas.

FRINLAIR.

Êtes-vous de marbre ou de cire? à mettre en musée ou en châsse? la Vénus ou la Vierge au loup... ombrageuse ou coquette? voyons, posez moins en chef-d'œuvre; nous serions plus difficiles... Si c'est une surprise que vous nous gardiez pour le dessert, faites-nous moins languir. J'ai parié pour vous, faites-moi gagner... Vous n'y perdrez pas. Hé! hé! il faut de la réserve; pas trop n'en faut.

HENRI.

Cette jeune fille m'a l'air d'une sainte au cirque; craintive, parce qu'elle est au milieu de bêtes; triste, parce qu'elle est au milieu de fous; masquée, parce qu'elle nous voit sans masques, singes des vices sinon des grâces de nos maîtres, avec nos mines de jourdains-gentilshommes, diplomates-arlequins, journalistes-paillasses, pierrots-notaires et macaires-courtiers... bref, parce qu'elle a peur de nous.

FRINLAIR, se rapprochant de Marie.

Oh ! nous la dresserons bien. Quand on a dompté miss Annette, le rétif n'effraie pas. (A Marie restée masquée.) Voyons ce pied !... ce cou !... cette tête... (Il lui ôte son masque.) La vue n'en coûte rien ! superbe ! hé ! hé ! j'ai gagné.

Applaudissements.

MARIE, stupéfaite.

Mon Dieu ! où suis-je ?

Elle se lève, la tête cachée dans les mains.

HENRI.

Pauvre fille !

MAZAGRAN.

Ah ! Henri, vous êtes défunt.

FRINLAIR.

Quelle élève ! Premier prix ! Médaille d'or à Mazagran. C'est pur sang, parole d'honneur ! C'est beau, c'est fin, c'est neuf comme Suava, une vraie pouliche de race... Notaire, mes cent louis.

HENRI.

Assez, assez, monsieur le comte. Nous ne sommes pas à l'écurie... Vous vous conduisez ici comme un maquignon.

FRINLAIR, passant à gauche.

Et vous peut-être comme un chevalier... (A Marie.) Un baiser pour mes cent louis.

Il veut embrasser Marie qui recule vers Henri.

HENRI, se rapprochant vivement.

Ah !.. centaure que vous êtes ! maltraiter une femme !.. mais votre mère n'est donc pas une femme. Cessez vos ruades et vos hennissements... Respectez mademoiselle.

En voulant protéger Marie, il déchire la dentelle de la robe.

MAZAGRAN, riant.

Sauvez la robe.

MARIE, épouvantée.

Ah !.. qu'ai-je fait ? Pourquoi, pourquoi suis-je venue là ?

Elle se sauve avec terreur.

MAZAGRAN.

Marie ! Marie !

MARIE.

Ah ! laisse-moi, tu m'as perdue.

Elle sort.

MAZAGRAN.

Perdue ! pauvre robe !...

On rit.

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins MARIE.

HENRI, à Frinlair.

Ah ! quadrupède, vous voilà triomphant; vous faites fuir une femme; votre brutalité est votre prouesse...

FRINLAIR, à part.

Je le tiens enfin. (Haut.) Vous allez retirer cette offense, j'espère.

HENRI.

Je ne reprends jamais ce que je donne.

FRINLAIR.

A moi donc de vous remercier comme je dois...

HENRI.

A votre gré.

FRINLAIR.

Vous savez à quoi vous engagent ces mots ?

HENRI.

A tout ce qui vous plaira.

FRINLAIR.

Insulté, j'ai les armes... l'épée donc.

HENRI.

A votre choix.

FRINLAIR.

Soyez donc à huit heures, porte Maillot.

HENRI, saluant.

Je vous y attendrai.

LOISEAU, à Henri.

Ah çà ! pas de bêtise ! je veux faire ton contrat.

GRIPON.

Et moi acheter tes rentes. Un duel, quelle folie!

HENRI, prenant son chapeau et son manteau.

Tué ou marié, qu'importe !

FRINLAIR.

Je parie pour tué.

LOUCHARD, à Henri qui sort comme à Frinlair.

Ah ! Messieurs, pour une grisette !

MAZAGRAN, un verre de champagne en main, fumant un cigare.

Quel succès !

FRINLAIR, prenant Mazagran.

Supplantée par ton élève, vengeance ! Hé ! hé ?... Faute

d'un moine l'abbaye ne meurt pas. Nous n'allons pas finir pour ça.

MAZAGRAN.

Finir ! jamais.

TOUS, avec entrain.

Jamais...

GRIPON.

Et notre partie !

LOISEAU.

Et le champagne !

LOUCHARD.

Et mes journaux ! (A Pauline.) Collaborons !

TOUS, s'accouplant deux à deux, chantant, dansant.

« Vive l'Opéra ! vive l'Opéra !
» Larifla fla fla. »

Rideau de manœuvre.

QUATRIÈME TABLEAU

Même décor qu'au deuxième tableau.

SCÈNE VII

MADAME POTARD, seule au lever du rideau.

On la voit arriver au bout du grand escalier sur le palier, puis frapper à la porte de Marie et entrer avec une corbeille enveloppée.

MADAME POTARD, regardant dans la chambre et appelant.

Mademoiselle Marie ! (A part.) Si bonne! elle acceptera et pour peu ! — Personne ! quelle chance !... (Entrant dans le cabinet avec la corbeille et revenant les mains vides.) Absente à cette heure !... Tant mieux ! je garderai tout. (Tapant sur sa poche, puis tâtant, fouillant et criant.) Ah ! mon Dieu ! j'ai perdu... tout perdu... quel malheur! Oh ! non, pas possible, cherchons bien ! (Rentrant dans le cabinet et revenant dans la chambre, avec angoisse.) Rien là, rien ici, nulle part... vite ! courons vite par où j'ai passé... le paquet sera tombé dans la rue, à la porte... je le sentais encore tout à l'heure... on l'a déjà pris peut-être... il faut que je le retrouve. Allons vite ! quelqu'un...

Elle se cache derrière le petit escalier de Jean et sort par le grand sans être vue de Marie qui est entrée dans sa chambre.

SCÈNE VIII

MARIE, la robe déchirée, les cheveux en désordre, désespérée.

Quelle nuit, quelle faute ! et quelle peine ! où cette maudite robe m'a-t-elle menée ? Cette robe perdue, comment la payer? Où prendre l'argent qu'elle coûte ! (Otant la robe déchi-

rée et reprenant la sienne.) Tout ce que j'ai ne suffira pas, non... Un abus de confiance, presque un vol, la prison peut-être... Quelle honte! jamais, jamais, plutôt mourir! D'ailleurs, pourquoi vivre? Je sais ce que c'est maintenant, j'ai vu; j'ai vu l'abîme jusqu'au fond. Oh! ces plaisirs sont des crimes, ces joies des regrets, ces bonheurs des remords... Ils me font horreur. Dieu merci! j'en suis sortie. N'y rentrons pas! Non, non, je ne veux pas y retomber, y rester comme tant d'autres... Et pourtant, j'ai peur, mon Dieu! Auprès de l'homme qui m'insultait, celui qui me défendait était si noble et si beau... Ah! si j'allais céder encore une fois. Là, vice et déshonneur; ici, lutte et désespoir! Ni l'un ni l'autre; la mort! Je mourrai du moins honnête, digne encore de ma mère. Allons la rejoindre; c'est fini... Ah! un mot d'abord à mon bon vieux voisin. (Écrivant.) « Adieu, père Jean! je quitte le collier de misère. Je ne » veux pas prendre celui de la honte. Je ne peux plus vivre; » je veux mourir. Je vous charge de vendre mon pauvre » ménage et d'en donner l'argent pour la robe gâtée... » si on le refuse, il suffira à m'enterrer auprès de ma » mère... Je vous laisse pour la peine, la montre de mon » père, Marie Didier. » Allons!

Elle sort de sa chambre et porte la lettre chez Jean.

SCÈNE IX

HENRI, seul d'abord chez Marie, puis MARIE.

HENRI, entrant par la porte restée ouverte et reconnaissant la robe déchirée sur une chaise.

Cette robe... c'est ici. Pauvre fille! elle est rentrée. Je l'ai suivie et comme malgré moi... mais, où est-elle? Faut-il attendre? laisser l'argent? oui, mais combien? attendons! (S'asseyant.) Quelle propreté! c'est fascinant; et quelle pauvreté! c'est édifiant!... Le cœur me bat. C'est étrange... Je n'ai jamais eu pareille émotion... Ce n'est pas le duel, j'en ai eu dix... Ce n'est pas l'amour... je ne compte plus. Au fait, je suis peut-être moins mort que je ne pense. Dieu le veuille! Laissons-nous vivre. Je ne demande pas mieux que d'aimer. Bienheureuse maladresse. Bon! l'accès me reprend... l'amour

au bal masqué... l'idéal chez Musard! c'est absurde. Ce n'est pas dans l'enfer qu'on rencontre les anges, à moins qu'ils n'y viennent sauver les diables... non, non, plus de miracles ! terrestre comme les autres, malgré son nimbe... Et je viens tout bonnement repriser un accroc.

MARIE, qu'on a vu, pendant ce monologue d'Henri, entrer chez Jean, allumer une chandelle, déposer sa lettre dans le tiroir de la table du chiffonnier et revenir chez elle. — Avec surprise et frayeur!

Quelqu'un !

HENRI, la saluant avec respect.

C'est moi, Mademoiselle, ne craignez rien. Je vous ai vue partir si affligée, si offensée, que je n'ai pu m'empêcher de vous suivre. Je vous prie de vouloir bien recevoir l'excuse de notre grossièreté et l'indemnité que je vous dois pour cette robe...

Il indique la robe sur la chaise. Aux dernières paroles d'Henri on voit Jean monter le grand escalier et s'arrêter sur le palier, puis placer derrière le petit escalier des fleurs qu'il tient à la main, monter chez lui avec sa lanterne, son crochet et sa hotte.

MARIE, avec un geste de refus impératif.

Je vous remercie, Monsieur, vous ne me devez rien et je vous prie de me quitter.

HENRI, laissant subrepticement une bourse pleine d'or sur la table. — S'inclinant.

Je me retire, Mademoiselle.

MARIE.

Monsieur! Monsieur, vous oubliez...

Elle lui rend la bourse.

HENRI, la regardant avec une sorte d'enchantement. — A part.

Oh ! j'ai peur du duel maintenant... de tuer ou de mourir; si je vis, je reviendrai. (Il sort.)

SCÈNE X

MARIE, seule dans sa chambre, JEAN, seul dans son grenier.

MARIE, fermant sa porte.

Allons ! finissons.

JEAN, quittant sa hotte.

Faisons mon tri... Pendant ce temps-là mam'zelle Marie se lèvera et je ne me coucherai pas sans que je lui dise bonjour et qu'elle me dise bonsoir.

MARIE.

Ah ! mes pauvres fleurs ! qu'elles me survivent, qu'elles ne meurent pas avec moi ! (Elle les arrose.) Et toi, pauvre oiseau, sois libre ! (Elle ouvre la cage et la fenêtre.) Maintenant, l'adresse de la robe. (Écrivant.) « Mademoiselle Claire Hoff-» mann, hôtel Hoffmann, faubourg Saint-Honoré. »

Elle plie la robe, l'enveloppe, épingle l'adresse sur le paquet, puis, pendant le monologue suivant de Jean, fait tous les apprêts de son suicide. Elle tire le verrou, pose une serviette devant la serrure, roule une jupe en bourrelet au bas de la porte, ferme et calfeutre la fenêtre et prépare le charbon dans le réchaud ; puis elle l'allume, l'attise, le regarde un instant et s'agenouille devant les portraits de ses parents, entre le réchaud et la porte du cabinet.

JEAN, pendant le jeu muet de Marie, allumant une chandelle qu'il pose sur sa table et renversant sa hotte.

Vidons l'écrin ! Le panier d'argenterie, le mannequin aux bijoux, la châsse aux reliques... Faisons l'inventaire de ma nuit... Voyons si j'ai fait une belle journée pour mon mardi-gras, si je trouverai du bon dans ce résidu de Paris. C'est peu de chose que Paris vu dans la hotte d'un chiffonnier,.. ni bon, ni beau, le bilan !.. Dire que j'ai tout Paris, le monde, là, dans cet osier ! Mon Dieu, oui, tout y passe, feuille de rose et feuille de papier, tout finit là, tôt ou tard, à la hotte. (Remuant le tas du pied.) Amour, gloire, puissance, richesse, à la hotte ! à la hotte toutes les épluchures. Tout y vient, tout y tient, tout y tombe,.. qué creuzet ! Tout est chiffon, haillon, tesson, trognon, torchon ! Voyons ! (S'installant sur son tabouret entre le tas et la hotte. Avec une tranquillité commerciale d'expert, prenant un papier et lisant :) « Société de l'Union générale pour l'exploitation des mines » d'Or de l'Auvergne et des chemins de fer du Mexique. » Baron Hoffmann et Cie. Capital social : Cent millions... » Action : cinq francs. (Rejetant avec dédain dans la hotte.) Chiffon ! (Prenant une affiche et lisant :) « Concert du célèbre pia-» niste sans mains, donné au profit des sourds-muets, » dans la salle des Menus-Plaisirs. » (Prenant une assiette cassée.) Tesson ! (Autre affiche et lisant:) « Ouverture du grand » bal de l'Opéra avec valses et quadrilles nouveaux. » (Prenant une savate.) Chausson ! (Un morceau d'uniforme brodé.) habits, galons ! (Un nœud de boutonniere.) Ruban, haillon ! (Une liasse de papiers) Roman-feuilleton ! (Une brochure et lisant:) « Discours de réception à l'Académie française »... (Prenant

une perruque.) Gazon! (Une affiche et lisant.) « Mandement pour le Carême »... (Prenant un asperges.) Goupillon! (Autre affiche.) « Ordonnance de police. Il est défendu aux chiffonniers d'enlever les affiches. » Pardon! (Une lettre.) « Cher ange, mon sang, ma vie, mon âme, tout pour toi »... (S'arrêtant.) Ah! un pâté... et qui n'est pas d'encre. A la hotte! A la hotte! (Prenant un pamphlet et lisant :) « Mémoire sur la liste civile par Timon... (Une couronne de velours fleurdelysée.) Voilà! ça valait douze millions, quand c'était de mode, qué déchet! (L'essayant.) Le père Jean, roi de France! bon bonnet de nuit!.. Non! je rêverais sang... à la hotte! à la hotte! comme le reste! Et dire que tout ça refera du neuf, du beau papier glacé, timbré, billets de banque et billets doux, lettres de change et d'amour, de naissance et de mort, poulets et protêts, livres et journaux, tous les biblots de la civilisation... et que ça reviendra là encore et toujours jusqu'à extermination. O défroque de feue Madame la Veille, ô superbes rogatons, c'est votre humiliation, c'est le rendez-vous général, la fosse commune, la fin du monde, le jugement dernier! Et le chiffonnier grand juge... Jean, légataire universel de Paris... mais sous bénéfice d'inventaire... Et qu'est-ce qui reste à la succession? (Prenant un os.) Ça, un os... comme c'est nettoyé, disséqué!... C'était un jambon. Le maître y a passé, puis le valet, puis le chien... et moi après... aussi, plus rien. Eh bien, mangeons mon pain sec... Obéissance au mandement. (Tirant du pain de sa poche.) Un morceau de pain à manger et un morceau de journal à lire; les deux nourritures... On ne vit pas que de pain. Repas et lecture comme au restaurant. Quoi de plus? Trop heureux chiffonnier qui trouve son pain dans le fumier et sa science dans l'ordure. Bon appétit? (Il rompt son pain.) Garçon, le journal! (Il prend un journal dans la poche de son tablier et mange, puis se verse de l'eau dans un bol et boit.) Il ne me manque plus que la serviette et le cure-dent. (Il prend une paille et lit :) « Messieurs les souscripteurs dont l'abonnement expire, sont priés... » (S'arrêtant.) Ils commencent toujours par là. Mais ça ne me regarde pas; je reçois mon journal gratis. Voyons les nouvelles!

Il lit tout bas et dort.

MARIE, agenouillée et déjà affaissée.

O mon père, ma mère, je vous rejoins, recevez-moi! mon Dieu, pardonnez-moi! (Écoutant du côté du cabinet.) Qu'est-ce que cela? ma tête bourdonne... j'ai entendu crier là. (Elle se relève, entre dans le cabinet et revient avec la corbeille.) Un enfant! un enfant! un pauvre petit enfant, là chez moi, vivant! O ciel! qui donc peut ainsi abandonner son enfant? Il a froid, pauvre petit! (Elle le recouvre.) Il souffre, il gémit. Ah! c'est le charbon... De l'air! de l'air! (Elle casse un carreau de la fenêtre, éteint le réchaud avec son pot à l'eau.) Qu'allais-je faire? le tuer avec moi. (Avec inspiration.) Oh! je n'avais pas la force de vivre pour moi seule; je vivrai, je vivrai pour lui. Mère, tu le veux, n'est-ce pas! Toi qui as tant travaillé pour moi! je suivrai ton exemple; j'accepte ce devoir, ce bonheur. Oui, oui, j'accepte. Je ne serai donc plus seule maintenant. Ah! cher enfant, je serai ta mère. Pour toi, je reprends mon cœur et ma force; pour toi, je n'ai plus ni désespoir, ni peine. Je passerai jour et nuit au travail, s'il le faut!... et si je meurs à la tâche, Dieu me pardonnera au moins ce suicide-là. Des langes! Des langes. Mon meilleur linge pour les langes de mon enfant!

Elle tire de sa commode une chemise, la déchire et coud avec ardeur auprès de l'enfant.

JEAN, se réveillant en sursaut, son journal à la main.

Ces farceurs de papiers, ça me fait toujours cet effet-là. Dame, les journaux, c'est comme les huîtres, ça veut être mangé frais. Mais ne disons pas de mal des paperasses, c'est le plus clair de mon bien. Vive la liberté de la presse, et de la hotte! (Il rejette le journal dans la hotte.) Me voilà à la fin du tas... aux derniers les bons. J'ai piqué ce paquet-là en rentrant au faubourg, presque à la porte. (Prenant le paquet.) Qu'est-ce que c'est que ça?.. De quoi? De quoi? J'ai la berlue. (Rapprochant sa chandelle et lisant :) Banque de France... Mille francs. » (Comptant :) Un... deux... trois... Ah! mon Dieu, une fortune! Dix billets... Dix mille francs... Pauvre diable qui les as perdus!... Pas si pauvre, quand on peut perdre comme ça dix mille francs a la fois... sont-ils bons?... Ils en ont l'air. Ils sont bien laids. Qué trouvaille! la première de ma vie! S'il y a ré-

compense honnête, j'achèterai une hotte neuve... Ah! si c'était tout à moi, qué dot pour mam'zelle Marie! Allons, serrons-les bien jusqu'à ce que je les rende; si on allait me les prendre auparavant! Ah çà! mais c'est malsain d'avoir des billets de banque. V'là que j'ai la fièvre de peur... de peur qu'on me les vole. C'est que ça se fait; j'en ai vu prendre bien d'autres au quai d'Austerlitz. Ah! je vais toujours les mettre dans ma table, je me coucherai dessus, je ne dormirai plus. (Il se leve va à sa table, puis tire un tiroir et prend un portefeuille.) Fourrons-les dans le portefeuille de ce pauvre Didier qui en a tenu bien d'autres jadis... Ils y ont peut-être déjà passé; qui sait? (Voulant remettre le portefeuille dans le tiroir et voyant la lettre de Marie.) Qu'est-ce que cela encore? (Lisant.) O ciel, Marie. Folle enfant! mourir! et le père Jean? ne mourez pas, Marie, vivez! Ta mère ne veut pas que tu meures! Je veux que tu vives... attends! attends-moi! nous sommes riches.

Il descend précipitamment avec les billets d'une main et la lettre de l'autre.

MARIE.

On vient... si on allait me le prendre.

Elle se rapproche maternellement de l'enfant.

JEAN, enfonçant la porte de Marie et voyant Marie tenir l'enfant.

Un enfant! Elle! Allons! le reste de la hotte. Complet.

Il tombe sur une chaise frappé d'étonnement.

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

(Un mois après.)

CINQUIÈME TABLEAU.

Un salon du baron Hoffmann. Au fond, grande porte à deux battants; de chaque côté, guéridons et fauteuils; sur le guéridon de droite l'appareil nécessaire pour écrire, sonnette; sur celui de gauche, un coffret; sur une table, une riche corbeille de noces. Porte à gauche, au premier plan; une autre porte secrète au dessus. Fenêtre à droite, drapée. Intérieur fastueux.

SCÈNE PREMIÈRE

CLAIRE, LE BARON HOFFMANN, ROSINE, LAURENT.

LE BARON, au guéridon de droite, carnet et crayon en main, décoré.

Son compte de tutelle est fait... Je tiens mon fou, je le tiens quand même, pieds et poings liés. (Haut, à Claire.) As-tu choisi? C'est embarrassant. Quelle corbeille! Henri est excentrique comme toujours.

CLAIRE, en robe de chambre élégante, entourée de croix, d'amulettes, de missels, triste et pâle, donnant du lait à un petit chat.

Pauvre orphelin, je remplace ta mère, morte en couches de toi... Rosine, il fait froid, mettez-lui sa housse et placez-le sur un coussin près du feu.

ROSINE.

Oui, Mademoiselle.

Elle sort avec le chat.

CLAIRE, à part, soupirant.

Il faut bien aimer quelque chose.

LE BARON, à Claire.

Tu ne me réponds pas.

ROSINE, rentrant avec un marbre dans la main.

Ah! Mademoiselle, le marbre de Minette que le sculpteur apporte pour la tombe dans le jardin. Est-elle ressemblante?

LE BARON, avec impatience.

C'est bien ! qu'on le paie. Allez.

CLAIRE, prenant divers objets dans le coffret. A Laurent.

Qu'on porte ces bons de pain pour les pauvres de l'arrondissement, ces langes d'enfants pour les crêches et ces livres à la prison de Saint-Lazare.

LAURENT.

Oui, Mademoiselle.

Il sort avec Rosine, emportant les objets.

Quel ange !

SCÈNE II

CLAIRE, LE BARON.

LE BARON, s'approchant de Claire.

Voyons, sois un peu à ce que je te dis... asseyons-nous et causons... Ma fille, vous êtes patronesse de Saint-Lazare, commissaire des crêches, dame de charité, c'est bien ; mais ce n'est pas assez. Il vous manque encore, vous le savez, d'être madame Henri Berville.

CLAIRE, tressaillant.

Ah ! jamais !

LE BARON.

Il faut que ce dernier titre assure tous les autres. Il le faut le plus tôt possible. Ce mariage, annoncé, publié, traîne depuis trop longtemps. Ces retards me fâchent, m'effraient même; et je commence à m'alarmer d'Henri.

CLAIRE, avec un mouvement de joie.

Il se pourrait ?..

LE BARON.

Oui, depuis un mois, depuis son dernier duel... (Claire frissonne.) Henri est transformé, réformé. Plus de bals, de courses, de jeu, de dettes. Il se range... Ça m'inquiète. Lui, qui de sa vie n'a calculé, même pour ses affaires, dépensant toujours sans regarder ; aujourd'hui peau neuve, changé à ne plus reconnaître. Pour la première fois après quatre ans de majorité, il me demande ses comptes de tutelle. Devenir tout à coup homme d'ordre et de conduite... il y a un mystère là-dessous... et ce mystère est quelque chose comme l'amour.

CLAIRE, à part.

Oh ! j'échapperais. (Haut avec joie.) L'amour, dites-vous ?

LE BARON.

Oui, je me suis informé... il s'est amouraché d'une ouvrière.

CLAIRE.

D'une ouvrière ?

Sa joie cesse.

LE BARON.

Ta couturière, ma foi, et récemment, si je ne me trompe, à un souper de bal masqué, suivi de ce duel... (Retenant Claire qui fait mine de quitter.) Tes froideurs, tes lenteurs en sont cause. Il faut donc couper court au caprice, avant qu'il devienne passion. Cette fille, je le sais, est d'autant plus dangereuse, qu'elle lui résiste,... par calcul sans doute... Tu as voulu l'employer parce qu'elle était la fille de Didier. Tu la quitteras, j'espère. Avec un peu de gêne, elle cèdera et tout sera dit. Je connais l'homme et son extravagance. Henri rebuté serait capable de tout... Il est déjà capable d'ordre. Il faut donc vite opposer le mariage à l'amour.

CLAIRE, à part.

Toujours cet affreux mariage.

ROSINE, annonçant.

La couturière de Mademoiselle.

LE BARON, bas, à Claire, sardoniquement.

Ta rivale... renvoie-la.

CLAIRE, s'empressant de rompre l'entretien.

Faites entrer.

SCÈNE III

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, d'une mise simple, avec un carton. Timidement.

Mademoiselle, pardon de vous déranger.

CLAIRE.

Entrez, entrez, mademoiselle Marie. (La regardant, à part.) Elle est bien belle. S'il pouvait donc se passionner ? Mais non, encore une amourette... (Haut.) Que voulez-vous ?

MARIE.

Je vous apporte mon ouvrage.

CLAIRE.

Exacte cette fois... Bien !

ROSINE, à Claire.

Mademoiselle veut-elle essayer ?

LE BARON, impérieusement.

Plus tard ! l'ouvrière repassera.

MARIE, déposant le carton.

Excusez, Mademoiselle, je ne sais comment vous dire, vous demander... mais vous avez toujours eu tant de bontés pour moi... vous ne m'avez pas quittée, malgré l'accident de la robe ; c'est ce qui m'encourage à vous demander encore une faveur à présent.

CLAIRE.

Laquelle ?

MARIE.

Voici ma petite note et je vous prie de ne rien me retenir cette fois... et de me l'acquitter tout de suite ; car j'ai besoin, grand besoin d'argent aujourd'hui...

CLAIRE, allant vers le guéridon de gauche au coffret.

Ah ! et pourquoi ? vous, si économe, si rangée, Marie ; avez-vous donc changé vos habitudes depuis le bal ? Tant pis. (Avec intention.) Songez que l'ordre est tout votre patrimoine... la sagesse votre seule dot... et que ces biens peuvent être plus précieux que la fortune pour un homme de cœur.

MARIE.

Si je vous fais cette demande, c'est que je ne suis plus seule.

CLAIRE, s'arrêtant.

Comment !

MARIE.

Non, Mademoiselle. J'ai depuis un mois un petit enfant à ma charge.

LE BARON.

Un enfant !

CLAIRE.

Vous !

MARIE, avec candeur.

Oui, Mademoiselle, un enfant que j'ai adopté...

LE BARON.

A votre âge ! c'est beau.

MARIE.

Que j'ai trouvé, il y a un mois, à l'abandon dans ma chambre, la nuit du 12 février.

Claire et le baron se regardent avec surprise.

LE BARON.

La nuit du 12 février ?

MARIE.

Oui, Monsieur, la nuit du mardi-gras dernier, en rentrant du bal, j'ai trouvé chez moi, dans une corbeille, un bébé nouveau-né que j'ai gardé !

CLAIRE, prête à s'évanouir.

Ah !

LE BARON, la soutenant.

Claire !

MARIE, sympathiquement.

Qu'avez-vous, Mademoiselle ?

LE BARON.

Rien... Et vous avez gardé cet enfant !

MARIE.

Bien sûr, Monsieur... Un pauvre petit orphelin, bonnes gens ! et il me coûte vingt francs par mois à élever.

LE BARON.

C'est beau, mais cher.

MARIE.

Oui, Monsieur, et j'ai besoin d'argent aujourd'hui même, pour payer la nourrice qui m'a rapporté l'enfant et ne veut pas le reprendre sans ça. Je vous prie donc, Mademoiselle, si ça ne vous contrarie pas...

LE BARON, vivement et durement.

Un enfant trouvé chez vous, en rentrant du bal !.. quel conte de carnaval nous faites-vous là ? Vous abusez trop de l'intérêt qu'on vous portait pour votre père mort jadis au service de la maison. L'argent vous sera retenu pour la robe gâtée. Robe, bal, duel, enfant, toute votre conduite est un parfait scandale comblé par votre impudence. Allez élever votre adoptif comme vous pourrez. Nous ne devons assistance qu'au malheur seulement.

MARIE, à Claire.

Ah ! Mademoiselle...

CLAIRE.

Mon père !

Elle fait un mouvement pour payer Marie, réprimé par le baron.

LE BARON, à Marie.

Sortez !

MARIE, s'inclinant et remontant la scène. — A part.

Allons ! ce qui me reste, tout mon pauvre héritage pour mon enfant.

Elle salue et sort.

SCÈNE IV

CLAIRE, LE BARON.

LE BARON.

Un peu plus de force ! Que diable !

CLAIRE.

J'étouffe... De l'air.

LE BARON, entr'ouvrant la fenêtre, puis écrivant.

Tu as failli te trahir... et sans moi...

CLAIRE, allant à lui.

Vous me trompiez ! Vous me l'aviez dit mort... et il vit.

LE BARON, se remettant à écrire.

Peut-être ! Il naît plus d'un enfant par jour... (A part.) Ah ! l'indigne, elle m'a trompé moi-même.

Il sonne.

CLAIRE, avec explosion.

Il vit ! je veux le voir.

LE BARON.

Qui te dit ce qu'il est ?

CLAIRE, la main sur le cœur.

Une voix là qui crie... je vais le reprendre.

LE BARON, sonnant de nouveau.

Insensée !... Y penses-tu ?

CLAIRE.

Le secourir du moins.

Laurent entre.

LE BARON, bas, à Claire.

Silence, imprudente ! (A Laurent.) Vite à cheval ; ce mot à son adresse. (Laurent sort. A Claire.) Attendons au moins d'être

sûrs. Peut-être n'y a-t-il rien de commun entre les deux affaires... Quand nous saurons, nous verrons. En tout cas, Claire, raison de plus maintenant pour conclure ce mariage qui sauve tout. Plus d'hésitation ! Il faut maintenant plus que jamais que tu épouses Henri.

CLAIRE, avec désespoir.

Mais je le hais... mon Dieu !

LE BARON.

Et moi je le crains.

CLAIRE.

Mais c'est le meurtrier de l'homme que j'aimais...

LE BARON.

Et qui s'est fait tuer pour une autre femme.

CLAIRE.

Ah ! Pourquoi avez-vous refusé de nous unir ?

LE BARON.

Pourquoi ?

CLAIRE, hardiment.

Oui, pourquoi ? Le comte n'était-il pas riche et noble, digne de nous ? Ma mère, en mourant, l'avait choisi. Pourquoi l'avez-vous rejeté ? Parlez !

LE BARON, embarrassé.

Oh ! ne le demande pas ! Ignore-le toujours !.. Et fie-toi à ma tendresse et à ma sagesse pour connaître et remplir nos devoirs. Tout ce que tu peux savoir, pauvre Claire, c'est ce mot fatal, « nécessité ». Quand je t'offris Berville pour la première fois et que tu voulus Frinlair, j'aurais été heureux de te donner le comte, si j'avais pu ; mais, je le jure, c'était impossible.

CLAIRE, avec énergie.

Et moi je ne puis épouser l'autre... C'est impossible aussi.

LE BARON, avec anxiété.

C'est indispensable.

CLAIRE, froidement.

Prenez garde, Monsieur, votre pouvoir a des bornes comme mon devoir. Je vous résisterai.

LE BARON, à mi-voix.

Insensée ! il y va de la fortune, de l'honneur, de la vie.

CLAIRE.

Comment?... Mais non, vous me trompez encore, je ne vous crois plus.

LE BARON, ayant fermé la fenêtre.

Claire, ma fille unique, ma bien-aimée, je suis à ta merci... Je n'invoque plus ton devoir, je n'en ai pas le droit. Je mets mon pouvoir à tes pieds. C'est ton vieux père à genoux qui te prie, mains jointes, au nom d'un intérêt suprême. Ne me déshonore pas à tes yeux. Épargne-moi! Sois clémente.. Sois dévouée... Notre salut dépend de toi. Résigne-toi, sans m'en demander la cause. Songe qu'une confidence peut être une complicité...

CLAIRE.

Je ne me paie plus de vos réserves... et je refuse.

LE BARON.

Mais s'il nous fallait tout quitter, maison, Paris, la France... fuir comme des malfaiteurs...

CLAIRE.

Partons avec mon enfant.

LE BARON.

Où? Comment? avec tous les liens qui nous retiennent, les câbles qui nous devancent, les portraits qui nous dénoncent, les journaux qui nous signalent; avec tout l'éclat de notre vie, tous les yeux fixés sur nous par l'envie, l'espoir, l'intérêt... Nous sommes placés sous la haute surveillance de l'opinion, cette police plus sûre que l'autre. Non, je ne peux fuir la justice... Je ne peux que l'éblouir... et ce mariage...

CLAIRE, l'interrompant.

Je ne vous comprends pas, Monsieur... J'ai commis une faute pour forcer votre consentement à un mariage honorable; je ferai plus pour résister à un mariage odieux. La mort plutôt que ce mariage!

LE BARON.

Eh bien! tu l'exiges. Écoute donc ce que personne ne sait que moi; ce que je croyais emporter en terre; ce que j'aurais voulu oublier, cacher à tous, à toi surtout, et ce que tu me forces à te révéler... Mais tu ne vois donc pas à mon désespoir que c'est là un secret mortel, et que tu ne me pardonneras pas de te l'avoir appris?

CLAIRE, à part.

Je tremble. (Haut.) J'écoute.

LE BARON.

Apprends donc, tu le veux, ce secret terrible, ce passé fatal qui engage, qui commande notre avenir... Une jeunesse effrénée comme celle d'Henri me jeta jadis du haut de la fortune au fond de la misère, et je tombai plus bas encore en voulant me relever...

CLAIRE, à part.

Je frémis.

LE BARON.

Je me relevai coupable : un crime...

CLAIRE.

Assez...

LE BARON.

Voilà ma peine. Je te fais horreur comme à moi-même. Tu n'oseras plus toucher ma main... Mais tu as voulu tout savoir, tu sauras tout. La misère, rude leçon, m'avait instruit. Avec l'or trouvé dans le sang, j'entrai sous un faux nom chez le père d'Henri, qui, ruiné par mon crime, me prit d'abord pour associé, puis comme ami... et enfin pour tuteur de son fils. J'espérais alors que le premier crime serait le dernier... mais, hélas! le crime a sa fertilité. Il fallut faire de mon pupille, du fils même de l'homme que j'avais ruiné, mon propre gendre pour confondre ainsi nos destinées et prévenir toute poursuite. On peut étouffer le remords non la crainte. Pour amener mon pupille à mon but, je le poussai dans l'orgie ; je savais par moi-même où cela mène... et j'ai réussi. Il est perdu sans nous, comme nous sans lui.

CLAIRE, abattue.

Plus d'espoir!

LE BARON.

Restait ta passion pour le comte et le fruit maudit de ce funeste amour... Je dus rompre ces derniers obstacles, comme les autres, te briser le cœur, pauvre Claire, te sacrifier à la même nécessité... car il fallait, il faut encore et toujours que j'aie Henri pour gendre.

CLAIRE.

C'est la mort.

LE BARON.

Le ciel même a condamné l'autre mariage. Soumets-toi donc à celui-ci, à ce mariage de salut pour tous. Ton enfant, fût-il vivant, vaut-il plus que ton père, que toi-même?.. car, toi aussi, tu as un secret à cacher, à couvrir du voile nuptial, un secret fatal comme le mien... plus encore peut-être, car ma victime à moi n'est plus... et la tienne vit peut-être... et le comte, le comte est mort!

Il va s'asseoir à droite.

CLAIRE.

O malheureuse! à toi tout ce que donne l'or, le superflu et le nécessaire, parures et dot, millions en mains, diamants au front, honneur, hommages, tout enfin, hors ton cœur! Aime ce que tu hais! Tue ce que tu aimes! Verse ton sang; bois tes larmes; souris quand ton cœur saigne de toutes ses fibres! sacrifie-toi toute vive au monde! Immole au monstre droits et devoirs, conscience et nature! Fais-lui un holocauste infâme de tes plus saintes passions!.. Heureuse, heureuse la pauvre fille qui sort d'ici!... Oui, mon Dieu, je l'envie... Une mansarde, une robe de toile, le pain du travail, l'humilité et la misère, mais du moins la liberté du cœur!.. Mon père, je ne résiste plus... Vous m'avez tuée.

Elle sort à gauche.

SCÈNE V

LE BARON, seul d'abord, puis MADAME POTARD.

LE BARON, seul.

Quelle lutte!... la conscience d'une femme a la vie dure... Elle ravive la mienne. Malgré moi, ses terreurs me gagnent. J'aimerais mieux tuer un homme... Et pourtant, quel ouvrage! C'est tuer l'humanité. Implacable logique du crime! Ma vie n'est plus qu'un long meurtre des miens et de moi-même, se perpétuant comme le tænia... Marche, juif-errant du crime! Tourne dans ce cercle de sang et de larmes, sans issue que Clamart. O fortune, que tu coûtes cher quand tu coûtes la vie d'un homme! En préférant le meurtre au suicide, je croyais vivre riche, heureux, réparer le mal à force de bien. Misérable fou! Le mal engendre le mal... Je n'ai point de richesse, car

j'ai tué le repos!... Je n'ai point de bonheur, car j'ai tué ma fille!.. Je n'ai pas la vie, car je suis mort, moins la paix... Oh! le meurtre est le grand suicide... En tuant un homme, je me suis tué... (On entend frapper à la porte secrete qu'il ouvre après avoir assuré celle du fond.— A madame Potard qui entre.) Ah! vous voilà, Madame!

MADAME POTARD.

Oui, Monsieur, à vos ordres.

LE BARON, à part.

Sa vue me rend à moi-même. Aide-toi, le ciel t'aidera.

MADAME POTARD.

Vous m'avez appelée... Mademoiselle serait-elle indisposée?

LE BARON.

Non, changement d'avis seulement... femme varie...On voudrait ravoir l'enfant, s'il se peut.

MADAME POTARD.

Ah! tant mieux!

LE BARON.

Ainsi donc, Madame, vous avez manqué à tous vos engagements. Vous aviez promis de le faire disparaître.

MADAME POTARD, balbutiant.

Mais... Monsieur...

LE BARON.

De le faire disparaître pour toujours.

MADAME POTARD.

Ah! Monsieur, pardonnez-moi; j'ai tort, je l'avoue... Je n'en ai pas eu la force... Et puis, Mademoiselle ne voulait pas. Je ne savais que faire. Mais, rassurez-vous, je l'ai perdu autant que possible, allez, chez une pauvre fille où il ne se retrouvera pas... (Sanglotant.) pas plus que l'argent que j'ai perdu le même jour.

LE BARON.

Capable de tout... si malhonnête qu'elle fait même le bien, quand elle promet de faire le mal.

MADAME POTARD.

Ah! j'en suis assez punie par la perte des billets.

LE BARON.

Perdus comme l'enfant... je n'en crois rien et vous allez me les rendre..

MADAME POTARD.

Je ne les ai plus! je ne les ai plus! vrai comme Dieu m'entend!

LE BARON.

Ainsi vous les avez tous perdus?

MADAME POTARD.

Hélas! oui, Monsieur, tous les dix.

LE BARON.

Eh bien! je les remplace, si vous voulez.

MADAME POTARD.

Comment?

LE BARON.

Si vous voulez faire ce que vous n'avez pas fait.

MADAME POTARD.

Mais... Mademoiselle...

LE BARON.

Vous les avez encore.

MADAME POTARD.

Mais non, mais non, pas un, je vous jure!

LE BARON.

Alors, je les double...

MADAME POTARD.

Vingt mille francs!.. Quoi! vous voulez absolument...

LE BARON.

Vingt mille francs, aujourd'hui... à l'instant.

MADAME POTARD.

Vous le voulez... Monsieur; vous m'y forcez, soit, je ne peux plus vous refuser... aujourd'hui même, vous me donnerez vingt mille francs?

LE BARON.

Et tout sera fait cette fois?

MADAME POTARD.

Oui, Monsieur.

LE BARON.

Et vous quitterez Paris... qui n'est pas sain... pour les repris de justice.

MADAME POTARD.

Quoi! vous savez?...

LE BARON.

Tout votre dossier... rupture de ban et faux nom.

MADAME POTARD.

Je quitterai la France, s'il le faut. (A part.) La patrie dans ma poche. (Haut.) Oui, Monsieur, la clef sous la porte et pour toujours!

LE BARON.

C'est bien. (A part.) A quelque chose malheur est bon... oui, coup double... la rivale et l'enfant. (Ayant pris son chapeau et sa canne. — Haut.) Allons, venez, mais cette fois je vous veille.

Ils sortent par la porte secrète.
Rideau de manœuvre.

SIXIÈME TABLEAU

Grenier de Jean et chambre de Marie. — Même décor qu'au premier tableau.

SCÈNE VI

MARIE, seule d'abord dans sa chambre, puis JEAN.

MARIE, cherchant dans sa commode.

Allons, vite, la montre de mon père et l'alliance de ma mère, tout mon patrimoine; tout pour toi, cher petit! Il dort. Cette montre qui a compté toutes les heures de ma vie... Cette bague dont je n'ai jamais voulu me séparer, même pour mourir, tout ce qui me reste des miens, il faut le quitter enfin, l'engager pour ton mois de nourrice.

Jean frappant à la porte de Marie, une affiche à la main.

MARIE, ouvrant.

Ah! c'est vous, père Jean!

JEAN, entrant triomphant.

Bonne nouvelle! j'ai trouvé la personne aux billets.

MARIE.

Vrai! Tant mieux!

JEAN.

Oui, j'ai relevé ce matin une affiche, vieille d'un mois... tenez. (Lisant.) « Il a été perdu dans la nuit du » 12 février dernier, du faubourg Saint-Honoré au faubourg » Saint-Antoine, dix billets de banque de mille francs. La » personne qui les a trouvés est priée de les rapporter rue » Saint-Louis, n° 4, au Marais, à madame veuve Potard, » sage-femme, qui donnera une honnête récompense. » Ouf! Je vais donc enfin pouvoir les rendre.

MARIE.

Bon débarras!

JEAN.

Je vous en réponds!

MARIE.

Madame Potard, vous dites? mais c'est une de mes pratiques... Je suis bien aise pour elle. (Cherchant de nouveau.) Où donc ai-je mis cette montre?

JEAN.

A présent, pour être content tout à fait, je voudrais aussi trouver la personne à l'enfant.

MARIE.

Ah! par exemple, père Jean, ce n'est pas la même chose.

JEAN.

Mais j'y pense, une sage-femme, ça pourrait bien nous renseigner. Qui sait? La chance est si grande, et dans ses connaissances... J'en parlerai. Oui, je voudrais vous voir débarrassée de l'enfant comme moi de l'argent.

MARIE.

Pauvre petit!.. au fait, il serait peut-être plus heureux... Mais non, père Jean, on ne l'a pas perdu par hasard; et si on l'a abandonné, c'est qu'on ne pouvait pas le garder, allez! Il est encore mieux avec moi qu'avec ceux qui l'ont laissé.

JEAN, hochant la tête.

Tout ça, c'est bel et bien; mais vous avez sans doute encore passé la nuit à travailler pour lui... ça vous tuera.

MARIE.

Au contraire, père Jean, ça me fait vivre; sans lui je serais morte, vous savez bien.

JEAN, avec brusquerie affectueuse.

Allons bon! c'est lui qui vous oblige... C'est lui qui se ruine pour vous. Il n'y a pas de bon sens. Il vous coûte les yeux de la tête. Où est votre châle neuf? Tous vos pauvres effets y passeront. Vous v'là encore en l'air pour lui, je suis sûr... asseyez-vous donc là que je vous parle un peu... je n'ai pas fini.

MARIE, ayant trouvé la montre.

Ah! la voilà!... Allons! père Jean, voyons, vite, qu'est-ce qu'il y a encore?

JEAN, s'asseyant avec Marie au milieu et sur le devant de la scène. — Avec embarras.

Il y a que vous êtes trop bonne. Vrai, vous avez tort, Mam'zelle. Vous savez le proverbe : quand on est trop bon, le loup vous mange. Eh bien, vous n'écoutez que votre cœur... Vous avez la rage de faire du bien aux autres; vous le faites en cachette comme une brave fille que vous êtes... et puis, quand ça se découvre, ça tourne contre vous... (Avec effort.) Oui, Mam'zelle, il faut que je vous le dise enfin : on jase sur cet enfant.

MARIE.

Eh bien, laissez dire, père Jean, coûte que coûte... Il vaut encore mieux être honnête que d'en avoir l'air.

JEAN, avec embarras croissant.

Ce n'est pas tout, M'am'zelle... Je ne sais s'il faut finir... Je n'ai peut-être pas le droit... Ça ne me regarde pas, bien sûr... (Mouvement de Marie.) Ah! ne vous fâchez pas! C'est dans votre intérêt tout pur. Avec ça que, depuis quelque temps, on vous trouve toute rêveuse et qu'on voit venir un jeune homme... un beau jeune homme... sans doute bien honnête et bien retenu avec vous... mais aussi bien riche pour vous, Mam'zelle... Enfin, l'enfant d'un côté, le jeune homme de l'autre... On ne peut empêcher les mauvaises langues... et je voudrais voir le jeune homme et l'enfant à leur place comme les billets.

MARIE.

Père Jean, je n'ai rien à craindre, rien à me reprocher. Je n'ai pas cru mal faire en recevant les excuses de ce jeune homme après l'accident de la robe... Si j'ai mal fait, je ne le reverrai plus... mais pour l'enfant, père Jean, c'est différent, j'y tiens... Allons, vous ne pensez pas ce que vous dites.

JEAN.

Si fait, Mam'zelle, un enfant de malheur qui est de trop comme moi, comme tous les gueux... Des gueux! il n'y a pas besoin d'en garder de la graine... il en poussera toujours assez. Songez donc plus à vous et moins aux autres! Chacun pour soi!

MARIE.

Ah! père Jean, pouvez-vous parler ainsi?.. Vous n'avez

donc jamais aimé personne au monde? Vous n'avez donc jamais eu de parents?.. Allez, père Jean, quand on a aimé une vieille mère, on aime les petits enfants... si vous saviez comme c'est bon d'aimer quelqu'un. Mais, alors, vous, pourquoi donc vous intéressez-vous à moi?

JEAN, ahuri.

Pourquoi? pourquoi?

MARIE, avec insistance affectueuse.

Oui, là, pourquoi?

JEAN.

Pourquoi? Au fait, je vais vous le dire.

MARIE, avec une curiosité croissante.

Ah! voyons, contez-moi ça.

JEAN, après une pause rêveuse.

Enfant de Paris, je suis né je ne sais où, je ne sais quand, je ne sais de qui, abandonné comme l'orphelin que vous avez trouvé. Ma mère, l'inconnue, m'a jeté comme lui, comme tant d'autres, au malheur ou au crime... au hasard, va comme je te pousse! Je suis de c'te race de meurt-de-faim qui ont la vie si dure et qui vivent quand même, bon gré, mal gré... Comment? Pourquoi? N'importe! un champignon du fumier de Paris, un trognon de la capitale, un des rebuts de la vieille ville que le temps, ce maître chiffonnier, ramasse dans sa grand'hotte, quand il les voit. Depuis soixante ans je traîne ainsi, crochet en main, les rues de Paris que je n'ai jamais quitté, où j'ai toujours vécu, où je ne suis pas mort plutôt; car on ne peut pas appeler ça vivre, en vérité. Croiriez-vous, mam'zelle Marie, que je n'ai jamais vu la campagne, la verdure, qu'au carreau de la Halle, au marché des Innocents?... Je ne sais pourquoi, à c't'heure, je pense à tout ça... Ah! c'est pour vous dire que je n'ai jamais connu que les passants et les pavés.

MARIE, attendrie.

Pauvre père Jean! Comment avez-vous fait pour vivre ainsi?

JEAN.

C'est comme je vous le dis, Mam'zelle; enfant, je n'ai vu ni père ni mère; homme, je n'ai eu ni femme ni en-

fant. Personne ne m'a jamais aimé; je n'ai jamais aimé personne... Je n'en avais pas le moyen. Tout le monde ne peut pas se permettre d'avoir une famille... Ça coûte cher, voyez-vous. J'étais trop pauvre pour en avoir une et je m'en suis privé. Ah! dame, quand je rentrais tout seul dans la baraque, les quatre murs étaient bien grands... et pourtant j'y avais le cœur serré... C'était bien vide et j'y étouffais... j'y tournais comme l'ours Martin, en cage, et je rugissais parfois comme lui... Je m'embêtais mauvaisement... Je me souviens qu'un jour j'ai souhaité d'être en prison pour n'être pas seul... Ce jour-là j'avais trente ans... jusque-là on m'avait appelé Jean tout court... C'était bien assez pour un homme seul... mais alors on m'appela le père Jean. Ce nom de père me mit hors de moi. Pour le coup, je crois, j'aurais volé un enfant, s'il n'avait fallu le nourrir... Ah! vous valez mieux que nous!.. Mais je ne pouvais plus vivre ainsi; vous avez raison... Alors, je pris la chique... pardon, Mam'zelle! le tabac et l'eau-de-vie. V'là des amis! v'là des parents! Ça s'appelle la consolation... l'eau-de-vie surtout. Quand on est seul, on se soûle... Ça peuple, on voit double. Oui, je voyais au fond de mon verre toutes mes imaginations, un ménage, des blondins autour de moi, la bourgeoise faisant la soupe et mettant la nappe pour nous tous... Je vivais comme ça ou plutôt je me tuais, je me tuais le corps et l'âme, Mam'zelle. Chacun son suicide... Vous avez le charbon et nous le trois-six. J'étais toujours, c'est le mot, ivre-mort. Mais un soir un grand malheur, la mort d'un homme... dont mon vin fut quasi-cause... on ne peut pas savoir les suites du vin... la mort d'un pauvre père de famille, Mam'zelle, que je ne pus empêcher, parce que j'étais soûl, me fit jurer de ne plus boire, de le remplacer, de veiller sur son enfant. (La regardant avec tendresse.) M'avez-vous vu seulement une fois gris depuis que je suis venu loger près de vous? Autrefois si j'étais resté un seul jour sans boire, je ne m'en serais pas remis... et maintenant, maintenant, ce serait si je restais un jour sans vous voir. Le diable m'emporte, je ne pense plus qu'à vous, mam'zelle Marie; vous avez cassé tous les verres et je sens là quelque chose de doux

et de neuf que j'peux pas m'expliquer, mais qui vaut mieux que de boire, allez !

MARIE, avec effusiou.

N'est-ce pas, père Jean ?

JEAN.

Oui, en vous voyant si bonne, coudre autant d'heures qu'il y a de chiffres sur votre montre, soigner votre vieille mère, élever cet enfant, je me suis dit ce que vous disiez tout à l'heure, c'est bon d'aimer quelqu'un : et je me suis mis à vous aimer... Ah ! par exemple, je ne sais pas comment je vous aime... si c'est comme fille, comme sœur ou autrement... je ne peux pas vous dire... je ne m'y connais pas, vu que je n'ai jamais aimé ni haï personne. Tout ce que je sais, c'est que j'ai l'âge qu'aurait votre père. Eh bien ! oui, c'est ça, je vous aime comme ma fille... Et quand vous m'appelez : père Jean, ça me remet avec le nom. Je vous prends au mot... tout mon pauvre cœur saute dans ma poitrine. Je donnerais une pinte de mon sang pour vous épargner une larme, et je pleurerais jour et nuit, comme les fontaines de la Concorde, pour vous faire sourire un petit moment.

MARIE, avec émotion.

Une larme ! une larme !

JEAN, riant et pleurant à la fois.

Oui, chère enfant, une larme, une larme de joie, celle-là ! Laissez-la couler ; laissez ce pauvre vieux cœur qui n'a jamais servi se rattraper de toute sa vie avec vous. C'est tout plaisir et jamais assez. Quand vous me regardez avec vos beaux yeux si clairs, votre joue si rose, votre bouche fleurie, toute votre mine de bouquet, il me semble toujours qu'on me souhaite ma fête ! et quand je peux venir là comme ça me mettre à vos côtés, pour causer avec vous, vous prendre vos petites mains si blanches et les serrer doucement dans les miennes, oui, je suis heureux, ça me grise. Il me semble que moi aussi j'ai une famille, un enfant, mon droit, ma part, la part de joie enfin due à tout homme qui a un cœur... Voilà, voilà, Mam'zelle, pourquoi je m'intéresse à vous.

MARIE, lui sautant au cou et l'embrassant.

Mon bon père Jean !

JEAN, la pressant dans ses bras.

Ah!

MARIE.

Eh bien! j'aime le petit, juste comme vous m'aimez! et je vais chercher l'argent de sa nourrice. (Apportant l'enfant du cabinet.) Tenez, il est éveillé... n'est-ce pas qu'il est gentil?

JEAN.

Je n'en dis pas de mal... C'est égal, j'en parlerai tout de même à madame Potard.

MARIE.

Encore! Ah! père Jean, tenez, pour vous apprendre, vous allez me le garder un peu. (Lui remettant l'enfant.) Veillez-le bien jusqu'à ce que je rentre... Je ne tarderai pas. (Le regardant plaisamment.) Allez, père... grand-père Jean, ceux qui l'ont perdu n'ont pas pleuré de joie comme nous aujourd'hui.

Elle sort.

SCÈNE VII

JEAN, avec embarras, comique.

Eh bien! eh bien, Mam'zelle... Elle fait de moi ce qu'elle veut... Allons, puisqu'il le faut, berçons-le... le petit gueux! A-t-il l'œil vif? (Il va et vient en le berçant.) S'il crie! je ne puis pas lui donner à têter. Si je chantais pour l'endormir... Ah! oui, mais c'est un peu rouillé. (Chantant :) « Vive le vin! vive... » Ah! pas ça. Il ne l'apprendra que trop tôt... « Dodo, l'enfant do... l'enfant dormira bientôt. » En v'là de l'ouvrage... Père pour tout de bon! ou plutôt grand-père! grand-père Jean, comme dit ma fille... Ah! ah! mon gaillard tape de l'œil enfin. Posons-le tout doucettement sur le lit de maman... Allons, c'est dit... Puisqu'on le veut, on vous gardera, veillera, élèvera; on paiera les mois de nourrice, d'école, d'apprentissage... un bon état, meilleur que le mien; on s'ôtera le pain de la bouche; on se mettra sur la paille pour Monsieur... pourvu qu'il tourne bien. (Il porte l'enfant dans le cabinet et revient.) Maintenant, allons là-haut fumer une pipe avant qu'elle rentre!.. (Il va prendre derrière le petit escalier les fleurs fraîches qu'il met à la place des vieilles dans les vases sur

la commode et quitte la chambre.) Ah! laissons la porte tout contre; si le bébé crie, je l'entendrai mieux.

Il remonte chez lui.

SCÈNE VIII

JEAN, seul chez lui, MADAME POTARD, seule chez Marie.

MADAME POTARD, voilée d'un voile noir, entrant.

Elle est sortie, allons vite!

Elle va dans le cabinet, revient dans la chambre avec l'enfant et sort en l'emportant.

JEAN, fumant et prêtant l'oreille.

Il me semble que j'ai entendu entrer chez mam'zelle Marie. C'est sans doute elle... si elle ne me trouvait pas à à mon poste... elle gronderait.

Il descend vite avec sa pipe.

SCÈNE IX

JEAN, chez Marie, puis HENRI.

JEAN,

Personne... Diable! on ne fume pas ici. (Il remet sa pipe dans sa poche et regarde au grand escalier.) Quelqu'un,.. c'est elle... non, c'est le moderne.

HENRI.

Mademoiselle Marie n'est pas chez elle!

JEAN.

Non, Monsieur, elle vient de sortir.

HENRI.

Pour longtemps?

JEAN.

Je ne crois pas... (A part.) Allons, ça ne peut pas durer comme ça. Il faut que je lui parle. (Haut.) Et si vous voulez l'attendre, asseyez-vous, sinon je me chargerai de vos commissions.

HENRI.

Merci! j'attendrai, on est si bien dans cette chambrette. J'y prends comme un bain de Jouvence. J'y respire je ne sais quel parfum de vertu qui calme les sens et retrempe le cœur. Je renais ici... Quel contraste avec notre monde! là-bas convenances et droits, ici nature et devoirs...

Ah! c'est ici qu'est la vraie vie, celle qui donne la bonne conscience,.. ici seulement je referais la mienne si j'en avais le courage... je trouverais enfin ce que je cherche, le repos dans l'ordre, l'estime dans l'amour et la sûreté dans le bonheur. Mais en suis-je digne encore?.. Et puis-je être heureux? Tout me le dit là; sa voix, son geste, sa grâce virginale, une magie toute-puissante qui me renouvelle. Cette vie pure, si simple et si pleine, si utile aux autres et à soi, cette lampe de vestale, cette table d'ouvrage, ce dé luisant, cette petite aiguille vive et lisse comme sa main de fée... tout m'enchante et m'attire avec une force d'aimant. (Il prend l'aiguille sur la pelote.) Pauvre petite épée qui lui sert à vaincre ses deux grands ennemis : misère et tentation. Quelle vaillance! Le sens moral s'accroît comme les autres par l'exercice. Si j'en crois l'apparence, voilà pourtant tout le gagne-pain de sa sobre et chaste vie! Voilà les outils de son travail, les armes de sa lutte, les gages de sa victoire, les témoins de son honneur!

JEAN.

Ah! dame, oui, je vous le garantis... Ça travaille du matin au soir et souvent du soir au matin,.. et dur, à user la chair des doigts.

HENRI.

Tant mieux!

JEAN.

Vous riez!

HENRI.

Je ris et je pleure en même temps... vous me faites tant de joie et de peine à la fois... Le travail est l'ange gardien de son âge, père Jean... Il en faut... mais... pas trop! Et elle a toujours vécu ainsi de son labeur?

JEAN.

Et de quoi donc, s'il vous plaît? On ne mange pas d'autre pain ici. C'est moi qui vous le dis.

HENRI.

Sans doute. Mais si elle travaille toujours du matin au soir, comme vous dites, elle n'a pas toujours travaillé du soir au matin,.. quand ce ne serait que la nuit du bal.

JEAN.

Ah ! oui, une fois, une seule... mais la leçon a porté... Je ne vous dis que ça.

HENRI.

Bon ! c'est une exception, cette fille-là, un trésor au grenier.

JEAN.

Pourquoi pas ! J'en ai bien trouvé un dans ma hotte... Allez, Monsieur, il y a du bien et du mal partout, au grenier comme au premier.

HENRI.

Oui, tout ce qui brille n'est pas or.

JEAN.

Et tout ce qui est or ne brille pas, n'importe !.. Pas mieux qu'elle nulle part. Bonne et belle, sans la vanter, faisant le bien, de nature, comme son rosier les roses. Ah ! son homme ne sera pas malheureux.

HENRI.

Père Jean, vous faites l'article.

JEAN.

Pas besoin de sucrer le sucre. Et si j'étais jeune, beau et riche... (A part.) Allons ! au fait. (Haut.) Monsieur Henri Berville, ce matin même, je causais de vous avec mademoiselle Marie.

HENRI.

Et Marie m'a souvent aussi parlé de vous, père Jean.

JEAN.

Ah ! Elle vous a parlé de moi, chère enfant !

HENRI.

Oui, et comme de son second père.

JEAN.

Elle n'a pas menti, Monsieur, je vous en réponds... et tenez, c'est pour ça... que je prends la liberté... là... puisque nous sommes tous deux... de vous demander au juste ce que vous lui voulez.

HENRI.

Et à ce titre respecté que je vous reconnais, père Jean, je vais vous répondre franchement... J'ai vu mademoiselle Marie au bal, je l'ai aimée, c'est tout simple ; j'ai risqué la mort pour elle ; je ne peux plus vivre sans elle et je vais rompre mon mariage...

JEAN, vivement.

Pour l'épouser ?

HENRI.

Oh ! non, je l'aime.

JEAN.

Ah ! ah ! Et vous l'épouseriez, si vous ne l'aimiez pas ?

HENRI.

Peut-être, père Jean. Le mariage est, dit-on, le tombeau de l'amour ; et je ne veux pas enterrer le mien.

JEAN.

Allons ! le monde à l'envers,.. le bon motif pour nous est le mauvais pour vous.

HENRI.

Comme vous dites... Je suis prêt, d'ailleurs, à tous les sacrifices pour elle... Je suis homme d'honneur.. Comprenez-moi bien... Je veux lui faire un sort honorable, libre et heureux pour le reste de ses jours.

JEAN.

Voilà qui est clair... Vous voulez. Le roi dit : nous voulons... Reste à savoir, maintenant ce que veut mademoiselle Marie.

HENRI.

Sans doute, et c'est justement ce que je viens lui demander aujourd'hui, pour en finir. Ce que je sais jusqu'ici, c'est qu'elle a refusé toutes mes offres, et que, depuis un mois que je lui fais ma cour, je ne suis pas plus avancé que le premier jour. Visites, promesses, présents, discours et lettres, j'ai tout usé et tout pour rien.

JEAN.

Ça vous étonne... Je la reconnais bien là.

HENRI.

En voilà donc une enfin qui ne veut pas se vendre, à moins qu'elle ne s'estime plus qu'on ne lui offre. Cela s'est vu, n'est-ce pas, vieux sage ?

JEAN.

Ah ! qu'est-ce que vous dites là ?... Pardon, Monsieur, vous vous trompez du blanc au noir... Et tenez, ne faites pas pis ! sans vous la jeter à la tête, elle vous vaut... et à votre place... (Pause et silence.) Mais, vous ne la voulez

pas pour femme, vous l'avez dit. Vous ne vous mariez pas, vous, quand vous aimez... vous n'en voulez donc faire qu'un passe-temps, une fille perdue comme les autres. Ce serait dommage pour l'exception. Vous appelez ça un sort honorable... Oui-dà... mais honnête, non. Soyez franc, offririez-vous çà à une fille de votre rang?.. Bon pour l'ouvrière ! Elle ne peut monter jusqu'à vous ; vous descendez jusqu'à elle. Vous lui faites l'honneur de la déshonorer. Bien obligé ! Pour une que nous avons de bonne, laissez-nous la, de grâce. Vous n'en mourrez pas. Allons, jeune homme, un peu de probité ! vous avez des voitures et nous n'avons pas de souliers ; vous avez des hôtels et nous n'avons pas de grabats ; vous avez des chiens nourris de viande et nous n'avons pas de pain... Vous avez tout enfin et nous rien... Et vous voulez encore ce rien qui nous reste, notre seul et unique bien, l'honneur. Pas tant d'appétit ! Ça ne passerait pas, je vous le dis ; j'en ai le droit et le devoir, voyez-vous. Je n'ai pu sauver le père, mais j'ai juré de garder la fille, l'enfant d'un pauvre homme mort à votre service. (Mouvement d'Henri.) Avez-vous jamais pensé à l'aider avant de l'avoir vue ? non, eh bien ! n'y pensez pas maintenant, pour la perdre. Loin des yeux, loin du cœur. Ne la voyez plus. Il y en a assez d'autres, par malheur, qui ne demandent pas mieux que d'être à vous... Je sais bien que c'est celle que vous ne pouvez pas avoir que vous voulez... vous êtes tous comme ça... que vous la voulez, misère aidant, pour un jour, un mois, un an... vous payez à l'heure... quand vous payez... Et puis deviens ce que tu peux !.. laissée pour compte !.. avec la honte... et le crime pour la cacher. On vous la garde à ce prix-là. Foi de Jean, l'enfant de votre homme de peine ne sera pas votre fille de joie. Non, Marie Didier ne peut être votre femme ; elle ne sera pas votre maîtresse. Je vous dis que je ne veux pas... qu'elle ne le veut pas, que ni père ni mère, ni Dieu ni diable, ni Jean ne le veulent pas. Tant qu'il me restera le souffle, ça ne sera pas.

HENRI.

Père Jean, vous y mettez de l'aigreur.

JEAN.

Ah ! dame, que voulez-vous ? Je ne suis pas tout sucre comme elle... assez méchant pour la défendre... Croyez-moi, monsieur Henri, changez d'intention ou restez-en là... et soyons bons amis...

SCÈNE X

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, entrant.

Père Jean ! j'ai l'argent ! il a fallu tout engager... montre et bague. (Apercevant Henri.) Ah ! monsieur Henri !

Silence.

JEAN, à part.

A cette heure je suis de trop. Sortons, mais... pour mieux veiller au grain. Ils s'expliqueront mieux seuls... et j'écouterai tout, en fumant ma pipe. (A Henri.) Ce qui est dit est dit.

Il sort de la chambre et reste aux écoutes sur le palier.

HENRI.

Je vous attendais, Mademoiselle, car il faut que je vous parle définitivement aujourd'hui et que vous me répondiez de même. Le temps presse. (La prenant par la main et la menant devant son miroir.) Dites-moi si cette beauté, une fois vue par l'œil d'un homme, peut jamais s'effacer de son cœur.

MARIE, confuse et s'éloignant du miroir.

Oui, Monsieur, comme de cette glace.

HENRI.

Cette glace est sans cœur et vous m'en avez rendu un qui gardera toujours votre image, quoi qu'il arrive... Je vous aime, Marie, je vous l'ai déjà dit souvent, comme je n'ai jamais aimé ni n'aimerai personne... d'un amour qu'on n'éprouve qu'une fois dans la vie et qui la fixe. Pour vous aimer comme vous le méritez, Marie, j'ai sacrifié mes goûts, mes plaisirs ; vous le savez... et je veux vous sacrifier jusqu'à mon mariage pour être aimé.

MARIE, avec embarras.

Ah ! Monsieur... Cessez...

HENRI.

Je suis franc avec vous. Soyez-le avec moi. Vous m'avez

rendu la vie, je puis dire. Je vous la dois, je vous la donne... Je veux vivre pour vous, avec vous... pourrais-je vivre sans vous? Nous ne sommes plus des enfants; nous n'avons plus vingt ans, moi du moins... De votre réponse, dépend tout notre avenir. Oui, je romprai tout lien pour vous seule, Marie... et si je vous aime trop pour vous épouser, pour être votre maître de par la loi, du moins je le jure, je n'en épouserai pas d'autre... Voilà mes intentions. Quelles sont les vôtres? Répondez.

MARIE.

Je ne pourrai jamais être à vous, monsieur Henri.

HENRI.

Jamais!.. Et pourquoi?.. Est-ce donc de l'aversion que je vous inspire?

MARIE.

Vous ne le pensez pas.

HENRI.

En aimez-vous un autre plus heureux que moi?

MARIE.

Oh! vous ne le croiriez pas.

HENRI, avec douleur.

Pourquoi donc, alors?

MARIE.

Je serai franche comme vous, monsieur Berville. Restons-en là pour toujours. Vous êtes trop au-dessus de moi... et je ne puis...

Jean sur le palier, fait un geste d'approbation.

HENRI.

N'achevez pas... je comprends... (Avec amertume.) Allons! elle voudrait plus encore comme ce vieillard... Oui, je me trompe avec elle, en ne lui parlant qu'amour et bonheur. Ce n'est pas assez de lui sacrifier présent et avenir, de lui vouer toute ma vie, de renoncer à toute autre passion, à tout autre bien pour elle... Elle a une prétention plus haute. Je comprends, je comprends enfin. Tant de résistance n'est qu'intérêt et calcul... Tu refuses, parce que tu veux être ma femme.

MARIE, tressaillant.

Votre femme! moi!

HENRI.

Oui, peu t'importe le cœur, pourvu que tu aies le nom... l'homme, pourvu que tu aies le rang! Ah! Marie, chère insensée, cette ambition satisfaite ne te vaudra ni plus d'estime ni plus d'amour.

MARIE.

Ah! monsieur Henri, croyez-vous ce que vous dites?

HENRI.

Je le crois.

MARIE.

Vous le croyez?

HENRI.

Oui, oui.

MARIE.

Vous le croyez! Eh bien! je suis à vous, Henri!.. Et que votre conscience me juge comme la mienne! ni votre nom, ni votre rang, ni votre bien, Henri, rien de vous que vous-même.

Jean fait un geste de désespoir.

HENRI.

Que dites-vous, Marie?

MARIE, avec passion.

Je dis que je vous aime, cher défenseur, que je vous aime pour vous, pour vous seul... Pardonnez-moi, Monsieur, de préférer votre amour à mon honneur!

Elle tombe à genoux, la face couverte de ses mains.

HENRI, la relevant avec enthousiasme.

Ah! c'est là ta pensée, noble fille! Eh bien! non, Marie, il n'en sera pas ainsi... tu seras ma femme, ma femme légitime, entends-tu? En me donnant tous les droits, tu m'imposes tous les devoirs. Tu élèves mon cœur au niveau du tien; tu me fais digne de toi. Je t'aimais pour ta beauté, je t'honore pour ta droiture. Je m'unis à toi, fille adorable de désintéressement; je te rends l'honneur que tu me sacrifies... moi aussi, je suis tout à toi maintenant. Bien de mon père, plus encore, le nom qu'a porté ma mère, tout pour toi, ma fiancée. (Lui prenant la main.) Ta main, pas une autre que toi n'aura cette bague, gage de mon amour et de mon serment. Pour toi donc les robes de noce que tu faisais pour l'autre! Oui, pour vous, Ma-

dame, car, désormais, je le jure, Marie Didier sera la femme d'Henri Berville.

JEAN, entrant.

A la bonne heure! C'est ce qui s'appelle parler. (A Henri.) Comme ça, d'accord, plus d'opposition... Père Jean donne son consentement... Allez chercher celui de vos parents... C'est beau ce que vous avez fait là .. En tout bien tout honneur et tout bonheur... Trois heureux... j'espère au moins... Ah! la meilleure rouerie sera toujours l'honnêteté... A la vie, à la mort, monsieur Henri!

Henri donne une poignée de main à Jean, baise les mains de Marie et sort reconduit par elle jusqu'à la porte.

MARIE, revenant à Jean.

Oh! que je suis heureuse! Il me fait croire tout ce qu'il dit... et vouloir tout ce qu'il veut. Il me rend folle de joie, mon Dieu! Je vous remercie... Père Jean que je vous embrasse! (Elle embrasse Jean, puis se tournant vers le cabinet.) Ah! pauvre enfant, l'amour l'a fait oublier... Il n'est plus que ma seconde pensée. Allons le rendre à la nourrice avec l'argent. (Allant dans le cabinet et rentrant effarée.) Ah! mon enfant! mon enfant! où est mon enfant? Jean, mon enfant?

JEAN, stupéfait.

Comment?

Il entre dans le cabinet.

SCÈNE XI

MARIE, LE COMMISSAIRE DE POLICE en écharpe, DEUX AGENTS en bourgeois, restant à la porte sur le palier; puis JEAN, puis HENRI, revenu derrière la police avec inquiétude.

LE COMMISSAIRE, à Marie, qui suivait Jean vers le cabinet.

Marie Didier, vous êtes accusée d'infanticide.

Jean reparaît terrifié.

MARIE, foudroyée.

Moi!

LE COMMISSAIRE.

On a trouvé votre enfant mort dans le puits de l'impasse... Je vous arrête.

MARIE, avec un cri d'horreur.

Ah !

Elle tombe à la renverse.

HENRI, pétrifié.

Marie !

JEAN, se baissant vivement vers Marie, et lui soulevant la tête sur ses genoux avec un cri d'angoisse.

Ma fille !

Le Commissaire fait signe aux agents d'emmener Marie.

Rideau.

ACTE TROISIÈME

SEPTIÈME TABLEAU

Une chambre chez madame Potard. Au fond, à gauche, fenêtres avec petits rideaux; à droite, la porte d'entrée ; au milieu, petite bibliothèque et pharmacie borgne, le tout en face du public. Latéralement à gauche, un secrétaire; à droite, une cheminée avec feu ; glace, pendule et flambeaux d'un goût équivoque. Au milieu de la chambre un guéridon, chaises et canapé de crin noir, carreau ciré. Intérieur morne et suspect.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME POTARD, seule, assise devant son feu et comptant des billets de banque.

MADAME POTARD.

Vingt... c'est le compte... j'ai rêvé araignée cette nuit... Ah! si je retrouvais les dix autres à présent, ça m'en ferait trente... un morceau de pain sur la planche... Je me retire tout de suite des affaires. (Se levant.) Ne perdons pas ceux-ci du moins. Ils me coûtent plus cher... (Contemplant les billets.) Dire qu'on fait tout pour ça, à tout étage; que chacun, du haut en bas de l'escalier, se lève pour ça, lutte, trompe, vole et tue pour ça; que tout le monde sans exception, riche, pauvre, jeune, vieux, homme, femme, aime, sert et prie ça. Ah! c'est notre Dieu à tous. (Les déposant dans son secrétaire avec une révérence.) Notre père qui êtes à la Banque, que votre nom soit certifié! que votre change arrive! que votre cours soit forcé à la Bourse comme à la Banque! Donnez-nous l'intérêt quotidien! Remettez-nous nos quittances comme nous les remettons à qui nous a payés! Ne nous conduisez pas en prison et délivrez-nous du Baron! Ainsi soit-il!

Elle ferme le secrétaire.

SCÈNE II

MADAME POTARD, LA SERVANTE, puis JEAN, décemment vêtu d'habits d'occasion.

LA SERVANTE, entrant.

Madame, quelqu'un vous demande pour affaire.

MADAME POTARD, ôtant la clé de son secrétaire.

Faites entrer.

La servante introduit Jean.

JEAN.

Madame Potard, sage-femme ?

MADAME POTARD.

C'est moi, Monsieur.

JEAN.

J'aurais à vous causer en particulier. (Sur un geste de madame Potard, la servante sort pendant qu'il observe tout. — A part.) Attention!

MADAME POTARD.

Nous sommes seuls maintenant... qu'y a-t-il pour votre service ?

JEAN, lentement et pesant ses mots.

Je ne viens pas vous demander un service... au contraire je viens vous en rendre un.

MADAME POTARD.

A moi ?

JEAN.

A vous.

MADAME POTARD, à part, avec joie.

Ah ! les billets peut-être...

JEAN.

N'avez-vous pas perdu quelque chose ?

MADAME POTARD, vivement.

Oui... des billets de banque, dix, dix mille francs... retrouvés ? Seigneur ! vous les avez trouvés, Monsieur ?

JEAN.

Oui, Madame.

MADAME POTARD.

Quel bonheur ! où sont-ils ? Ils sont à moi... Rendez-les moi !

JEAN.

Un instant.

MADAME POTARD.

Vous les avez bien trouvés, n'est-ce pas ?

JEAN.

Mais oui...

MADAME POTARD, à part.

Ah ! l'araignée... c'était sûr. (Haut.) Voyons !

JEAN, tirant les billets du portefeuille de Didier.

Voyez !

MADAME POTARD.

C'est bien cela... Désensorcelée ! (Tendant la main.) Rendez donc !

JEAN.

Pas si vite, Madame.

MADAME POTARD.

Ils sont à moi, je vous dis, et bien gagnés... Donnez donc, je vous prie.

JEAN.

Tout à l'heure.

MADAME POTARD.

Ah ! Je comprends, vous voulez être sûr auparavant et que je vous dise la place, la date et tout... c'est juste. Eh bien ! je les ai perdus la nuit du 12 février, comme porte l'affiche. Vous avez dû les trouver dans la rue Saint-Antoine, au coin de la rue Sainte-Marguerite.

JEAN.

Précisément !

MADAME POTARD.

Eh bien ! alors... Ah ! mais décidément la tête me tourne de joie... J'oubliais... il y a une récompense... récompense honnête.

JEAN.

Honnête !... Je l'espère bien.

MADAME POTARD, prenant un sac dans son secrétaire.

Ah ! mais dame, pour dix mille francs, vous comprenez qu'on ne peut pas donner gros d'argent comme pour cent mille.

JEAN.

Aussi n'est-ce pas de l'argent que je veux.

MADAME POTARD, avec une joie suivie de surprise.

Ah ! Et que voulez-vous donc ?

Elle remet son sac dans le secrétaire.

JEAN.

Je veux savoir comment vous avez eu ces billets!

MADAME POTARD, stupéfaite.

Comment?

JEAN, s'asseyant.

Oui, madame Potard, vous m'avez dit comment vous les avez perdus; vous allez me dire maintenant comment vous les avez gagnés.

MADAME POTARD, alarmée.

Mais, Monsieur...

JEAN, se dandinant sur la chaise.

Il n'y a pas de monsieur ni de madame... je ne vous les rendrai qu'à ce prix-là.

MADAME POTARD, cherchant son aplomb.

Ah! par exemple, en voilà un curieux!... Et qu'est-ce que ça vous fait?

JEAN.

Beaucoup.

MADAME POTARD.

Ah! Et pourquoi?

JEAN.

J'y tiens... (Souriant.) Envie de femme grosse, madame Potard; c'est à prendre ou à laisser.

MADAME POTARD, remise du choc et s'asseyant aussi.

Mais, Monsieur, je les ai gagnés par mon travail, c'est le fruit de mes économies.

JEAN.

A d'autres! vous avez perdu ces billets faubourg Saint-Antoine, n'est-ce pas?

MADAME POTARD.

Sans doute.

JEAN.

La nuit?

MADAME POTARD.

Et puis?

JEAN.

Sur les quatre heures du matin?

MADAME POTARD.

Après?

JEAN.

Que faisiez-vous, la nuit, à quatre heures du matin, avec dix mille francs dans votre poche ? Ce n'est pas naturel.

MADAME POTARD.

Rien de plus vrai, pourtant, je vous jure... Je revenais de chez mon notaire.

JEAN, riant.

A cette heure-là !... les boutiques de notaires sont fermées. Une sage-femme ne court pas les rues à quatre heures du matin avec des billets de banque à pleine poche, sans raison... Il y a de la gabegie là-dessous... Allons, il faut tout dire... ou adieu la Banque.

MADAME POTARD, se levant en colère.

Ah çà ! mais vous êtes encore drôle, vous. Je vous trouve étonnant avec vos questions... et je suis bien bonne d'y répondre... Ces billets sont à moi. Ça ne vous regarde pas ; et je saurai bien vous forcer à me les rendre.

JEAN.

Et moi, vous forcer à parler.

MADAME POTARD, révoltée, allant à la sonnette.

Oui, c'est comme ça... Eh bien ! nous verrons. Je vais appeler la police.

JEAN, se levant et allant à la cheminée.

Et moi, je vais jeter les billets au feu... (Madame Potard s'arrête.) Un à chaque refus que vous ferez.

MADAME POTARD, revenant à lui.

Ah ! pas de bêtise !

JEAN, séparant un billet de la liasse.

Vrai comme le feu brûle.

MADAME POTARD, avec effroi.

Il est fou !

JEAN.

Je commence... Voyons ! voulez-vous dire ? (Jetant le billet au feu.) Un.

MADAME POTARD, affolée.

Mais c'est mille francs, bête brute... Tu ne sais donc pas ce que c'est, sauvage !... brûlé ! brûlé !

JEAN.

Parlez-vous ?.. Deux.

Même jeu. Madame Potard se jette comme une lionne sur le feu, se brûlant les mains pour arracher le second billet qui flambe.

MADAME POTARD, horrifiée.

Oh! monstre! démon! sacrilège, tant d'argent! De l'argent du bon Dieu qu'on a tant de peine à gagner... tu me le paieras... Et ne pouvoir le tuer sur place. (Criant.) Au secours! au feu! au voleur! à l'assassin!

JEAN.

Encore un pas, un cri et je jette tout le paquet.

MADAME POTARD, anéantie.

Il le ferait comme il le dit... Oh! j'en mourrai.

Elle retombe sur sa chaise.

JEAN.

Voyons! décidez-vous. Trois!

Il fait mine de jeter le troisième.

MADAME POTARD.

Arrête.

JEAN.

Enfin!

MADAME POTARD.

Eh bien! partageons.

JEAN.

Non, tout ou rien.

MADAME POTARD, se ravisant.

Tout, dis-tu et tout pour moi?

JEAN.

Moins les deux de flambés, pour sûr.

MADAME POTARD, soupirant.

De si bons billets!... pire qu'un meurtre! (A part.) Vingt mille francs que j'ai pour me taire... et huit mille que j'aurai pour parler... total...

JEAN.

Dépêchons.

MADAME POTARD.

Je calcule... Ah çà! mais toi, quel intérêt as-tu donc à savoir ce secret?

JEAN.

Ah! vous voyez bien qu'il y a un secret... Accouchons... ou bien...

MADAME POTARD.

Minute, forceps!... qu'on respire!... mais enfin, que veux-tu donc, si tu me rends tout?

JEAN, même geste.

Le secret ou le feu.

MADAME POTARD, illuminée.

Que je suis bête! Ah! malin, je comprends le tour... tu veux plus, cent fois plus... tu as raison... au fait. Il faut profiter de l'occasion quand on la tient... et qu'elle est bonne. (S'inclinant.) Salut! mon maître, je n'y pensais pas, moi, bonasse. Oui, c'est un coup, un coup de fortune... j'y suis! j'y suis! (Riant.) Tu veux faire chanter le serin.

JEAN.

Oui... fine mouche.

MADAME POTARD.

Fallait donc le dire! Tu tiens au secret qui vaudra mieux que cela, gourmand. (Indiquant les billets.) Tu me donnes l'œuf pour la poule.

JEAN.

Vous y êtes.

MADAME POTARD.

Alors, part à deux, je dirai tout.

JEAN.

D'accord.

Il remet les billets dans sa poche.

MADAME POTARD.

Rien de tel que de s'entendre.

JEAN.

J'écoute.

MADAME POTARD, s'asseyant et faisant asseoir Jean près d'elle.

Expliquons-nous, compère, et convenons bien de nos parts. Cartes sur table. Ce n'est pas assez de huit mille francs pour un secret pareil, un trésor, une mine, la Californie, quoi? Arrangeons-nous donc honnêtement, comme il faut. Tu vas me rendre d'abord mes huit billets... et pour la suite, moitié partout.

JEAN, apres une pause.

Convenu...

MADAME POTARD.

On peut avoir confiance?

JEAN.

Ça ne se commande pas... mais, je sais monter le coup comme un autre.

MADAME POTARD.

Oh ! pour ça... tu es honnête ? je veux dire.

JEAN.

A preuve, vos billets.

MADAME POTARD.

Ne fais pas la buse... tu ne me vendras pas enfin?...

JEAN.

Ah ! c't'idée.

MADAME POTARD, le fixant.

Tu n'es pas de la sûreté, quoi !

JEAN, souriant.

De la salubrité... méfiante. Je nettoie Paris. Voyez mon coup de rateau sur les billets.

MADAME POTARD, se rapprochant de lui.

Alors, ça va. Écoute.

JEAN.

Allez !

MADAME POTARD, gravement.

Écoute donc ! Il y a un mois, au carnaval, la nuit du mardi gras, je devais perdre un enfant nouveau-né, moyennant les dix billets de mille francs... faut bien vivre. La fille ne voulait pas, son père voulait... Comment plaire aux deux ? D'ailleurs, quand j'ai eu les billets, le cœur m'a manqué... j'ai voulu sauver l'enfant, et je le portai chez une ouvrière, ma couturière, une pâte que je savais capable de s'en charger. Une fois là, je laissai l'enfant, perdu pour le père et retrouvable pour la fille. Ça contentait tout le monde.

JEAN.

Et l'ouvrière.

MADAME POTARD.

Je voulais, parole d'honneur, lui donner quelque chose pour sa peine...

JEAN.

Pardié ! L'enfer est pavé de bonnes intentions.

MADAME POTARD.

Tiens !.. j'aimais encore mieux partager que m'exposer. Mais il n'y a qu'heur et malheur ! Je ne trouvai pas l'ouvrière et je perdis les billets... Je fus forcée alors de laisser l'enfant à la grâce de Dieu.

JEAN.

Et de l'ouvrière. (Lui serrant la main.) Bon cœur, va!

MADAME POTARD.

Trop bon! Car c'est en voulant sauver l'enfant que j'ai perdu l'argent... Et l'on dit qu'un bienfait n'est jamais perdu...

JEAN.

Vous voyez bien que non! Mais ce n'est pas tout.. le nom des masques de cette nuit de mardi gras?

MADAME POTARD.

Ah! oui... Mademoiselle Claire Hoffmann, fille du baron Hoffmann, est la mère; et Marie Didier est l'ouvrière.

JEAN.

Pour ça, voilà les points sur les i..., mais le reste?'

MADAME POTARD.

Quel reste?

JEAN.

La fin de l'histoire.

MADAME POTARD, hésitant.

Quelle fin?

JEAN.

Cachotière!... L'enfant que vous avez sauvé, il y a un mois, a été tué aujourd'hui.

MADAME POTARD.

Chut!

JEAN.

Allons, vous en avez fait un ange.

MADAME POTARD.

Plus bas, malheureux!

JEAN.

Pour le compte du diable... bon! motus dans la fabrique! Et maintenant la preuve de tout ça?

MADAME POTARD.

La preuve?

JEAN.

Oui, la preuve... Je ne puis rien faire sans preuve.

MADAME POTARD.

C'est juste!

JEAN.

Il m'en faut une, et une bonne, pour agir.

MADAME POTARD.

Très juste. (Elle prend dans le secrétaire une lettre qu'elle montre à Jean.) Tiens, lis-moi ça, si tu sais lire. (Avec défiance.) Non, écoute : (Tenant et lisant la lettre à Jean toujours assis et qui suit des yeux.) « 12 février. « Madame, je ne sais quelles conventions on a pu faire avec » vous touchant le dépôt qu'on vous a confié ; mais si, par » malheur, vous avez quelque intérêt à le perdre, vous en » avez encore plus, je vous jure, à le conserver... Veuillez » donc, je vous prie, le garder avec un soin maternel, » jusqu'à ce qu'on le réclame ; vous en serez récompensée. » C. H. » Claire Hoffmann.

JEAN.

La fille du baron... Mademoiselle Claire Hoffmann...

MADAME POTARD.

Oui ! Quelle musique ! hein !

JEAN.

C'est bien, donnant, donnant ; voilà vos billets ! Comptez.

Il donne les billets, met la lettre à leur place dans son portefeuille, puis le portefeuille dans sa poche et se lève.

MADAME POTARD, ayant compté les billets, soupirant.

Huit !... pas plus ? Deux de moins, tu sais... Pardonné, mais pas quitte !

JEAN, s'en allant.

Bah, nous en aurons bien d'autres.

MADAME POTARD, le retenant par le pan de son habit.

N'est-ce pas ? Cette lettre vaut cent fois plus... et pour huit mille francs, ce serait donné... donné pour rien.

JEAN.

Pour rien du tout, au prix de ce que j'en veux. Nous roulerons carrosse.

MADAME POTARD.

Une dernière fois, c'est bien entendu et convenu... moitié pour moi et deux en sus.

JEAN.

Rabâcheuse ; c'est dit et redit... moitié et plus... Je vous garde la meilleure part dans l'affaire.

MADAME POTARD.

Et à bientôt, car il faut que je parte.

JEAN.

A bientôt, madame Potard, à bientôt !... Je suis plus pressé que vous.

Il s'éloigne rapidement.

MADAME POTARD, se frottant le front.

Hé ! là-bas ?

JEAN.

Encore ?

MADAME POTARD.

Mais j'y pense... que dira le baron ?

JEAN.

Le baron !... soyez tranquille... Je ne veux pas vous compromettre. Pas si bête. Tout ira comme sur des roulettes... vous avez perdu la lettre avec les billets et j'ai tout trouvé... Voilà !

MADAME POTARD, enlevée.

Que je t'embrasse ! quel homme ! réponse à tout. C'est affaire à toi ! Allons, tu es fort. Tiens, marions-nous, nous ne partagerons pas.

JEAN.

Merci, ma chère, je ne suis pas libre... Trop heureux déjà d'être votre associé.

MADAME POTARD.

C'est dommage ! Eh bien ! donc, nous partagerons. Bonne chance ! au revoir !

JEAN.

Au revoir, Madame, au revoir !

Il sort précipitamment.

MADAME POTARD, seule, en extase devant ses billets.

Huit et vingt : vingt-huit ! trente avec les deux brûlés.. Oh ! il les remplacera... j'ai foi ! joli petit magot tout de même et quand il ne ferait plus de petits... il en fera. Fais-en ! je t'en prie ?... n'importe ; trente, à cinq, quinze cents livres de rente... je ne mourrai pas de faim. Je me retire à la campagne, loin de la préfecture... Paris n'est pas sain, dit le Baron... à Montrouge, et j'épouse le brigadier de la gendarmerie.

Elle ferme le secrétaire et sort.

Rideau de manœuvre.

HUITIÈME TABLEAU

Salle à manger du baron. Grande porte au fond. A droite et à gauche, au second plan, portes à portières. Au premier plan, étagère chargée de bouteilles ; buffet chargé de fruits. Pendule, tableaux et poêle dans sa niche. Au milieu, table somptueuse garnie de vaisselle et de verres de tous genres. Lustre, cristaux, fleurs, etc., quatre couverts sur la table avec quatre chaises autour... intérieur splendide.

SCÈNE III

LE BARON, puis LAURENT, puis CLAIRE.

LE BARON, entrant par la portière de gauche.

Sept heures !... et personne...

LAURENT, entrant du fond avec une lettre sur un plat de vermeil.

Une lettre de M. Berville.

LE BARON, ayant lu.

L'insensé ! (Claire entre de droite — A Laurent.) Je ferai réponse, allez ! (Laurent sort. — A Claire.) Henri, que j'attendais avec son notaire, ne viendra pas. J'avais bien raison de craindre un coup de tête. Voici son mot... Il veut rompre...

CLAIRE, avec joie.

Sérieusement ?

LE BARON.

Tout à fait. Il réclame définitivement ses comptes. Ce n'est plus toi qui refuses, c'est lui. Il est dit que ce damné mariage s'enraiera toujours... heureusement que le fou est ruiné et la belle arrêtée.

CLAIRE.

Arrêtée !... Pourquoi ?

LE BARON.

Pour infanticide.

CLAIRE.

Ah !

Elle s'affaisse.

LE BARON, la soutenant.

Quelle pâleur ! si elle allait mourir ! Échouer au port !

CLAIRE.

Et vous osez l'accuser... Oh ! c'est trop, Monsieur.

LE BARON.

Je la sauverai,... remets-toi ! Je la sauverai... mais point de faiblesse ! nous ne devons plus penser qu'au but, ton mariage.

CLAIRE.

Oh! pourrai-je aller jusque-là? J'y perdrai la raison sinon la vie... Je n'ai plus de volonté... plus rien qu'un reste de conscience qui râle... Je ne sens plus que la douleur dont je serai l'éternelle proie... Si vous cachez nos crimes aux autres, je ne puis les cacher à moi-même. Je suis moins forte que vous, moi, Monsieur! Je puis étouffer la crainte et non le remords.

LE BARON.

Encore tes scrupules! tu prends tout trop à cœur. Je la sauverai, te dis-je. C'était le seul moyen, hélas! je ne pouvais choisir... Il fallait l'accuser... Il le faut pour lui enlever Henri, pour notre salut, tu le sais, pour le sien même... Car, maintenant, elle ne peut plus être sauvée qu'après nous et par nous.

CLAIRE, avec désespoir.

Ah! vous avez changé ma faute en crime... J'étais votre victime, je suis votre complice par ma coupable faiblesse. Religion, devoir, amour, je n'ai plus rien ni de la femme, ni de la mère, rien d'humain, Seigneur... dénaturée!

LE BARON.

Enfant, je prends tout sur moi.

CLAIRE, solennellement.

Êtes-vous donc las d'attendre la justice? La trouvez-vous trop lente que vous la pressiez tant! Ne voyez-vous point qu'elle avance d'un pas à chacun de nos crimes? Moi, je frissonne déjà sous l'ombre de sa main. Arrêtons-nous.

LE BARON.

Peureuse! Le monde n'est pas le couvent d'où tu sors. Point de pensums pour les grands. Fie-toi donc à mon expérience et fais-toi une raison. La vie est une lutte. Chacun pour soi et sauve qui peut! C'est la loi de nature, le droit du plus fort... tu sais, l'agneau est au loup; les Didier aux Hoffmann. Malheur aux faibles! victoire aux forts!

CLAIRE.

Oh! ne justifiez pas notre infernal égoïsme par cette loi du mal. Ne blasphémez pas! ne tentez pas Dieu!

LE BARON.

Cette loi de fer nous régit, suivons-la! Nous ne l'avons

pas faite, nous ne pouvons la changer... nous ne devons qu'en tirer le meilleur parti pour nous et les autres... et charité bien ordonnée. Je sauverai cette fille, je te jure, mais après nous... comme de juste, à son tour ; je la récompenserai même, tu m'y aideras, c'est ta part. D'ailleurs, le mal n'est pas si grand... n'outrons rien. Ta sensibilité se fait un monstre de tout. La sienne est proportionnelle à sa classe. Un emplâtre d'argent pansera la plaie... une bonne dot dans son tablier avec un ouvrier sous le bras, en sortant de prison; et tout sera dit. Nous serons quittes.

CLAIRE.

Je frémis de vos cruels sophismes et de vos affreux exemples. Et ma lâche conscience, qui se rend, pressent la juste peine qu'elle encourt à les suivre. Dieu me punira de vous obéir.

LAURENT, entrant.

Un homme demande à parler à Monsieur.

LE BARON.

Je n'y suis pas. (Laurent sort.) Achevons... Répondons vite à Henri qu'il est ruiné et qu'elle est perdue... honte et misère, pas d'amour qui tienne contre ces deux remèdes-là. Donc plus de transes ! de l'audace ! le mariage se fera... il est fait.

LAURENT, rentrant.

Cet homme insiste et demande à vous parler de la part de madame Potard.

LE BARON, inquiet. A part.

Qu'est-ce donc ? (Haut.) Qu'il entre.

Laurent sort.

CLAIRE, alarmée.

Qu'est-ce que cela ?

LE BARON.

Retire-toi, je vais voir.

Claire sort.

SCÈNE IV

LE BARON, JEAN, LAURENT.

JEAN, entrant violemment du fond et voyant sortir Claire à droite.

M. le baron Hoffmann ?

LE BARON, le jaugeant.

C'est moi.

JEAN, indiquant Laurent, bas.

J'ai à vous dire un mot à l'oreille.

LE BARON.

Laurent, sortez.

Laurent sort.

SCÈNE V

LE BARON, JEAN, s'observant mutuellement.

JEAN, échauffé et fatigué. — A part.

Jouons serré.

LE BARON, à part.

Cet être ne m'est pas inconnu... Que veut-il?

JEAN, s'essuyant le front.

Comme il me toise!... Le nom de la Potard a fait son effet.

LE BARON, le regardant en face.

Que voulez-vous?

JEAN, s'asseyant sans le perdre des yeux.

M'asseoir d'abord... je suis las.

LE BARON, à part, indigné et alarmé.

Quel aplomb! l'insolent!

JEAN, s'essuyant le front.

Vous parler ensuite.

LE BARON, à part.

Cette voix... (Haut, l'envisageant toujours.) Mais, d'abord, qui êtes-vous?

JEAN, à part.

J'ai déjà entendu ce timbre-là quelque part... où! n'importe!

LE BARON, rudement.

Allons, vite, finissons... qui êtes-vous?

JEAN.

Je suis le Père Jean, chiffonnier, à votre service.

LE BARON, à part, effrayé.

Ah!.. l'ivrogne du quai!.. Pourquoi ici? (Haut.) Je ne vous connais pas. Que demandez-vous?

JEAN.

Je viens, recommandé par madame Potard, vous parler de l'arrestation d'une pauvre fille.

LE BARON.

Hein!

JEAN.

Oui, d'une pauvre fille accusée d'infanticide.

LE BARON.

Et qu'ai-je à voir là?

JEAN.

Ne faites pas l'ignorant, monsieur le baron.

LE BARON, à part.

Que sait-il?... (Haut.) Quelle fille?... La vôtre, sans doute?

JEAN.

Un peu.

LE BARON.

Vous dites...

JEAN.

Puisqu'on m'appelle Père Jean, il faut bien que je sois un peu le père de quelqu'un... d'elle surtout, qui a perdu le sien.

LE BARON, à part.

Plus de doute... c'est lui.

JEAN, fixant le baron.

J'ai un cœur de père, moi, voyez-vous, si je n'ai pas d'enfant... Il y en a tant d'autres qui ont des enfants... suffit, je suis là pour elle.

LE BARON, inquiet.

Et que puis-je faire à l'arrestation de cette fille?

JEAN.

Beaucoup.

LE BARON.

Moi?

JEAN.

Vous.

LE BARON.

Eh bien! que voulez-vous que j'y fasse? Voyons.

JEAN.

Je n'ai pas besoin de vous le dire.

LE BARON.

Quelque argent?...

JEAN.

Oh! mieux que ça. Madame Potard... vous la connaissez?...

LE BARON, à part.

L'infâme! (Haut.) Qui ça?

JEAN, se levant en face du baron, d'un ton où perce la menace.

La sage-femme dont j'ai retrouvé les billets de banque, m'a dit que vous pouviez tout, et je la crois. Vous avez le bras long; vous savez comme moi ce que vous avez à faire pour qu'on nous rende justice... Je ne vous dis que ça.

LE BARON, à part.

Il sait quelque chose... (Haut.) Vous vous trompez, je ne suis pas juge.

JEAN.

Bien plus... vous êtes riche!... vous êtes sûr que Marie Didier n'est pas coupable; qu'elle a même sauvé l'enfant qu'on l'accuse d'avoir tué... Voyons, n'est-ce pas assez pour mériter toute votre pitié, monsieur le baron?

LE BARON, à part.

Il ne veut rien dire. (Haut.) Oui, certes, cela suffirait bien pour s'intéresser à elle... (Lentement.) si vous aviez du moins quelques moyens de justification, quelque preuve de son innocence.

JEAN, avec réserve.

Vous n'avez qu'à dire ce que vous savez... Vous savez bien que nous n'avons pas assez d'honneur, nous autres, pour tuer nos enfants.

LE BARON, à part.

Il sait tout... quelle preuve a-t-il? Il faut qu'il parle!

JEAN.

Vous parlerez pour elle aujourd'hui même, n'est-ce pas? J'y compte. Au nom de votre fille, vous sauverez la mienne.

LE BARON.

Tenez, je comprends votre sympathie, et, malgré vos réticences, je veux bien m'occuper de votre protégée. Nous allons donc voir ensemble ce qu'on peut faire, et,

pour n'être pas dérangé, pour être tout à vous, je vais expédier une affaire pressée et je reviens. Attendez-moi là un moment.

JEAN.

A la bonne heure!... ne tardez pas, dans votre intérêt comme dans le sien... A bon entendeur, salut!... Je vous attends. (A part.) Ah ! la Potard a dit vrai.

LE BARON, à part.

Oh ! il parlera.

Il sort.

SCÈNE VI

JEAN, seul.

C'est monsieur... la croix... et le prix Montyon peut-être... gilet blanc et l'âme noire comme l'habit... et la mine, le gredin, une mine que j'ai déjà vue je ne sais où. J'en ai tant vu de sa trempe, décorés ou dégommés; et c'te rosière pâle qui était là avec lui, c'est Mademoiselle. On lui donnerait le bon Dieu sans confession et la fleur de Nanterre avec. Ça vous a des enfants, ce monde-là... Comment diable des gens capables de tuer leurs enfants peuvent-ils en avoir? Au fait, les chats qui les mangent en ont bien... C'est vrai que les pauvres chats n'ont pas toujours la pâtée, tandis que ces bêtes-là... (Regardant la table.) Quel luxe, quelle profusion!... C'est diabolique. Y a-t-il du bon sens, pour un homme seul? En veux-tu? En v'là! Assez pour tout l'hospice des orphelins et des vieillards, ma foi... Lui en faut-il à cet ogre? Combien de nos parts pour faire la sienne? (Regardant l'étagère de gauche.) Quelles inventions de bouteilles et de flacons de toutes tailles et de toutes formes, de tous les prix, de tous les goûts, de tous les crus!... C'est curieux tout de même... (Lisant les étiquettes.) C'est affreux! Champagne, Espagne, Allemagne, toute la terre à contribution. Quelle cave! Un sérail, des brunes et des blondes, minces comme des mariées, larges comme des commères, en bonnet rose, en robe de paille... En v'là une qui a la tête d'argent, une autre qui a de l'or dans

le ventre. Il boit de l'or! et nous pas d'eau à boire!... Que mange-t-il? des diamants. Ah! l'homme et le vin, le diable et l'enfer distillés, vice et crime cachetés et ficelés... Ça ne m'éblouit pas, moi! Je vous déboucherai, poisons... à grands coups de crochet! Toute l'immondice n'est pas dans la rue... Oh! les monstres, je les ramasserai... à la hotte! à la hotte! Va, crapule dorée, tu n'en auras pas tant à la cantine... Ah çà! mais il ne revient pas. Va-t-il me faire cuire ici? Je crève de chaud.

Il frappe sur la table.

SCÈNE VII

JEAN, LAURENT, LE BARON, qui introduit Laurent sans être vu de Jean, et reste caché derrière la portière de gauche, aux écoutes.

LAURENT, entrant et chargeant le poêle de bois.

Monsieur le baron va revenir. Il vous fait dire de prendre un peu de patience et de vous mettre à table en l'attendant. (Posant un couvert de plus sur le devant.) Voilà votre place.

JEAN, allant et venant avec agitation, à Laurent sortant.

A table! Il m'invite à dîner!... trop poli... (A part.) Pour m'enjôler, m'offrir son argent, bien sûr. Ils croient qu'ils peuvent tout avec de l'argent!.. plus souvent!.. L'argent nous tente moins que ça, nous qui n'en avons pas; moins que lui qui en a... qu'il vienne! Oh! je la sauverai malgré lui, malgré le diable, malgré l'argent!

LAURENT, rentrant avec une soupière et montrant à Jean sa place à droite.

Vous êtes servi. Attendez les pieds sous la table.

JEAN, s'essuyant le front de nouveau.

Merci! je n'ai pas faim.

LAURENT, versant deux grands verres pleins sur un plateau.

Avez-vous soif, au moins?

JEAN.

Ah! ça, oui.

LAURENT, présentant le plateau à Jean.

Eh bien! (Jean reculant.) Qu'avez-vous donc à vous cabrer? ce n'est pas méchant... Voyez! (Il boit un verre et le remplit.) Mais Dieu me pardonne! vous êtes tout en nage... si vous

ne voulez pas manger, buvez toujours un coup pour vous rafraîchir.

JEAN.

Au fait; c'est pas de refus... je sue à grosses gouttes. Je crève de chaud et de soif, j'ai tant couru... ça m'étouffe... Il y a loin d'Honoré à Antoine, et en fiacre sur mes vieilles quilles... donnez-moi de l'eau.

LAURENT.

De l'eau... pour vous rendre malade... ça ne vaut rien quand on a chaud. Un peu de vin, à la bonne heure... Et du bordeaux!... le vin de Mademoiselle.

JEAN.

Oui... mais rien qu'une larme...

LAURENT, remplissant les verres.

Si peu que vous voudrez, n'attrapez pas une pleurésie.

JEAN.

Vous avez raison, ce n'est pas le moment. (Buvant avidement; puis arrêtant Laurent qui a déjà rempli le verre à moitié.) Assez, merci!

Il veut y verser de l'eau.

LAURENT, lui retirant la carafe.

Ah! vous le gâtez. Mais asseyez-vous donc, ça vous échauffe encore plus d'être debout.

JEAN.

Je crois qu'oui... Je n'en peux plus.

LAURENT, remplissant le verre sans être vu de Jean.

Désaltérez-vous... là... tranquillement... Comment le trouvez-vous?

JEAN, buvant.

Oh! je n'en ai jamais bu de pareil.

LAURENT.

Ce n'est pas du vin du coin.

JEAN.

En tout cas, c'est du bon coin.

LAURENT.

Un doigt... sans eau... cette fois, pour mieux le goûter. Flairez-moi ça.

JEAN, savourant.

Oui, encore meilleur pur, ça fait du bien.

LAURENT.

Allons! vidons avant qu'il s'évente.

JEAN.

Non, non, ça suffit.

LAURENT.

Bah! ça vous remettra tout à fait, du bordeaux qui mûrit là depuis une heure.

JEAN.

Non, je vous dis, c'est déjà trop; je n'en ai pas l'habitude.

LAURENT, prenant une autre bouteille et des verres de couleur.

Ah! dame, vrai, vous ne buvez pas de cette piquette-là tous les jours. Profitez-en donc quand vous y êtes... autant de pris sur l'ennemi... Celui-ci... C'est bien encore mieux, le vin de Monsieur, beaune première... et de la comète... (Débouchant, versant dans les verres et faisant semblant de boire.) Faites comme moi!

JEAN, gaiement.

De la comète!.. une gorgée de la comète!

LAURENT.

Excusez de me verser le premier... C'est l'écume. Hein! comme c'est dépouillé... pelure d'oignon, du vin de malade.

JEAN, irrésistiblement.

Oh! la lie vaut l'écume. De plus fort en plus fort... Ça ressusciterait un mort.

LAURENT.

C'est le lait de la vieillesse, la joie de l'homme... Encore un verre pour trinquer à votre santé.

JEAN.

Vous êtes bien honnête... le dernier pour trinquer... A la vôtre! (Il trinque et boit.) Ah çà! mais votre maître m'oublie. Je suis sur le gril! (Le baron fait un signe à Laurent et disparaît.) Allez donc le chercher.

LAURENT.

Le reste auparavant. C'est le culot de la bouteille, sauf votre respect... avec un biscuit, le pain du beaune.

JEAN.

Allons, pour finir!

LAURENT.

N'en laissons pas pour si peu, ce serait perdu.

JEAN, buvant et faisant claquer sa langue.

Ce serait dommage.... C'est étonnant comme j'ai soif aujourd'hui. Plus je bois, plus j'ai soif, comme si j'étais salé... Je fonds, je bous de chaleur, d'impatience et de rage... Je suis au four ici... J'ai le feu au corps... (Voulant verser lui-même la bouteille vide.) Il n'y a plus rien dans la pompe!

LAURENT, montrant une bouteille à la glace dans un seau d'argent.

En voici d'autre et juste ce qu'il vous faut pour vous dessaler... Du champagne, du champagne frappé.

JEAN.

Comment frappé? Vous le battez donc? moi je l'embrasserais plutôt.

LAURENT, riant.

Gelé! glacé!.. bordeaux chauffé, champagne glacé... vieux novice.

JEAN.

Glacé! Ah! ben, pour le coup, ça va me rafraîchir.

LAURENT.

Oui, c'est votre affaire. Vous ne connaissez pas ça, l'ancien, du champagne frappé?

JEAN.

Dame, non, je n'en ai jamais bu. Voyons comme c'est fait.

LAURENT.

Tenez.

JEAN.

Diable, comme vous y allez, vous, à plein bord! ça ne vous coûte rien.

LAURENT.

Qu'est-ce que ça tient donc ces verres-là? un dé à coudre.

JEAN.

C'est égal... J'ai besoin de ma tête, voyez-vous!

LAURENT.

Ah! ça ne grise pas, ce vin-là, au contraire.

JEAN.

Tant mieux... C'est que j'ai à parler au patron.

LAURENT.

Raison de plus... ça inspire.

JEAN.

Vrai? (Buvant.) Oui, tout de même je me sens plus vif qu'en entrant. (Rebuvant.) Au fait, je me suis laissé dire qu'il n'y a rien comme le champagne pour donner de l'idée... C'est le fils du soleil et le père de l'esprit.

LAURENT, versant

Quand je vous le dis... Encore une idée!

JEAN.

Oui, oui, le diable m'emporte! c'est du vin spirituel... le sang de la France!

LAURENT.

Avec le champagne, prenez donc des quatre mendiants.

JEAN.

Ah çà! pourquoi diable appelles-tu ça des quatre mendiants? hein! malin? Parce que ça demande à boire... quatre fois, bêta! verse!

LAURENT.

Vieux farceur va! Il faisait la petite bouche... Il n'avait pas l'air d'y toucher... Il buvotait, sirotait... un moineau. Rasade! A la bonne heure!

JEAN, piqué.

Moi, blanc-bec, si je ne me retenais pas, j'avalerais la cave, rubis sur l'ongle... et toi avec... Autrefois, il y a vingt ans, si tu m'avais vu, c'était bien autre chose, j'ai baissé de plus d'un litre par an... La vieillesse! ce que c'est que de nous! verse donc... tu me négliges.

LAURENT.

Ah! ma foi, il n'y en a plus.

JEAN.

Eh bien! à une autre! Tourne le robinet.

LAURENT.

C'est ça... Du sauterne.

JEAN.

Vois donc comme il pétille! ni sot, ni terne, benêt?

LAURENT.

Et avec des huîtres.

JEAN, faisant sauter l'assiette.

Huître toi-même! (Buvant.) Mais tu ne bois plus. Moi j'y

prends goût. (Il boit.) Au fait, t'en bois tous les jours et t'as pas couru comme moi. Vous aviez raison, docteur, ça remonte le ressort, ça met du cœur au ventre. Ah! ton gueux de maître peut revenir quand il voudra. Il n'a qu'à se bien tenir... Je vais lui parler, et avec son vin... Je vais le rincer comme ce verre.

Il boit.

LÉON, entrant.

Laurent, monsieur le Baron te demande... Je vais servir Monsieur à ta place.

Laurent sort.

SCÈNE VIII

JEAN, LÉON.

JEAN, jaugeant Léon.

Autant de valets que de vin! et quelles trognes! se portent-ils bien, tous ces lurons-là! Ah! ils n'ont que ça à faire... Pierre, que fais-tu? — Rien... Et toi, Paul! — J'aide Pierre. Et puis avec cet ordinaire-là! quel nectar! (Buvant.) Quel sirop! quel bouquet! violettes et roses! tout le jardin des plantes... Ça vaut mieux que le niquet. Ah! si le niquet valait ça et gratis, j'en boirais jour et nuit. (A Léon.) Achève donc le verre du camarade!

LÉON, debout.

Non, merci!

JEAN.

Va-t-il pas se faire prier, ce cadet-là? Allons donc, godiche, puisqu'on te l'offre, quand le vin est tiré il faut le boire. Ah! Sainte-Nitouche, tu le veux plein, voilà! hypocrite!

Il remplit le verre de Léon et le sien qu'il boit.

LÉON.

Merci, vous dis-je.

JEAN.

N'aie pas peur, je t'invite, je réponds de tout, c'est moi le maître ici... gobe ça, nigaud.

LÉON.

Je ne bois jamais de vin.

JEAN.

Ah! malheureux... T'es donc Turc?

LÉON.

Je n'aime que l'eau-de-vie... et si vous voulez...

JEAN, bondissant sur sa chaise.

De l'eau-de-vie; je crois bien... Pas dégoûté, mon garçon.

LÉON.

De celle-là surtout... du vieux cognac, de l'eau-de-vie de cent ans.

JEAN, transporté.

De l'eau-de-vie ! quel beau nom ! si je veux de l'eau-de-vie, moi ! Ah ! ah ! c'est mon faible aussi, touche là, amateur comme toi, l'ami ! donne ! je m'y connais. De l'eau-de-vie de cent ans, plus vieille que moi, née à Cognac, et avant la révolution, voyons ! Passe-la-moi, c'te vierge. Est-elle belle ! Amour, va ! c'est égal, un peu petite pour son âge. Voyons donc ce qu'elle a dans l'âme. Oh ! oh comme ça brille... des rayons, des éclairs, des topazes fondues, tout le soleil en bouteille. (A la bouteille.) Veux-tu bien pas me regarder comme ça avec tes yeux d'or, coquette. Débouche, débouche, mon fils.

LÉON, débouchant la bouteille.

Voilà ! voilà !

JEAN, ne se possédant plus.

Allons, vite, lambin, donne-moi la donc ! tu me fais languir ; je n'y tiens plus depuis un siècle que je n'en ai bu. J'ai le vertige. Ah ! chère belle, mon cœur bat... Je vais me trouver mal... Je me meurs.

LÉON.

Voilà, vieux passionné !

JEAN, saisissant la bouteille.

Ah ! mignonne, un baiser sur ton joli bec, à deux mains, à pleine bouche. (Il boit à même la bouteille.) Entrez dans la nef, on vous demande au chœur... et pressez-vous, glous-glous... Il y a foule et fête carillonnée... A gogo, chérie... Enfoncé le bourgeois. Vive la joie ! vive la noce ! vive le vin ! vive l'eau-de-vie ! Qu'est-ce qui bannit le chagrin ? le vin. Qu'est-ce qui embellit la vie ? L'eau-de-vie ? Qu'est-ce qui me réchauffait, me ranimait quand je crevais de froid et de faim ? Le vin. Qu'est-ce

qui me relevait, me retapait quand je tombais de maladie? L'eau-de-vie.

Chantant comme au prologue.

« Vive le vin!
» Vive ce jus divin! »

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE BARON.

LE BARON, à part.

C'est le moment... Pressons l'éponge.

LÉON.

Voici Monsieur!

JEAN.

Qui ça?... Rien... Je n'y suis pas... Ne bouge pas.. Moi quand je m'arrose, je prends racine.

Chantant.

« Où peut-on être mieux... »
« Si je meure que l'on m'enterre! »
« Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il tonne!... »

Buvons toute la vigne... Chantons tout le caveau jusqu'à la fin du monde!

LE BARON.

Léon, sortez.

JEAN.

De quoi? sortir! qu'est-ce qu'il siffle, ce merle-là?

Chantant.

« Non les amis ne sont pas si fous
« Que de se quitter... »

A Léon.

Reste, reste, je te l'ordonne, et passe-lui un verre, c'est moi qui traite; c'est lui qui paie.

Chantant.

« Remplis ton verre vide. »

Il veut retenir Léon qui sort sur un signe du Baron. Alors il se lève et va au Baron festonnant en chantant.

« Plus on est de fous *(bis)*
» Plus on rit! »

SCÈNE X

JEAN, LE BARON.

LE BARON.

Mille pardons! de ma longue absence... Je reviens enfin vous parler.

JEAN, trébuchant sur le Baron.

Ah! c'est vous... tout pardonné, mon cher; j'ai attendu sous le pampre.

LE BARON, détournant la tête.

Pouah!

JEAN.

Ma foi, vous m'avez tant fait croquer le marmot, que j'ai eu soif... y a plus de cinq bouteilles que j'attends, mais pas gris! je pourrais bien encore attendre le reste... je boirais la mer et les poissons. Mais vous voilà!... bon, qu'est-ce que c'est?

LE BARON.

Je suis tout à vous, maintenant. Causons de votre affaire.

JEAN, égaré.

Mon affaire! (Se frappant le front. Avec exclamation) Ah! bien, j'y suis.

LE BARON.

Vous disiez donc que vous aviez une preuve.

JEAN, se retrouvant — avec volubilité.

Oui, oui, parlons-en! et n'allons pas par quatre chemins... Tu as fait arrêter Marie Didier... Tu vas la faire relâcher et vivement et tout de suite, pas demain... demain est un traître comme toi qu'on ne connaît pas... aujourd'hui même et plus vite que ça... parce que c'est toi qui as fait l'enfant, c'est-à-dire ta fille... c'est toi qui l'as fait tuer et que j'en ai la preuve...

Il veut emmener le Baron et chancelle.

LE BARON, résistant.

La preuve?

JEAN, redoublant de pétulance.

Oui, la preuve, la lettre de ta fille, la lettre à la sage-femme, filons!

LE BARON, à part.

Ah! Malheureuse folle!

JEAN, tirant la lettre de son portefeuille.

Oh! n'y a pas à dire mon bel ami! j'ai là en poche de quoi vous faire marcher droit, en chemin de fer, à la vapeur, et grande vitesse... J'ai la lettre et signée.., entends-tu? j'ai la preuve, et la preuve, la voilà!

LE BARON.

Enfin! je le tiens.

JEAN, accrochant le baron.

Allons, en route, haut le pied! et rondement, sans broncher.

LE BARON.

Vous voulez m'exploiter, n'est-ce pas? m'extorquer de l'argent? vous me prenez pour votre vache à lait... Eh bien, point d'esclandre! Rends-moi cette lettre. Je triple les billets.

JEAN, haussant les épaules.

T'es bête, va!

Il remet le portefeuille dans sa poche.

LE BARON.

Ta fortune pour cette lettre.

JEAN.

Ma fortune... C'est ça! nous y voilà. (Riant aux éclats.) Ah! ah! ah! ma fortune... Ah! ce toupet. Je m'y attendais... on est en garde, idiot, à l'épreuve de l'or et de l'argent, baron... Combien de milliards pour la fille à Jean? T'es trop pauvre, banquier! Ma fortune! Pourquoi faire? J'étais déjà bien empêtré des dix mille francs de la vieille. De la fortune à moi, Soiffard Ier, roi des Goulots? Putt... pour avoir comme toi, vieux sinistre, c'te mine mâchée de billets de banque, de la peau de bête sur les mains, des cheveux de mort sur la tête et cracher dans ma poche?... (Le baron a craché dans son mouchoir.) pour avoir plus de vin qu'on en peut boire, des valets qui vident la cave, des filles qui tuent leurs mioches et qui en accusent les autres... tout le diable et son train... jamais!.. jamais!... Mais ce n'est pas tout ça... assez causé! Allons chez le juge!

Il veut entraîner le baron et vacille.

LE BARON, à part.

Allons! aujourd'hui comme autrefois. (Haut.) Tu ne veux pas me la donner, je vais la prendre.

JEAN, hors de défense.

A moi! au secours!

LE BARON, le saisissant au collet comme au prologue.

Te tairas-tu, canaille?

JEAN, avec un grand cri.

Ah! la poigne du quai!

LE BARON.

A l'épreuve de l'or, non du vin. (Lui prenant le portefeuille.) Le vin est entré, le secret sort! (Prenant la lettre.) Je l'ai.

JEAN, se débattant.

Oh! voleur! assassin! Il me tue, il me vole... comme Didier. Il prend, il brûle la lettre; la preuve... au secours, au meurtre, au feu!

LE BARON, brûlant la lettre à une bougie et jetant l'œil sur le portefeuille qu'il tient.

Que vois-je? (Lisant.) Banque Berville, Jacques Didier, garçon de caisse. (Il remet le portefeuille dans la poche de Jean.) Bien.

JEAN.

Ah! voleur, double assassin, ma lettre! ma preuve! volée! brûlée! Il tue la fille comme le père.

LE BARON, sonnant.

Holà! quelqu'un!

SCÈNE XI

LES MÊMES, LAURENT, LÉON, DEUX AUTRES VALETS un en chasseur.

LE BARON.

Arrêtez cet homme ivre... C'est l'assassin de Jacques Didier.

Il sort à gauche.

JEAN, relevé par les valets qui le tiennent, se démenant, fou furieux.

Ivre! assassin... Qu'est-ce qui dit que je suis ivre? non, je ne suis pas soûl... je suis fou! (Se dégageant, s'armant d'une bouteille et faisant reculer les valets). Oh! ma tête brûle... Démons! c'est du feu qu'ils m'ont versé; j'ai bu l'enfer!...

Deux contre un, les lâches; ils m'ont soûlé! (Avec frénésie.) Les voilà dix maintenant, les traîtres! Vin du meurtre! sang du diable! lait du crime! eau de mort! (Cherchant la lettre dans sa poche, au paroxysme de la fureur.) La lettre, le quai! Jacques, Marie! Le vin!.. A la guillotine le vin!.. Je suis le bourreau du vin; je veux exécuter le vin! Qu'il n'y ait plus de vin sur la terre! Où y a-t-il du vin que je l'extermine! (D'un effort suprême, il renverse table, bouteilles et verres, roulant lui-même avec; les valets l'enlevent et l'emportent gesticulant et hurlant) :

« Vive le vin!
» Vive ce jus divin! »

Rideau.

ACTE QUATRIÈME

NEUVIÈME TABLEAU

Parloir de Saint-Lazare. — A droite, une porte donnant dans un couloir. A gauche, une grille donnant sur une cour. Au lever du rideau, on entend une sonnette du côté de la grille, bancs, pendule.

SCÈNE PREMIÈRE

LA SURVEILLANTE, puis HENRI.

LA SURVEILLANTE, entrant par la porte de droite et regardant la pendule.

A peine midi... et déjà des visites.

HENRI, entrant par la grille.

Veuillez, s'il vous plaît, Madame, faire venir mademoiselle Marie Didier.

LA SURVEILLANTE, sortant et appelant dans le corridor.

La fille Didier au parloir !

HENRI.

Cet appel, cette place... quelle peine ! Pauvre sainte au purgatoire. (A la surveillante qui rentre.) Madame, mademoiselle Didier est innocente, victime d'une erreur. Veuillez donc, je vous prie, avoir pour elle tous les égards compatibles avec vos devoirs.

LA SURVEILLANTE.

Je ferai droit à vos recommandations, Monsieur. (A part.)

L'amour !.. aveugle ou complice.... (Avec affectation.) Voici mademoiselle !

Elle s'incline et sort.

SCÈNE II

HENRI, MARIE, en costume de prison.

MARIE, entrant.

Ah ! monsieur Henri !

HENRI, la serrant dans ses bras.

Marie ! chère Marie ! Bonne nouvelle, vous serez libre.

MARIE, sanglotant.

Je ne suis pas coupable...

HENRI.

Vous coupable ! comme l'enfant qu'ils ont tué.

MARIE.

Un pauvre enfant que j'ai trouvé, gardé sans rien dire... Faut-il se vanter d'un bienfait ? et qu'on a tué, l'innocent, tandis que j'allais chercher son mois de nourrice.

HENRI.

Je sais votre dévouement, Jean m'a tout dit, chère victime.

MARIE.

Je ne pouvais m'en faire un mérite et on m'en fait un crime.

HENRI.

Ne vous défendez pas, généreuse martyre du plus rare et du plus pur amour, celui de l'humanité. Qu'est-ce que la bonté, la beauté des saintes, auprès de la tienne, chère Marie, toi, dont la religion est le dévouement ?...

MARIE.

Ah ! merci de ces paroles d'estime !

HENRI, passionnément.

Dites d'amour, d'amour profond, immuable, éternel.

MARIE.

Ah ! Monsieur, ne parlez plus ainsi à une pauvre fille accusée, comme moi,.. vous croyez à mon honneur, c'est assez.

HENRI, avec transport.

Fussiez-vous condamnée, je croirais à vous comme à

la lumière du jour et je le prouverais à tous... Je vous relèverais, tombée et flétrie aux yeux du monde, mais d'autant plus haute et plus noble aux miens, héroïne du devoir. Et, malgré la justice même, je vous donnerais encore ce que je vous ai promis, ce qui me reste de bien, le nom qu'a porté ma mère, bonne comme vous, chère femme, je vous prendrais à mon bras et dirais fièrement au monde : Marie Didier n'est plus; je vous présente madame Henri Berville. Mais n'ayez pas peur... J'aurai moins à faire... Ce n'est qu'une éclipse. Votre innocence éclatera comme le soleil, et vous sortirez d'ici radieuse pour tous comme pour moi.

MARIE.

Après comme avant la prison ! Ah ! je suis trop récompensée.

HENRI.

Après, avant, toujours et partout; et je viens vous le dire ici comme chez vous. (Apres une pause.) C'est moi qui ne suis plus digne de toi, moi qui n'ai plus rien à t'offrir, pas même la richesse, pour payer tant de vertu... (La regardant fixement.) Marie, je suis pauvre comme toi.

MARIE, avec joie involontaire, lui prenant les mains.

O bonheur ! (Se réprimant.) Pardon, Monsieur !

HENRI.

Je te ressemble par là du moins... Hier en te quittant j'écrivis au baron pour rupture et compte... Sa réponse m'apprend ma ruine, tout en me laissant le choix, dit-il, entre la misère avec toi ou un million avec Claire... (Souriant.) Bien obligé ! Contentement passe million. Mon choix est fait; mais à ton tour d'être grande. J'étais de bonne foi, je te jure, quand je t'offrais ma fortune; je croyais follement l'avoir encore; je ne l'ai plus. J'ai dû te l'avouer... suis-je toujours digne de toi !

MARIE.

Ah ! plus encore ! mais... (Elle s'arrête hésitante.)

HENRI.

Mais ?

MARIE, gravement.

Après ce qui nous arrive, je ne puis... je ne dois plus être votre femme.

HENRI.

Que dites-vous, Marie ?

MARIE, avec une tristesse profonde.

Henri, cher Henri, je vous aimais assez pour me dévouer à vous... mais je vous aime trop pour vous sacrifier à moi... Soyez libre... Je vous rends votre parole.

HENRI.

Et moi je la refuse. Ce serait nous convaincre l'un et l'autre de calcul et de lâcheté... Ne doutons pas de nous-mêmes, chère Marie, malgré tout ce qui est aveugle, fortune et justice, nous sommes unis, égaux... Ta fierté n'a plus rien à me reprocher. Plus de différence, tant mieux ! Je n'en serai que meilleur... refait à ton image, vivant par moi-même, brave à ton exemple, assorti, dirait Jean. Va, compte sur moi. Nous travaillerons ensemble. Mon courage émulera le tien. Ton cœur activera le mien. Mes mains ont su dépenser ; elles sauront épargner. J'ai perdu, je regagnerai. Femme, tu m'as réhabilité ; d'un frelon tu as fait un homme.

MARIE, ravie.

Il m'ôte ma raison.

HENRI, avec exaltation.

Amour, travail, conscience, voilà nos biens !... nous sommes riches ; plus de plaisirs ! soit ! Le bonheur ! je l'ai enfin, je le garde ; j'ai choisi, je te le dis... et je vais le leur dire aussi sans retard et sans réplique. Au revoir, chère femme, et patience ! Bientôt je t'emmènerai d'ici glorieuse, dans notre humble maison... plus grande alors que tous les palais du monde, car le bonheur l'habitera. (Il lui baise les mains, s'éloigne et revient les lui baiser encore.) Au revoir !

SCÈNE III

MARIE seule, puis LA SURVEILLANTE

MARIE.

Noble, noble Henri ! toujours le même. Renonçant à la fortune pour m'épouser, comme il risquait sa vie pour me défendre ! Comment reconnaître tant d'amour ? Quelle joie dans ma peine ! ma prison rayonne ! que je suis heu-

reuse, trop! j'ai peur... Je ne suis pas morte de peine; je peux mourir de joie!

LA SURVEILLANTE, introduisant le Baron.

Marie Didier, quelqu'un pour vous.

Elle sort.

SCÈNE IV

MARIE, LE BARON, puis la voix d'un crieur.

MARIE, avec surprise mêlée d'effroi.

Monsieur Hoffmann!

LE BARON, avec un air de bonhomie.

Oui, Marie, je viens vous voir.

MARIE.

Vous, Monsieur?

LE BARON, d'un ton paterne.

Vous servir si je peux.

MARIE, avec un reste de défiance.

Je ne l'espérais pas. Merci, Monsieur.

LE BARON.

Vous sauver, si vous voulez.

MARIE, touchée.

J'ai droit à votre protection, Monsieur, car je suis innocente.

LE BARON, câlinement.

Innocente ou non, n'importe! Je m'intéresse à la fille de Jacques Didier.

MARIE, dignement.

Si vous mêlez un doute à votre bienveillance, gardez-la, je vous prie!

LE BARON, de plus en plus patelin.

Innocente, soit... Malheureusement ce n'est pas votre conscience qui jugera. Écoutez-moi donc bien, mon enfant; et d'abord excusez les paroles un peu vives de ma surprise hier et celles un peu dures de ma franchise aujourd'hui. Envisagez bien votre position et tâchez d'entendre raison. Être et paraître sont deux... et toutes les apparences vous chargent fatalement... C'est du moins l'avis du bâtonnier de l'ordre que je vous ai pris pour avocat. Le cas lui semble douteux, l'adoption suspecte et le meur-

tre certain. L'enfant ne fût-il pas le vôtre, n'en est pas moins tué... et l'on peut croire que vous vous en êtes défaite, après avoir reçu de quoi l'élever. Misère, conduite, liaison, victime, vous êtes prise dans un réseau de circonstances fâcheuses, depuis le bal jusqu'aux visites d'Henri qui vous nuisent encore... enfin, pour comble, vos rapports avec l'assassin de votre père, ce chiffonnier Jean.

MARIE, avec explosion.

Lui, Monsieur... Assassin, comme moi.

LE BARON.

Arrêté comme vous.

MARIE.

Ah! n'avais-je pas assez de mon malheur?

LE BARON.

Tout cela, sans doute, n'est pas preuve absolue, mais présomption grave qui rend le crime vraisemblable sinon vrai, et la peine probable sinon sûre. Prenez garde! la loi est stricte, l'instruction pénible et la justice sévère.

MARIE.

Vous me désespérez, Monsieur.

LE BARON.

Ce n'est pas mon intention, au contraire; et si vous voulez en croire ma prudente affection pour vous, aider mon influence par un peu de confiance, je pourrai quelque chose pour vous, beaucoup même; mais rien sans cela.

MARIE, comme fascinée.

Je vous écoute, Monsieur.

LE BARON.

Dans un cas aussi louche, dit encore l'avocat, il s'agit, non de braver la justice, mais de la fléchir.

MARIE.

Qu'entendez-vous par là?

LE BARON.

La justice est indulgente au repentir et pardonne à l'aveu qui le prouve... A cette condition vous aurez votre grâce.

MARIE, fièrement.

Monsieur, je ne demande ni pardon, ni grâce. Je n'ai à

faire ni aveu, ni repentir, car je n'ai point fait de faute.

LE BARON.

C'est toujours l'homme de loi qui parle... Et il répond de votre liberté à ce prix.

MARIE.

Au prix de mon honneur et de la vérité, jamais!

LE BARON.

Malheureuse fille! La fatalité est plus forte que la vérité... et la honte est dans le crime, non dans l'aveu. Croyez-moi, c'est le seul moyen de salut. Dans le flot qui vous noie, ne rejetez pas la perche qu'on vous tend. Il y va d'une peine afflictive et infamante, de la mort peut-être, de la prison au moins. Avouez! misère, jeunesse, imprudence plaideront pour vous... contre vous, si vous niez. Le silence, c'est la peine; l'aveu le salut; bref, prison perpétuelle ou liberté et bien-être... choisissez.

MARIE, fermement.

Merci, Monsieur, vous m'offrez plus que la mort.

Elle salue comme pour se retirer.

LE BARON, à part.

Allons, rien pour elle... voyons pour lui. (Haut.) Eh bien! si vous ne voulez pas vous sauver, vous sauverez sans doute Henri.

MARIE, vivement.

Monsieur Berville!

LE BARON.

Vous l'aimez, n'est-ce pas?

MARIE.

Plus que moi-même.

LE BARON.

Et vous le sauveriez à tout prix?

MARIE.

Au prix de ma vie.

LE BARON.

Eh bien! vous le perdez.

MARIE.

Moi!

LE BARON.

Vous! Il rompt, pour vous, un mariage de salut pour lui.

MARIE.

Je le dégagerai s'il le faut, Monsieur !

LE BARON.

Impossible. Il vous restera tant qu'il croira en vous.

MARIE, avec terreur.

Quoi ! vous voulez encore ?...

LE BARON.

Le plus noble sacrifice qu'une femme puisse faire à l'homme qu'elle aime. Faites-vous oublier pour le sauver. Il vous aime au point de vous immoler sa fortune. Égalez, surpassez son amour et son dévouement. L'aveu seul peut lui rendre la raison et la liberté. Je vous estime assez pour vous le demander. Mais, tenez, Marie, je ne veux même plus d'aveu public... non, rien qu'un mot pour lui, le temps de le sauver, et détruit après ; un mot secret, provisoire pour lui, pour lui seul.

MARIE.

Mais lui, mon Dieu, c'est tout pour moi... C'est le seul homme au monde pour l'estime de qui je donnerais ma vie... que les autres m'accusent et me condamnent, si je suis innocente pour lui ! Coupable à ses yeux, m'accuser moi-même devant lui,... non, Monsieur, n'insistez plus. C'est au-dessus de mes forces... D'ailleurs, c'est inutile... il ne me croirait pas.

LE BARON.

Il vous aime donc bien ?

MARIE.

Comme je l'aime.

LE BARON.

Mariez-vous donc à la chapelle de la prison. On fait parfois cette faveur aux détenus... et soyez heureux !

MARIE, avec angoisse.

Ah ! frappez-moi dans tout ce que j'aime, mais ne raillez pas ma souffrance.

LE BARON.

Je ne raille pas... Il est ruiné, déshonoré, perdu... la prison, cinq ans au moins pour dettes, si grosses qu'elles seront jugées comme vol... voici l'assignation... La dot de Claire le sauvait, mais vous le perdez avec vous.

MARIE.

Ah ! vous me torturez !

LE BARON.

Le médecin n'est pas le bourreau... et vous êtes assez forte pour endurer un remède pénible, mais salutaire. Moins faible et plus sage qu'Henri, pesez donc bien mes dernières paroles d'ami pour vous et pour lui. Mettons tout au mieux, vous voilà tous deux libres, mariés, heureux. Combien de temps ? Croyez-vous donc l'amour éternel ? Hélas ! pas plus que la beauté. L'amour sans pain vit peu; le sien moins qu'un autre. Je ne donne pas six mois à Henri pour regretter bien, rang, monde; bref, le mariage de raison sacrifié au mariage de folie... Malheureux, il vous reprochera sa mésalliance, vous maudira de vous avoir tout donné et de n'avoir rien reçu, rien qu'un amour vide, une joie éphémère, une dot perpétuelle de ruine et de honte, une femme traînée devant la justice et flétrie de cette publicité horrible qui remplace la marque...

LA VOIX D'UN CRIEUR, au dehors.

Voilà ce qui vient de paraître !... l'arrestation de Marie Didier...

LE BARON, regardant à sa montre et à la pendule.

(A part.) Exact. (Haut.) Écoutez !

LA VOIX DU CRIEUR.

L'ouvrière du faubourg Saint-Antoine, accusée d'avoir tué son enfant, avec des détails intéressants... pour un sou.

MARIE.

Ah ! grâce ! mon Dieu, je deviens folle.

LE BARON.

C'est le fer rouge... ça ne s'efface plus.

MARIE, tombant sur le banc.

Vous me tuez.

SCÈNE V

LES MÊMES, CLAIRE, ramenée par la surveillante qui sort.

LE BARON, à Claire.

Ah ! viens m'aider à les sauver. (A part.) Allons, le coup de grâce. (Haut.) Achève-la.

CLAIRE, d'une pâleur de statue, avec répugnance.

Marie, j'ai accompagné mon père ici pour vous recommander. Patronnesse de cette maison, j'ai voulu inspecter votre chambre et faire tout ce qui dépend de moi pour adoucir votre position... (Après une pause et sur un geste du baron.) Je viens vous consoler, ou plutôt pleurer avec vous... et j'espère qu'en suivant l'avis de mon père...

MARIE, accablée.

Et vous aussi... vous me croyez coupable...

CLAIRE, avec embarras.

Je vous crois malheureuse et je veux mettre un terme à vos peines... et je ne vois pas d'autre moyen... Résignez-vous!

MARIE.

J'ai déjà dit à Monsieur que je n'étais pas un obstacle à votre bonheur.

CLAIRE, tristement.

Mon bonheur! Écoutez-moi comme je vous parle, avec l'abnégation que le ciel nous impose à toutes deux. Faites comme moi. Résignez-vous pour le salut d'Henri. Il ne s'agit pas de mon bonheur, mais du sien; ce n'est pas une rivale heureuse qui triomphe! ne m'enviez pas! C'est une victime plus malheureuse que vous-même. Car vous l'aimez et je ne l'aime pas.

MARIE, avec une surprise mêlée de joie.

Ah!

CLAIRE, solennellement.

Oui, nous nous dévouons toutes deux pour un homme qui ne m'aime pas et qui vous aime... qui de nous la plus malheureuse? Vous le quittez et je le prends... qui la plus à plaindre? J'obéis pourtant, je cède à mon père qui veut à ce prix le salut d'Henri et le vôtre. Unissons nos dévouements. Femmes, sur cette terre, en France comme dans l'Inde, partout et toujours le sacrifice! Notre sort est de nous immoler toutes vives à nos seigneurs et maîtres... (Lui prenant les mains.) Pauvre sœur, soumettons-nous.

MARIE, avec exaltation délirante.

Oui, Mademoiselle, nous le sauverons, nous le sauverons! Tout pour lui!

Elle sort éperdue.

LE BARON.

Bien! bien, Marie, c'est le salut des deux (A Claire.) et le nôtre, viens!

CLAIRE.

La torture est finie. Remportons nos tenailles.

Ils sortent.

Rideau de manœuvre.

DIXIÈME TABLEAU

Un bureau de police. Porte d'entrée principale au fond. Une autre à droite communiquant avec un cabinet. Sur le devant, à droite, le bureau du commissaire avec casier; du même côté et en face du public, autre bureau où le secrétaire écrit au lever du rideau. A gauche, au fond et en face du public aussi, un banc ou sont assis deux gardes municipaux; du même côté, un peu devant les gardes, un autre banc où Jean est assis. Plan de Paris sur le mur.

SCÈNE VI

JEAN, LE SECRÉTAIRE, DEUX GARDES MUNICIPAUX.

(Ces trois personnages muets.)

JEAN, accablé, aux municipaux.

Ah! oui, mes braves, pis qu'une brute!... quelle bête boit à perdre ses petits?... Et moi... qu'ai-je fait? Pendant que ma fille souffre, qu'elle pleure, l'oublier, me soûler comme autrefois. Récidive incurable, impardonnable. Rien n'a servi, la mort de l'un, ni la prison de l'autre... serment d'ivrogne. Ce que c'est que l'homme!... Vampire... j'ai bu le sang de la fille comme du père et le mien avec... Oh! quand elle saura! C'est son absence aussi... le chagrin, la peine, la ruse, une tentation diabolique. Satané vin... à griser l'eau. A peine si je me souviens. (Se levant.) Dire que j'avais la preuve en main, le salut de ma fille, ma vie... Je l'avais si bien prise à la vieille... et la rendre au vieux! C'est trop fort... Le vin m'a tout volé, tête et cœur, et j'ai tout perdu. Marie comme Jacques... et Jean. Pour moi, c'est bien fait. Tant mieux, oui, mais elle! bonnes gens! à mon aide! Que faire? Que dire à cette heure? Sans preuve! Un homme comme lui accusé par un homme comme moi... Chiffonnier contre banquier... un liard contre un louis... Pas de poids! Allons, allons, il ne s'agit pas de geindre... Il faut chercher, trouver, sauver celle qui sauve les autres... Il n'y aurait pas de justice, pas de police, pas

de bon Dieu !... Il faut qu'elle vive ou que je meure ! On ne peut pas m'arracher mon enfant, m'arracher le cœur. On ne peut pas condamner les innocents pour les coupables, quand le diable y serait.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE COMMISSAIRE, entrant et donnant des notes au secrétaire.

JEAN.

Ah ! monsieur le commissaire.

LE COMMISSAIRE, assis et l'interrompant.

Taisez-vous !... ne parlez que pour répondre à mes questions.

JEAN, poursuivant.

Monsieur le commissaire, vous avez arrêté hier une pauvre innocente.

LE COMMISSAIRE.

Allons, pas de détours.

JEAN, continuant.

Marie Didier...

LE COMMISSAIRE.

Parlez pour vous ! Vous êtes prévenu d'avoir assassiné et volé, il y a vingt ans, au quai d'Austerlitz, le sieur Jacques Didier, garçon de caisse de M. Berville.

JEAN.

Monsieur, je vous jure qu'elle est innocente.

LE COMMISSAIRE.

Ce n'est pas ce qu'on vous demande... Ne vous mêlez pas des affaires des autres... Il s'agit de vous.

JEAN.

Innocente comme le pauvre enfant mort ! Je le prouverai.

LE COMMISSAIRE.

Vous n'entendez donc pas ce qu'on vous dit ?

JEAN.

Si fait, si fait.

LE COMMISSAIRE.

Vous êtes accusé d'assassinat.

JEAN.

Bon !

LE COMMISSAIRE.

Suivi de vol...

JEAN.

Bon ! bon ! mon commissaire, je me justifierai, allez ! Ne vous inquiétez pas de moi ; ce n'est pas pressé... C'est elle qui presse, qui attend, qu'il faut délivrer.

LE COMMISSAIRE, avec colère.

Vous m'impatientez, enfin... C'est vous, Jean, vous seul qui êtes en cause ici.

JEAN.

Nous verrons ça plus tard, mon magistrat... Suivons, s'il vous plaît ! On veut la perdre, je veux la sauver. On m'accuse maintenant pour me dérouter. Le vieux loup rompt les chiens... Connu, baron ! Je ne perds pas la piste. Il ne s'agit pas de moi, je vous dis, mais d'elle. (Avec sentiment.) Songez donc, Monsieur, il y a déjà un jour, un siècle, qu'elle est en prison, que je ne l'ai vue, qu'on m'empêche de la voir, parce qu'elle n'est pas ma fille. Ah ! si je n'ai pas l'honneur d'être son père, j'en ai le devoir. Les enfants du cœur valent bien les autres... On n'abandonne pas ceux-là, Monsieur.

LE COMMISSAIRE.

Encore une fois, ce n'est pas la question, et...

JEAN.

Pardon, mon magistrat, ne vous fâchez pas ! Je ne voudrais pas vous manquer pour elle ni pour moi... Je rabâche, je radote, je sais bien... mais, tenez, je vous le dis tout net : je ne me défendrai qu'après elle. Si je ne sauvais pas d'abord ma fille, ma famille, tout ce qui reste de bien à ce pauvre vieux cœur de soixante ans, ça ne serait pas la peine de vivre. (Avec passion.) Si je ne la sauve pas, Monsieur, j'ai commis tous les meurtres, tous les vols, tous les crimes du Code. N'ayez pas peur, je suis coupable, j'ai tout fait, tué, pillé, tout ce qu'on voudra. Je me laisserai accuser, condamner, exécuter rien que pour ça, et je ne l'aurai pas volé !... mais je me guillotinerais moi-même, si je ne la sauvais pas.

LE COMMISSAIRE, à part.

Ce diable d'homme a un ton qui me touche malgré moi. (Haut.) Mais enfin, comment pourrez-vous prouver son innocence, puisqu'elle a avoué ?

JEAN, avec exclamation.

Avoué !

LE COMMISSAIRE, montrant une lettre.

Oui, dans cette lettre écrite à son protecteur, M. Hoffmann, et saisie au greffe de la prison.

JEAN, voulant prendre la lettre vivement.

Ce n'est pas vrai.

LE COMMISSAIRE, sévèrement.

Que faites-vous, malheureux ?

JEAN.

Encore quelque ruse !... quelque sacrifice... quelque bêtise que je ne comprends pas ! mais, c'est faux, mon magistrat. Son protecteur ! lui ! Oh ! là, là !... C'est si faible, voyez-vous, si bon, si simple... un agneau. Ça n'a pas de défense. On l'a entortillée. Ils m'ont bien roulé, moi, le père Jean ! Si elle avoue, je n'avoue pas... Croyez-moi, écoutez-moi, aidez-moi, Monsieur. Les coupables, je les connais... La preuve, je l'avais, une vraie qu'ils m'ont prise, les monstres, un coup infernal. Je vous les nommerais sans preuve, vous ne me croiriez pas. J'en veux une... je l'aurai... (Soudainement.) Je l'ai !... je les tiens... Oui, ni une ni deux, j'ai le moyen.

LE COMMISSAIRE, avec intérêt et se levant.

Vraiment, voyons !

JEAN.

Prêtez-moi trente mille francs.

LE COMMISSAIRE, ahuri.

Comment, trente mille francs ! Êtes-vous fou ?

JEAN.

Pas encore. Pouvez-vous me les procurer ?

LE COMMISSAIRE.

Mais, vous moquez-vous de moi ?

JEAN.

Le Gouvernement peut bien disposer de trente mille francs pour elle.

LE COMMISSAIRE.

Assez ! nous ne sommes pas là pour plaisanter.

JEAN, douloureusement.

Ah ! Monsieur, je ne plaisante pas ; je n'en ai pas envie. Allez ! un enfant en prison, on ne joue pas avec ça.

LE COMMISSAIRE.

Pour la dernière fois, parlez sérieusement, ou bien...

JEAN.

Mais, c'est sérieusement que je vous dis qu'il me faut trente mille francs pour la sauver.

LE COMMISSAIRE.

Allons, il y a là folie ou fourberie... et je vous apprendrai...

JEAN.

Oh ! ne craignez rien... Je ne veux pas m'envoler avec... et elle, donc ! (Pathétiquement.) Encore une fois, Monsieur, si je ne la sauvais pas, je vous demanderais la grâce de mourir avant elle... Mais, il ne faudrait pas avoir la misérable somme de trente mille francs pour ne pas sauver la vertu même... Vous ne me les refuserez pas... je ne les dépenserai pas... je n'y toucherai pas... vous me les tiendrez dans vos mains tout le temps de m'en servir.

LE COMMISSAIRE.

Mais que voulez-vous en faire ?

JEAN.

Ah ! c'est mon secret... je n'ose pas y penser moi-même... j'ai peur qu'il s'évente... rien qu'en respirant ; car c'est l'unique moyen qui me reste... mais vous viendrez avec moi, vous ou vos agents, à votre choix ; vous me ferez suivre de toute votre brigade de sûreté.

LE COMMISSAIRE.

Décidément, c'est un leurre pour échapper ou gagner du temps. Finissons : (Aux municipaux.) Emmenez cet homme en prison.

JEAN, tombant à genoux.

Ah ! Monsieur, je n'ai jamais prié personne de ma vie et je suis à vos pieds. Je vous en supplie à deux mains, à deux genoux... Écoutez-moi ! Au nom de tout ce que vous avez de plus cher, c'est la vérité pure que je vous dis...

l'habit ne fait pas le moine... On n'est pas coupable pour être pauvre... innocent pour être riche... Celle qui jette son petit va à la noce; celle qui le ramasse va en prison. (Le commissaire fait un signe aux gardes qui saisissent Jean.) Ah! ces gens de justice, aveugles et sourds comme elle. (D'une voix déchirante.) Monsieur, Monsieur, je vous rends responsable de tout ce qui peut arriver de malheur à deux pauvres innocents.

SCÈNE VIII

Les Mêmes, HENRI

JEAN, à Henri entrant.

Ah! le salut! Vous avez bien trente mille francs à votre disposition vous, Monsieur!

HENRI.

Pourquoi?

JEAN.

Vous aimez toujours Marie?

HENRI.

Je lui pardonne.

JEAN.

Hein! La croyez-vous donc coupable?

HENRI, avec anxiété.

Hélas! je voudrais douter encore.

JEAN.

Lui aussi! L'amour comme la justice. Elle n'a plus que moi. Ah! si je lui manquais... (A Henri.) N'importe, voulez-vous la sauver?

HENRI.

Si je le veux... son aveu, du moins, rachète sa faute et mérite sa grâce.

JEAN.

Ah! que dit-il là?

HENRI, au commissaire.

Oui, Monsieur, je viens vous parler pour elle. Vous êtes de ces hommes justes qu'on ne peut séduire à prix d'or, mais à force de malheur... et quel malheur plus digne de pitié! Car malgré l'aveu, tenez, je doute encore du crime. Faites comme moi, Monsieur, doutez aussi malgré cette lettre que le vertige a dictée. Pauvre fille, la prison l'a rendue folle... C'est cela. Oh! avant de la croire,

il faut que je la voie, que je lui parle, que je sache le mot de cette cruelle énigme. Le baron l'a visitée; il y a eu là, en vue de certain mariage, fraude et pression sur elle, sur son noble cœur, son amour et son dévouement pour moi. Elle s'est immolée pour me délier, pour me sauver de la ruine. Tout s'explique ainsi, j'en suis sûr. Oui, Monsieur, je le jure, je ne doute plus. Je me connais en natures coupables, en femmes perdues... et celle-là, je l'atteste, est l'honneur même, le sacrifice incarné, cet aveu en est la plus grande preuve; elle est la digne fille d'un brave serviteur de mon père... et je ne saurais vous dire toute l'estime qu'elle mérite. Non, elle n'est pas coupable... Ce n'est pas possible. Le jour n'est pas la nuit. Ce vieillard seul a raison. Lui seul l'apprécie comme il faut... il croit. Ah! pardon, pardon, chère Marie, d'avoir douté un instant! Merci, père Jean, de m'avoir rendu foi, espoir et amour.

JEAN, dévorant les paroles d'Henri et l'embrassant avec passion.

A la bonne heure! c'est ça! vous y êtes... oui, c'est un ange sur terre... et je le prouverai, moi, malgré la lettre.

HENRI.

Vous, ami?

JEAN.

Donnez-moi... non, prêtez-moi... non, confiez-moi trente mille francs pour un jour, une heure, une minute, sous la surveillance de monsieur le Commissaire, et je vous la montre blanche comme neige à tous deux.

HENRI, avec transport.

S'il ne faut que cela... je donnerais le monde pour elle... j'aurai l'argent, je l'aurai.

JEAN.

Allez le chercher.

Fausse sortie d'Henri.

LE COMMISSAIRE, à part.

Leur foi me gagne.

JEAN, ramenant Henri.

Ah! mais, silence là-bas... allez votre train, l'air triste et semblant d'épouser l'autre. Qu'on ne se doute de rien! Consentez à tout! Et demain je vous rends votre femme

et je retrouve ma fille... (Humblement au Commissaire.) si Monsieur le permet.

LE COMMISSAIRE.

Eh bien! soit. J'ai vu tant de choses bizarres dans l'exercice de mes fonctions. Je ne dois rejeter aucun moyen pour découvrir la vérité.

Henri sort.

JEAN, entre les gardes, au commissaire.

Ah! merci! merci! Monsieur... C'est bien, ce que vous faites là! justice pour tous. Mais, Monsieur, encore une grâce! Laissez-moi dire et faire à ma guise. Fiez-vous à moi jusqu'au bout... nous avons affaire à forte partie, voyez-vous! Vous êtes bien habile, je sais... mais tenez, pardon, sans vous offenser, je le suis encore plus que vous dans cette affaire-là... j'y vois plus clair que tout le monde, allez! j'y vois du cœur. Promettez-moi donc de ne pas m'interrompre et je jure, moi, de vous livrer trois coupables pour deux innocents... bon marché pour un homme juste comme vous! Ma pauvre fille, je l'aime tant que je réussirai, que j'enfoncerais Vidocq. (Baisant les mains du Commissaire.) A demain, Monsieur! et que votre bon cœur vous récompense!

Il se retourne entre les deux gardes qu'il prend bras dessus bras dessous et sort avec eux.

Rideau.

ACTE CINQUIÈME

ONZIÈME TABLEAU

Une chambre chez madame Potard. Même décor qu'au septième tableau, troisième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME POTARD seule d'abord, puis LA SERVANTE.

MADAME POTARD, assise à son secrétaire et écrivant.

« Annonce. A vendre au comptant, pour cause de dé-
» part, un fonds de sage-femme bien achalandé, haute
» clientèle, en plein rapport et dans un quartier tran-
» quille... vingt-cinq mille francs d'affaires par an, à con-
» sulter les livres, » sans compter ce qu'on n'y met pas.
« Le nom de madame Potard restera sur l'enseigne, s'il le
» faut. S'adresser au bureau des Petites Affiches. » (Elle sonne.) Le fonds vendu ou non, j'ai pour vivre et je me sauve sans attendre mon reste... Adieu, Paris, chiffonnier et banquier!

LA SERVANTE, entrant et annonçant.

Monsieur Jean.

MADAME POTARD, avec joie.

Ah! qu'il entre! (A part.) Je désespérais; quelle chance!

Elle plie la note, la serre dans sa poche et se lève pour recevoir Jean.

SCÈNE II

MADAME POTARD, JEAN, UN AGENT, tenue d'une élégance douteuse, quoique soignée, gros favoris, grosse chaîne d'or et grosse canne.

JEAN, gaillardement.

Bonjour, madame Potard!

MADAME POTARD, rembrunie en voyant quelqu'un avec Jean.

Bonjour... Messieurs! qu'y a-t-il pour votre service?

JEAN.

C'est encore pour le vôtre, que je reviens, Madame ; je suis de parole, moi, voyez-vous !

MADAME POTARD.

De parole ?

JEAN.

Oui, je viens régler.

MADAME POTARD.

Régler ?

JEAN.

Mais oui, le tour est joué.

MADAME POTARD.

Quel tour ?

JEAN.

Méfiante ! ah ! ne vous faites pas de bile ! (Indiquant l'agent.) On peut parler devant lui... Il est de l'affaire.

L'agent montre un carnet plein de billets.

MADAME POTARD.

Quelle affaire ?

JEAN.

Pas tant de balançoires, je vous dis, n'ayez pas peur... Tendez la main, nous apportons votre part.

MADAME POTARD.

Ma part ?

JEAN, brusquement.

Vous refusez... tant mieux ! Bonsoir, Madame.

Il tourne les talons, prend le bras de l'agent et va vers la porte.

MADAME POTARD, courant après eux.

Hein ! Qu'y a-t-il ? Vous dites ?

JEAN.

Rien ! rien ! nous garderons tout.

MADAME POTARD.

Un instant ! dame, écoutez donc, je n'y étais plus, moi, en vous voyant deux et pas prévenue, je ne savais pas que Monsieur... Ah ! il est de l'affaire ?

JEAN.

Fallait bien, vous comprenez, je n'étais pas présentable, fichu comme ça. Pour un baron, fallait un *mossieu*, voyez, c'est un *mossieu*... et cossu...

L'AGENT.

Oh ! Madame s'y connaît.

JEAN.

J'ai donc pris un associé... en habit noir, pour mise de fonds. Un habit noir et des gants... ça vole tout seul.

MADAME POTARD.

Je conçois.

JEAN.

Nous venons donc, madame Potard, partager bon jeu, bon argent.

MADAME POTARD, éclaircie.

A la bonne heure! mieux tard que jamais... Asseyez-vous donc.

JEAN, à l'agent.

Donnons-lui sa part.

L'AGENT, passant à gauche et prenant la taille de madame Potard.

Sa part et mon cœur.

MADAME POTARD, se dégageant.

Allons donc. (Avec joie.) Combien! Et moi qui n'y comptais plus! Peut-on offrir une goutte à ces messieurs?

JEAN.

Merci!

MADAME POTARD, allant à un cabaret sur le guéridon.

Et la part elle est grosse, hein!

JEAN.

Dame oui, il y a gras... mais à trois.., ça rogne un peu les tranches.

MADAME POTARD, ayant rempli trois verres.

Combien donc?

JEAN.

Nous avons tiré au baron trente billets doux comme ceux qu'il vous a payés! A votre santé.

Il trinque, fait semblant de boire et se détournant un peu, jette son eau-de-vie dans son chapeau sur son mouchoir.

MADAME POTARD.

Trente mille francs.

JEAN.

Oui... Tren...te mil...le francs!

MADAME POTARD.

Ce n'est guère... Vous n'avez eu que ça, parole d'honneur?... Vous me volez.

JEAN.

Ah! madame Potard, pour qui nous prenez-vous? Vos associés!

MADAME POTARD.

Alors quinze mille francs pour moi.

JEAN.

Dix, ma bonne, nous sommes trois.

MADAME POTARD.

Du tout... Ce n'est pas ça... Je veux quinze mille francs... Je ne suis pas convenue de trois parts avec toi. Tu ne m'as rien dit ; tu as pris sur toi de t'associer... Tant pis pour toi... Ça te regarde. J'ai donné la lettre pour la moitié, non pour le tiers. Je veux ma moitié.

JEAN.

Happe-chair ! et nous, donc !

MADAME POTARD.

Partagez l'autre... c'est votre affaire.

JEAN.

Mais nous n'aurons plus que des miettes.

MADAME POTARD.

Ça n'est pas ma faute... vrai. Ça n'a pas rendu assez... vous vous y êtes mal pris, voilà ! je te croyais plus fort... Avec ce secret-là, vous auriez dû faire sauter sa banque.

JEAN, faisant signe à l'agent.

On a fait de son mieux. Vous n'avez bien eu que vingt mille francs, vous, pour mettre l'enfant au Paradis.

MADAME POTARD.

Chut !

JEAN, se plaçant entre l'agent et madame Potard.

Mais, enfin, n'en parlons plus... Je ne veux pas plaider pour ça, je perdrais peut-être. Après tout, c'est juste, et si nous n'étions pas honnêtes entre nous... Allons, plus de chicane. Ce qui est convenu est convenu. On en passera par là, et on s'arrangera tous deux comme on pourra. (L'agent remet les billets à Jean qui les remet à madame Potard.) Vous devez avoir moitié... Voilà !

MADAME POTARD.

C'est en règle. Les bons comptes font les bons amis. (Prenant les billets.) Reçu. (Comptant les billets.) Quinze ! c'est le compte !... moins deux ! les brûlés... je les veux.

JEAN, avec colère feinte.

Ah ! vous en demandez tant ! (Prenant les billets de l'agent et

les portant à la bouche de madame Potard.) Tiens ! goulue, mange tout et crève !

MADAME POTARD.

Allons, ne nous fâchons pas... en affaire, profits et pertes... (Allant au secrétaire.) Vingt-huit et quinze... quarante-trois.

JEAN.

Mathématicienne, va ! en v'là tout de même une botte.

MADAME POTARD.

C'est égal, ce n'est pas assez... l'appétit vient en mangeant.

JEAN.

Et pourtant ce sera tout... adieu ! paniers... Plus moyen de retourner au plat sans cuillère. J'ai dû lâcher la preuve contre la somme, la lettre contre l'argent. Bernique ! Il ne chantera plus.

MADAME POTARD.

Qu'en sais-tu, nigaud ?.. quand on prend du galon...

JEAN.

Dame, si vous aviez encore quelque ritournelle !

MADAME POTARD, allant au secrétaire.

Un peu, mon neveu... j'ai gardé une poire pour la soif.

JEAN.

Prévoyante ! Cherchez et vous trouverez.

MADAME POTARD, tirant un papier du secrétaire.

Oui, prophète, deux atouts ! par précaution, j'avais fait photographier la lettre de la fille : je t'ai donné la copie et j'ai gardé l'original. Tiens !

JEAN.

Ah ! pour le coup, je t'épouse.

MADAME POTARD.

L'original vaut la copie, n'est-ce pas ?

JEAN.

Bien plus ! Bravo ! une râfle... un bis de trente mille francs au moins... Il chantera l'opéra tout entier.

MADAME POTARD, triomphante.

Oui, chef d'orchestre, et toujours moitié pour moi !

JEAN.

Ah ! cette fois, ma reine, c'est différent, nous sommes

bien trois. Il faut savoir maintenant ce que Monsieur veut faire. (A l'agent.) Qu'en dites-vous ?

L'AGENT.

Femme Potard, au nom de la loi, je vous arrête pour crime d'infanticide et comme complice du sieur Hoffmann.

Il remonte vers la porte et fait signe à deux gardes.

MADAME POTARD, bondissant.

Qu'est-ce que c'est ? moi ?

JEAN.

Oui, toi, qui as avoué, prouvé, donné toutes les preuves. (A l'agent.) Car les voici toutes en main et dans ce tiroir, lettre et billets, dont huit sont troués de mon crochet... Voyez !

L'agent saisit tout dans le secrétaire.

MADAME POTARD.

Ce n'est pas vrai !.. ce n'est pas vrai ! Ah ! mes billets, mes chers billets !

L'AGENT.

Point de bruit... décampons sans tambour ni trompette. Vous n'avez plus qu'à atténuer votre crime en servant la justice contre vos complices.

MADAME POTARD, entre les deux gardes. — A Jean, avec rage.

Ah ! traître ! mouchard ! c'est toi...

JEAN, la saluant ironiquement.

Eh bien, plus d'amour ? Oui, coquine, c'est comme ça que ça se joue... Paradis à vendre ! Tu ne feras plus d'anges ! Et d'une !

Ils sortent.

Rideau de manœuvre.

DOUZIÈME ET DERNIER TABLEAU.

Un boudoir chez Hoffmann. Grande porte à portière au fond, donnant dans des salons et jardins illuminés. A droite et à gauche, petites portes à portières rouges; à gauche, une élégante psyché; du même côté, au fond, une riche toilette autour de laquelle deux soubrettes apprêtent les habits de noce de Claire.

SCÈNE III

CLAIRE, LE BARON, ROSINE, DEUX SOUBRETTES MUETTES.

LE BARON, entrant, l'*Officiel* en main et embrassant Claire assise à sa toilette.

C'est donc pour aujourd'hui... chère rebelle... pas sans peine !... Que la raison femelle est rétive !... Rendue ! enfin...

(Il l'embrasse.) Admirable toilette! (A part.) Pierre qui chatoie, robe qui flamboie... achevons l'éblouissement. (Haut.) Claire, écoute ça! (Lisant l'officiel.) « Chronique du grand monde : Ce » soir, par privilège, à minuit, sera célébré à la chapelle du » Luxembourg, par monseigneur l'archevêque de Paris, le » mariage de mademoiselle Claire Hoffmann, fille de M. le » baron Hoffmann, nommé pair de France pour les services » rendus par sa banque au crédit public. » Hein! quelle fête, c'est complet! Presse tes femmes et sois prête; dans une heure, nos amis arrivent... Je reviens.

CLAIRE, devant sa psyché, ayant robe, couronne et bouquet de mariage, avec anxiété.

Où allez-vous? Ne me quittez pas... Je ne sais pourquoi je tremble.

Elle se lève et va vers lui.

LE BARON, revenant avec elle sur le devant de la scene.

Bah! l'émotion de la journée! chère sensitive. Courage! un dernier coup de rame et... dans une heure, au port... J'ai brûlé ta lettre, j'ai l'aveu de la fille, et, pour comble de chance, le portefeuille de son père, une preuve mortelle contre son vieux chevalier.

CLAIRE.

Ah! mon Dieu, encore une victime!

LE BARON.

La dernière.

CLAIRE.

Quand finira ce défi à la justice? Complice encore d'un nouveau crime!... Je ne veux pas... Je ne peux pas. Vous me chargez trop... Je succombe.

LE BARON.

Eux ou nous! Il le faut... ferme! De l'audace jusqu'au bout! cette fois... c'est la fin.

CLAIRE.

C'est l'enfer!

LE BARON.

C'est le salut de tous, et crois-en ton père et ami... Je te jure de les sauver après nous. N'ai-je pas réussi en tout? Plus de risques, plus de transes. Je vais m'assurer du départ de la sage-femme... Calme-toi... Hâte-toi... Je reviens...

Il sort par la gauche.

SCÈNE IV

CLAIRE, ROSINE, Les deux Soubrettes.

CLAIRE, isolée sur le devant de la scène. — A part.

C'est le salut!... Mais à quel prix! grand Dieu? Cacher la faute sous le crime et entasser par-dessus victimes sur victimes... et moi-même, après les autres, moi parée aujourd'hui pour l'autel... dernier sacrifice! Ah! je n'ose me regarder en face, je me fais peur... et ces glaces me reflètent partout. (Remontant, à Rosine.) Mon voile! (Avec agitation et impatience.) Vite! plissé et posé bas.

ROSINE.

Oui, Mademoiselle.

CLAIRE, redescendant, à part.

Il me semble que mon secret est écrit en lettres de sang sur mon front et qu'il se verra moins sous ces plis. (Rosine et les soubrettes viennent poser le voile.) Couvrez-moi donc davantage! Est-ce qu'il n'y a pas une tache sur ce voile?

ROSINE.

Une tache?

CLAIRE.

Oui, un point rouge là?

ROSINE.

Non, Mademoiselle: c'est le reflet des rideaux.

CLAIRE.

Ah! oui, c'est bien... laissez-moi! (Rosine et les soubrettes sortent.) Je me trahirai... ma tête, mon cœur éclatent... ce fatal secret sort malgré moi. Il s'échappe de force comme ces poisons qui brisent leur verre... Je le vois; je l'entends crier, demander un berceau, un tombeau, changer ce voile en linceul, cette couronne en carcan. (Résolument.) Visions! chimères!... oublions comme les autres! plus d'angoisses! Ayons, comme mon père, la joie féroce de la lutte, l'atroce ivresse du succès. Allons! de l'audace jusqu'au bout! Ce secret est sous terre. Nul ne le sait... ne peut le savoir. Le crime est aux pauvres! nous sommes riches... Les Didier pour les Hoffmann! Je suis la digne fille de mon père... chassons de race... hurlons avec les loups! malheur aux faibles et salut aux forts!

SCÈNE V

CLAIRE, LAURENT, LÉON, LOUCHARD, LOISEAU, GRIPON, puis LES INVITÉS, puis LE COMMISSAIRE, L'AGENT, DEUX GARDES, JEAN, MADAME POTARD, MARIE, HENRI, ROSINE, SOUBRETTES ET VALETS (en grande livrée, rubans et bouquets).

LAURENT, entrant, à Claire.

Mademoiselle, on vous attend au salon.

La portière du fond retirée par Laurent laisse voir dans une enfilade de salons et de jardins éclairés et illuminés les invités de la noce, vers lesquels Claire se dirige et salue. Alors, grand mouvement au fond parmi les invités qui se séparent avec effroi, faisant place au commissaire et son agent suivis de Jean, madame Potard, Marie, Henri, masqués par les hommes de police.

LE COMMISSAIRE, à l'agent.

Que personne ne sorte ni ne parle au maître, s'il rentre. Veillez !

L'AGENT.

Oui, Monsieur.

Il sort avec les gardes.

LE COMMISSAIRE, à Claire, atterrée.

Mademoiselle, un devoir pénible m'amène ici pour une confrontation nécessaire à la justice.

CLAIRE, éperdue, descendant la scène devant le commissaire qui la suit : Jean, madame Potard, Marie, Henri, les invités et valets restant d'abord sur le seuil du boudoir.

Qu'y a-t-il, monsieur ?

JEAN, avançant avec sa blouse, sa hotte et son crochet, suivi des autres.

Il y a que nous sommes invités à vos noces, au nom de la loi.

CLAIRE.

Juste Ciel !

JEAN, terrible.

Vous ne nous attendiez plus, je vois bien ; la justice est si lente ! vous alliez partir sans nous... toute prête... bouquet, couronne et voile, il ne vous manquait plus rien... Dieu me pardonne, que le droit de les porter ! Oui, monsieur le Commissaire... Cette dame qui porte ce bouquet de vierge a eu un enfant !.. Cette dame qui porte cette couronne nuptiale l'a fait tuer par cette sage-femme ! Cette dame qui porte ce voile blanc d'innocence, la baronne Claire Hoffmann, a laissé accuser de tous ces

crimes cette pauvre et honnête fille, Marie Didier ! (D'un coup de crochet, il enlève le voile de Claire et le jette dans sa hotte avec un rire effrayant.) Ah ! ah ! ah ! chiffon comme le reste... à la hotte !

CLAIRE.

Perdue !

JEAN, d'une voix tonnante.

Devant Dieu et devant les hommes, tu n'as pas le droit de porter ce voile... Il servira de langes ou plutôt de suaire à ton enfant... mort... comme ton honneur.

CLAIRE.

Grâce ! Grâce !

MARIE, se plaçant entre Claire et Jean.

Oh ! père Jean ! vous si bon !

JEAN.

Eh bien ! c'est ça. Défendez-la... drôle de fille !.. Elle ou vous !

CLAIRE, avec égarement.

Où fuir ! où me cacher ? dans la tombe... La mort plutôt que cette peine !.. Je ne peux plus contenir le remords qui me tue... s'il devenait éternel ! Ah ! il faut avouer, expier !

LE COMMISSAIRE.

Parlez !

CLAIRE, tombant à genoux, solennellement.

Mon Dieu ! je reconnais ta justice... ma peine est encore moindre que mon crime... puisse mon aveu acheter ta grâce ! (Se relevant. — Au commissaire.) Monsieur, la coupable, c'est moi !.. Oui, j'ai sacrifié mon enfant à mon honneur... et j'accusais celle qui sacrifiait son honneur à mon enfant. (D'une voix éteinte.) A elle, à elle donc cette couronne qui me déchire, ces parures qui me réprouvent, tous ces signes de pureté, d'amour et de bonheur ! (Elle détache les fleurs qui tombent aux pieds de Marie.) C'est juste ! à elle ma place, à moi la sienne ! Et à nous deux de la récompenser, Henri ; moi, en mourant ; vous, en vivant pour elle !

MARIE, la soutenant et pleurant.

O pauvre femme !... mon Dieu, pardon pour elle ! merci pour moi !

JEAN.

Eh bien ! est-ce que je vais mollir aussi ?

CLAIRE, avec un cri d'angoisse.

Ah ! mon cœur se brise... C'est la fin de la peine... je meurs soulagée. Les pleurs de cette sainte éteignent le feu de l'enfer. (Elle tombe dans les bras de Marie et de Rosine.)

JEAN, aux écoutes, regardant par la portiere de droite. — Au Commissaire.

Le baron !

CLAIRE, à Rosine.

Emmenez-moi ! emmenez-moi ! que je meure en paix !

Rosine et les deux soubrettes l'emmènent mourante au fond du salon dont les portières se referment.

JEAN, au Commissaire.

Et de deux ! A l'autre maintenant, au troisième et dernier... au pire ! et battons le fer chaud... Tout le monde dehors !

LOUCHARD, se retirant.

Quelle nouvelle pour mes journaux !...

LOISEAU, se retirant.

Et le contrat ?

GRIPON, se retirant.

Et les rentes ? Ah ! changement de noms seulement.

Ils sortent.

JEAN, au Commissaire.

Souvenez-vous de vos promesses... mon magistrat. Je tiens les cartes et vous surveillez le jeu... Laissez-moi finir ; mettez-vous là, je vous prie. (Il fait sortir le Commissaire par le fond. A Marie et Henri.) Vous là ! (Il les fait sortir par la gauche.) Et vous, échansons de Mandrin, toi, beau valet de comète, (Il pousse Laurent derrière Henri.) et toi, bon buveur d'eau-de-vie, allez voir à la cave si j'y suis ! (Il pousse Léon du pied après Laurent et se cache à la portière de gauche.) A nous deux, ici maintenant, lui ou moi !

Il ôte sa blouse qu'il met dans sa hotte.

SCÈNE VI

LE BARON, JEAN.

LE BARON, entrant de droite sans voir Jean caché. — Avec joie.

La gueuse est partie enfin ! Maison close ! Tout est dit ! Allons au salon.

JEAN, lui barrant le passage.

Halte !

LE BARON, reculant de surprise.

Le chiffonnier !

JEAN, se posant devant la porte par où le baron est entré.

Oui, monsieur le baron.

LE BARON.

Ici ?

JEAN.

A vous attendre.

LE BARON.

Et libre ?...

JEAN.

Un peu !

LE BARON.

Tu t'es évadé ?...

JEAN.

Il me tutoie... Dites donc, nous n'avons pas gardé... les billets de banque ensemble.

LE BARON.

Comment es-tu là, misérable ?

Il sonne.

JEAN.

Encore tu... Au fait, entre confrères... Eh bien ! je vais te le dire... Tu sonnes des sourds... Ta fille est prise... La Potard prise... Et toi gardé...

LE BARON.

Moi ?

JEAN.

Toi ! gardé à vue... et moi témoin à charge avec les pièces de conviction pour te confronter et te confondre ! (Lui montrant la hotte et le crochet.) Tiens, reconnais-tu cet outil-là ? Regarde la rouille du sang de Didier !

LE BARON, voulant sortir par où il est entré.

Laisse-moi sortir !

JEAN, levant le crochet et lui barrant la porte.

On ne passe pas... J'ai réglé le compte de Marie, maintenant le mien ! (Le baron veut saisir au collet Jean qui se dégage.) Ah ! oui, toujours la poigne ! Serrer l'écrou... c'est bien ça ; mais deux fois, passe ! trois fois, casse !

Pas tous les jours fête... Pas soûl comme à table, comme au quai, quand nous n'étions que deux, deux hottiers, et que l'un des deux a tué Jacques, toi ou moi.

LE BARON.

Moi ! baron Hoffman ?

JEAN.

Baron de la hotte ! Toi, double gueux, banquier fieffé, faux baron et faux chiffonnier, vrai voleur et vrai meurtrier. Tu as tué l'homme aussi sûr que tu as tué l'enfant. Le premier crime a produit le second et le second prouvé le premier. La Potard a parlé comme ta fille... Tout est dit, su, connu ; et ceux qui ont pris la fille vont prendre le père... Toute l'espèce... c'est fini.

LE BARON.

Mort !

JEAN.

Pas encore.

LE BARON.

Comment ?

JEAN.

Tant qu'il y a vie, il y a espoir, et si tu veux...

LE BARON, ardemment.

Quoi ? parle !

JEAN.

Si tu veux, tu fileras. On peut tromper la garde ici comme au fort de Ham, tu n'es pas plus difficile à passer qu'un prince. (Montrant sa blouse.) Même tour.

LE BARON.

Ah ! je comprends. Eh bien, ce carnet plein, un million, la dot de Claire !.. mon frac pour ta blouse.

JEAN.

Tu approches ; mais je veux plus que de l'or à cette heure ! Tu m'as accusé, sauve-moi, je te sauverai.

LE BARON.

Bien ! Comment ?

JEAN.

Un aveu qui me décharge.

LE BARON.

Soit ! (Crayonnant l'aveu.) Prends et donne.

JEAN, recevant l'aveu et donnant la blouse.

Voilà ! fuis là-dessous comme un prétendant. Honore la blouse ! (Le baron endosse la blouse sur son habit.) Reprends aussi la hotte que tu ne dois plus quitter. Banquier, c'est ta peine et ton salut. Tu passeras comme une lettre à la poste, sous l'enveloppe du chiffonnier.

LE BARON, hésitant, puis acceptant avec un geste d'espoir.

Merci. Allons !

Il va vers la porte de gauche. Jean touchant à la portière du fond qui s'ouvre et laisse rentrer le commissaire de police, l'agent et les gardes.

Ah !

JEAN.

Déraillé !

LE COMMISSAIRE, au baron.

Restez, Monsieur.

Il fait signe aux gardes qui entourent le baron.

JEAN, faisant signe à Marie et à Henri.

Venez !

LE BARON, placé au milieu de la scène entre l'agent et les gardes ; un peu derrière lui, Henri et Marie masquant la porte de gauche, le commissaire et Jean masquant la porte de droite !

Eh bien ! qu'il finisse donc ce long suicide du crime ! commencé dans le sang d'un autre, qu'il finisse dans le mien ! aujourd'hui comme autrefois. (Avec un ricanement terrible.) Mieux la mort que la hotte !

Il sort avec les gardes.

JEAN.

Chacun son goût ! (Au commissaire.) Et de trois ! quitte, Monsieur.

LE COMMISSAIRE.

Et libres !

Il sort derrière le baron.

SCÈNE VII

JEAN, HENRI, MARIE.

HENRI, avec explosion.

Ah ! Marie ! quel bonheur !

MARIE, avec sympathie.

Ils souffrent, Henri.

JEAN, à Henri.

Je vous l'avais bien dit que je vous la rendrais? Ah! voici vos trente mille francs!

Il lui rend les billets.

HENRI, voulant lui remettre les billets.

O noble ami, notre vrai père, gardez-les!

JEAN.

Plus besoin!...

HENRI, montrant l'hôtel.

En effet, tout ce qui est à nous est à vous... nous vous devons tout... vous vivrez avec nous.

JEAN.

Non, non... (Regardant Marie avec une tendresse ineffable.) Elle est heureuse... Il ne faut plus rien... Ah! si!

HENRI.

Quoi donc?

JEAN, repoussant du pied la vieille hotte du baron.

Une hotte neuve.

FIN.

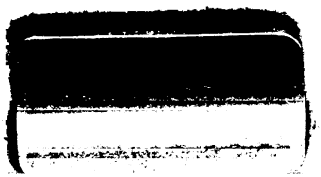
Avis aux directeurs de théâtre.— Le spectacle, vu l'heure des dîners, commençant plus tard en 84 qu'en 48, le neuvième tableau, *Prison de Saint-Lazare*, au quatrième acte, peut être supprimé sans inconvénient pour la scène. (*Note de l'auteur.*)

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 6324-4.

14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED
LOAN DEPT.
RENEWALS ONLY—TEL. NO. 642-3405
This book is due on the last date stamped below, or on the date to which renewed.
Renewed books are subject to immediate recall.

RIVERSIDE
INTER-LIBRARY
LOAN
NOV 15 1968

LD 21A-38m-5,'68
(J401s10)476B

General Library
University of California
Berkeley

YB 02584